

INDE 1952 - 1953

---

**CAUX EDITION, CH-1824 Caux (Suisse)**  
**ISBN 2-88037-039-4**

**© Caux Edition, 2005**

Jacqueline Piguet-Koechlin

---

En INDE  
avec Frank BUCHMAN  
**1952 - 1953**

Lettres à ma famille

CAUX EDITION

En 1950, des personnalités politiques, des syndicalistes et universitaires de différents Etats indiens et du Sri Lanka demandèrent au fondateur du Réarmement moral Frank Buchman de venir les aider dans la mise en œuvre de l'indépendance. Après mûre réflexion, il accepta l'invitation malgré son état de santé précaire et décida d'emmener plusieurs pièces de théâtre, qui présentaient son message. Cela impliquait quelque deux cent personnes de toutes nationalités et huit tonnes de matériel de scène. Au comité d'invitation du Sri Lanka qui s'inquiétait du financement, il répondit : « Le Seigneur y pourvoira » et il refusa leur suggestion de faire payer les entrées au théâtre en précisant qu'il venait apporter un plus à leur pays et non y faire du profit. Il ne lança aucun appel de fonds, mais les chèques, du plus petit au plus grand, arrivèrent auprès du trésorier du Réarmement moral aux Etats-Unis, même si ce fut parfois in extremis.

Après dix jours à Colombo et quatre semaines à Bombay, l'équipe s'installa à Delhi. Frank Buchman avait demandé à deux Françaises d'un certain âge de le rejoindre, car il se rendait compte de la qualité et du potentiel des femmes indiennes qu'elles pourraient contacter. L'une était Diane de Watteville, qui avait mis à disposition du Réarmement moral sa maison à Paris, l'autre Suzanne Herrenschnidt, ancienne présidente de la Croix-Rouge à Strasbourg.

Pour une raison qui m'échappe, l'idée avait germé que je devrais les accompagner vu leur âge, alors qu'elles étaient sans doute plus débrouillardes et plus alertes que moi et mes 23 ans. C'est ainsi que notre trio quitta joyeusement un Paris brumeux le 12 décembre 1952 pour aller à la découverte de l'Inde.

## **Entre Paris et Amsterdam**

*vendredi 12 décembre 1952*

« 410 km à l'heure, 2.100 mètres d'altitude, - 6° à l'extérieur. » On vient de me passer un papier avec ces informations. Nous sommes dans un avion pas bien grand. On se croit en autobus, avec un bruit de moteur qui fait des efforts pour grimper une côte. Et de temps en temps, plutôt souvent d'ailleurs, cela secoue comme un bateau. Mais à Amsterdam nous aurons un autre avion beaucoup mieux, un Constellation. Ensuite ce sera Frankfurt, puis Le Caire demain matin à 7 h 50 heure locale et nous arriverons à Karachi à 19 h 40. Nous y passons la nuit et la matinée et repartons dimanche à 13 heures pour atterrir à New Delhi à 19 h 30.

## **KLM Resthouse, Karachi**

*dimanche matin 14 décembre 1952*

Je me sens bien après ma première nuit en Asie. Nous commençons à apprendre à être patientes et flexibles, mais n'avons pas encore acquis toute la sagesse asiatique et ne nous soumettons pas aux circonstances sans ruer dans les brancards.

D'abord ce fut toute une histoire de récupérer les bagages et il fallut plus d'une heure de recherches pour trouver la dernière valise. Ensuite la bataille a commencé pour avoir des places dans un avion, car on nous a très gentiment dit qu'il y en aurait peut-être mardi, mais en tous cas pas avant. Vous imaginez notre réaction, d'autant plus qu'il n'y a même pas à se consoler en faisant du tourisme vu que nous sommes en bordure de l'aéroport, à plus de 15 km de la ville. Nous avons fait tout notre possible hier soir et recommencé ce matin, mais on ne sait jamais s'ils nous donnent de l'espoir par politesse, pour nous faire tenir tranquille ou si c'est vrai. Tante Diane est évidemment assez agitée par tout cela.

Le voyage jusqu'à Karachi était magnifique et il a passé tellement vite que nous étions presque déçues et tante Diane et Mme Herrenschildt disaient qu'elles ne se sentaient pas du tout fatiguées. Mais après toutes les paperasses et les histoires de places, elles ont été bien contentes d'aller au lit – et moi aussi. Il faisait un temps magnifique, température délicieuse avec un vent frais. Nous n'avons pas vu grand chose puisqu'il faisait nuit et que nous n'avons pas été bien loin, seulement de l'aéroport à notre « maison de repos » par une très large route bordée d'arbres. Des « trottoirs » sont indiqués par de jolies pierres blanches, une tous les cinquante centimètres. Cela fait très coquet, genre exposition coloniale ! La KLM a ici quatre bâtiments sans étages, en fer à cheval, avec des arbres et des fleurs au milieu. Toutes les chambres donnent sur une galerie. Ce sont de grandes chambres à cinq ou six lits, avec cabinet de toilette. Il n'existe pas de clés pour fermer les portes. Les lits sont bons et il y a même des

fauteuils et de jolis petits rideaux à fleurs. Bien sûr une multitude de serviteurs surgissent de partout, silencieux sur leurs semelles de caoutchouc. Je me sens tellement déplacée et bruyante le long des galeries bétonnées avec mes talons qui résonnent.

Tout près de notre porte hier soir, un marchand de tapis était assis par terre, avec ses tapis autour de lui. Dans tous les coins, des petits enfants plus ou moins habillés font de grands sourires. Nous n'avons vu que deux femmes à l'aéroport, complètement voilées. Et puis deux autres qui n'avaient rien du tout sur la tête et apportaient des guirlandes de fleurs à des arrivants. Je pense que ce sera partout ce contraste entre ceux qui suivent les traditions dans toute leur rigueur et ceux qui les ont abandonnées complètement. Ce matin, j'ai déjà vu une quantité de charmants petits ânes qui trottaient sur la route, tirant de pleines charrettes. Un peu partout des chiens, des chats, des chèvres, pour ne rien dire des mouches.

## **Dimanche 14 décembre, 17 heures**

*entre Jodhpur et Jaipur*

Tante Diane et moi avons quitté Karachi à 13 h 30, laissant Mme Herrenschmidt, qui aura une place dans le même avion demain. Rien d'autre à faire. C'est un petit avion de la Indian National Airways qui s'est très bien comporté jusqu'à maintenant. Il danse un peu plus que les autres, mais est confortable. Nous sommes l'une derrière l'autre avec chacune sa petite fenêtre carrée par laquelle nous voyons des déserts sans fin. Peut-être est-ce cultivé par endroits, mais d'ici on ne voit pas la différence. De temps en temps, un peu plus de jaune, ou de rose, ou de brun. Tout de suite après le départ de Karachi, nous avons survolé l'Indus, tout mince dans les bancs de sable.

Dans la région de Jodhpur, nous avons vu pas mal d'étangs et un peu de verdure. La ville est perchée sur une colline. En descendant pour faire escale, nous avons admiré un magnifique temple en pierre rose. La lumière du soir était toute dorée. Un buffle a passé tout près, tirant une grosse roue de pierre pour aplanir la piste. Il avait une petite tête chauve et maigre entre deux immenses cornes et son maître le dirigeait par la queue. Ce n'était pas très poétique puisque nous étions sur un aérodrome et pourtant l'atmosphère tranquille nous a conquises.

Dans l'avion, plusieurs femmes sont entièrement voilées, tout en noir. Quelques petits enfants exquis les accompagnent. Nous avons tous reçu une boîte en carton avec un pique-nique pour déjeuner. Pas aussi luxueux que la KLM, mais très sympathique.

## **Jaipur House, New Delhi**

*lundi 15 décembre 1952*

Ma machine à écrire a moins bien supporté le voyage que moi et boîte un peu, mais j'espère qu'elle va vite se remettre. Tante Diane et moi avons fait un excellent et très rapide voyage hier de Karachi à Delhi : arrêt et tasse de thé à Jodhpur, autre arrêt très court à Jaipur où le maharadja et la maharani de Jaipur ainsi que leur fils sont montés à bord et se sont assis juste devant nous. Nous avons découvert ensuite qu'ils sont les anciens propriétaires de Jaipur House, qui leur a été prise par le gouvernement lors de l'Indépendance.

Nous avons mis une dizaine de minutes en auto pour arriver à Jaipur House par de très larges boulevards bordés d'arbres. Partout des bicyclettes et des petits ânes traînant des charrettes. Jaipur House est donc un ancien palais de maharadja, avec un rez de chaussée et un étage, au milieu d'un magnifique jardin. Il nous a été prêté par le gouvernement, complètement vide, dégoûtant et très délabré (les plafonds surtout et les murs). Ceux qui étaient arrivés en avant-garde ont réussi à le meubler avec l'aide de l'armée et de l'équipe locale du Réarmement moral se composant, paraît-il, de huit ou dix vieilles dames très riches.

On entre par un large portail très impressionnant. La première chose qui m'a frappée, c'est qu'il y a des serviteurs dans tous les coins. Nous avons laissé mes bagages au vestiaire et tout de suite été dîner avec Titi qui m'attendait à la porte. Tante Diane est partie à l'ambassade de France où elle logera avec Eleanor Butler. Dîner tout ce qu'il y a d'européen. La cuisine, comme le service et le ménage, est faite par des serviteurs indiens, tous en blanc plus ou moins propre, avec une grande variété de turbans et des moustaches agressives. Seuls quelques uns des chefs savent l'anglais ; avec les autres on se débrouille par gestes ou on cherche un interprète. Ensuite j'ai été conduite dans ma chambre, que dis-je, notre appartement : aussi grand qu'un appartement parisien, il comprend une salle de bains en marbre gris, une

chambre de grandeur normale dite « dressing room » et une salle de bal qui est notre chambre à coucher. Nous y sommes à sept : Titi, Carol Deane, Nancy Curtis, Ann Wilkes, Jane Becker et Fluff Ely. C'est la chambre la plus froide de la maison parce que située au nord. Les armoires n'existant pas, des carcasses de paravent servent de penderies.

Tout en défaisant mes bagages, j'ai appris beaucoup de choses intéressantes. Par exemple, il ne faut jamais sortir seule, même en plein jour. On ne joue pas de pièces en ce moment car le théâtre est occupé, mais on recommencera vendredi. Il y aura une conférence du 26 décembre au 4 janvier, qui se tiendra en partie au théâtre et en partie à Jaipur House. Et j'ai eu grand tort de ne pas prendre mon costume d'Alsacienne et je vais me faire attraper par Frank !

J'ai très bien dormi. A 6 heures, j'entends du bruit à la porte, j'ouvre un œil et je vois un beau turban vert : c'est un serviteur qui nous apporte à chacune notre early morning tea. Comme on avait décidé que je ferais la grasse matinée, je me rendors. 6 h 15, nouvelle incursion du même serviteur qui vient reprendre les tasses vides et son plateau. 6 h 30, c'est un autre cette fois, qui vient nous vendre les journaux du matin. Ensuite, on a en général la paix, paraît-il. A 9 heures, j'ai eu de la même façon mon petit déjeuner, ainsi que Titi, restée au lit pour me tenir compagnie ! Puis nous avons commencé à faire notre recueillement. Je dois avouer que j'ai trouvé cela plutôt difficile dans un va-et-vient continu de quatre serviteurs qui faisaient la chambre sans se préoccuper de nous, entraient et sortaient, la porte restant toujours ouverte. Enfin je pense que ce n'est encore que le début de mes étonnements.

Je suis descendue pour le meeting d'équipe qui a lieu tous les matins à 11 heures dans la salle à manger. Auparavant, à 8 h 30 je crois, il y a tous les jours au théâtre un meeting public auquel viennent plusieurs centaines de personnes variées. La réunion était présidée par Duncan Corcoran et l'on a donné des masses de nouvelles de ce qui a été fait ces derniers jours. Tellement rapide et riche, tellement nouveau

aussi, que j'ai eu du mal à suivre et ne pourrais le répéter. En tous cas, il se fait un travail formidable auprès des députés. Hier Frank et une grande partie de l'équipe ont assisté à une cérémonie religieuse. Nehru y était et il est venu parler un moment avec Frank. Cet après-midi, Frank prend le thé avec le vice-président de l'Inde.

Mercredi à 17 heures, nous aurons une grande réception ici, au cours de laquelle le chargé d'affaires allemand remettra à Frank une décoration correspondant à la Légion d'Honneur. Tout le corps diplomatique est invité et je crois que beaucoup viendront ; en tous cas l'ambassadeur de France sera là. Il y a pas mal à faire, semble-t-il, pour préparer la réception : nettoyage des vitres et des coins, car les serviteurs ne font pas cela très dans les détails, décoration, fleurs. Après avoir entendu cela, je me suis déjà plus sentie à la maison ! On a besoin de tous pour créer un home et il ne s'agit pas d'accepter que tout me tombe tout cuit dans la bouche. D'ailleurs, c'est un défi d'avoir tous ces serviteurs qui vont et viennent partout. Nous ne parlons pas leur langue, mais vont-ils trouver que nous avons une vie révolutionnaire ? Cet après-midi nous aurons un meeting pour eux. Avec la misère et le chômage qu'il y a partout, ce serait tout à fait faux de ne pas les employer, mais c'est difficile d'accepter de se faire servir ainsi.

Je n'ai fait qu'apercevoir tante Diane et elle est repartie immédiatement après la réunion d'équipe. Tout à l'heure j'irai à l'aérodrome chercher Mme Herrenschmidt. Je me demande comment sa journée seule à Karachi s'est passée. Elle doit se réjouir de voir des figures connues. Elle va aussi habiter à Jaipur House, avec Laura Wood. Je vous écris du bureau des secrétaires, avec porte-fenêtre ouverte sur le jardin plein de fleurs. La température est juste parfaite. Je suis encore un peu ahurie d'être ici et vis comme dans un rêve.

## **New Delhi**

*mardi 16 décembre*

Je ne veux pas écrire toute une lettre aujourd'hui, mais juste vous dire un peu les nouvelles de la journée. Hier, après vous avoir écrit, j'ai tapé différents textes avec les autres secrétaires et, en tous cas, cela fait faire des progrès à mon anglais ! Aujourd'hui j'ai fait en français plusieurs lettres pour Duncan Corcoran.

Hier soir je suis allée à l'aérodrome en auto pour chercher Mme Herrenschildt que nous avons attendue pendant une éternité. Elle allait très bien, ravie de s'être reposée pendant une journée et d'avoir eu l'occasion de faire ainsi de la couture. Nous avons dîné ensemble, car elle habite aussi à Jaipur House, avec Sally Slattery. Elle ne se sentait pas du tout fatiguée, mais aujourd'hui la fatigue commence à sortir et, ce matin surtout, elle ne se sentait pas très fraîche. Elle a assez mal dormi, car elle n'est évidemment pas habituée à avoir un lit aussi dur. Cela ne servirait à rien de lui donner un matelas de plus, car il ne ferait qu'ajouter une épaisseur de dureté. A part cela, elle a l'air très heureuse.

Ce matin, je suis allée à pied avec deux autres jusqu'au théâtre où tous les matins à 8 h 15 il y a un meeting public. C'est le cas de dire « public » car les portes-fenêtres restent ouvertes sur la rue tout le temps et les gens entrent et sortent sans arrêt. C'était ma première sortie et je trouve tout étonnant. La ville a été construite il y a environ trente ans par les Anglais, qui ont fait de grands beaux plans en calculant très largement. Il y a d'immenses espaces vides, des arcs de triomphe et constructions bizarres, la plupart en pierre rose. La poussière aussi est rougeâtre et colle aux chaussures. Partout des gens plus ou moins en loques, accroupis par terre ou sur des murets, une multitude de bicyclettes qui filent à toute allure sans se préoccuper de vous si vous êtes dans leur chemin. Il en est de même des camions et autobus cahotant dans un grand bruit de ferraille et faisant hurler sans interruption leur klaxon qui ressemble à un braiment d'âne.

Je ne conseille pas de venir ici à ceux qui ont le cœur faible parce que ce trafic est terrifiant. Je suis revenue dans une belle auto américaine conduite par un chauffeur indien et cet après-midi j'ai pris deux fois un de nos autobus et suis encore étonnée d'être rentrée vivante. Tous les véhicules prennent leurs tournants à grande vitesse sans regarder ce qui vient. C'est un concert de freins tout au long. Nous avons trois autobus à notre disposition ; en effet l'équipe se compose en ce moment de 209 personnes ! Le seul inconvénient est que les chauffeurs ne parlent pas anglais. Ils ne disent jamais qu'ils ne savent pas où c'est quand on leur demande de nous conduire quelque part et ils partent à fond de train dans la première direction qui leur chante. C'était épique cet après-midi et nous avons dû faire tant de fois demi-tour que nous avons complètement perdu l'auto de la pauvre Eleanor Butler qui était censée nous suivre. Il semble que tout se termine toujours bien. Effectivement nous sommes arrivées là où nous devons pas trop en retard, et de toutes façons cela ne ferait rien puisque les gens ici n'ont aucune notion du temps ni de l'exactitude.

Il s'agissait d'une réception donnée par toutes les organisations féminines de Delhi dans un beau jardin. Il y avait une masse de monde, seulement des dames à part quatre ou cinq journalistes et un Indien qui s'occupait du microphone. Une tante de Nehru, qui a très bien connu Gandhi, présidait. Nous avons d'abord pris du thé et divers gâteaux indiens à base d'ingrédients inconnus qui vous emportaient la bouche : mon premier contact avec la nourriture indienne. J'en ai pleuré ! Il y avait aussi des masses de petites miettes très bonnes, mais pleines de graisse, qu'il fallait manger avec les doigts. Il paraît que quand je serai invitée dans des familles pour des repas il faudra bien que je m'habitue à manger avec les doigts. Après cela, quelques discours, entre autres Mme Nehru-tante, Eleanor Butler, Phyllis Austin. C'était extrêmement bien, mais je suis encore au stade où il est très difficile d'écouter parce qu'on est distrait par tant de choses,

que ce soient les vêtements de toutes ces dames qui sont si jolis, ou bien les vautours qui effectuent des plongées au-dessus de vos têtes. On en voit beaucoup dans les jardins ou perchés sur les toits des maisons. Enormément aussi de très gros corbeaux qui n'arrêtent pas de croasser. Le bruit est certainement une des choses qui me frappent le plus ici. Même la nuit, le bruit n'arrête pas, et pourtant nous sommes très loin de la vraie ville. J'ai traversé quelques rues animées et vu des magasins, mais les fenêtres de notre autobus sont très petites et ma vue était plutôt limitée.

## **Mercredi 17 décembre**

*suite de ma lettre*

Je suis restée au lit aujourd'hui jusqu'à 16 heures. Je ne sais pas si c'est la fatigue du voyage, le changement de climat, ou mon premier contact hier au thé avec la nourriture locale, mais ce n'était pas brillant. Par contre Mme Herrenschmidt se sent beaucoup mieux et a bien dormi. J'ai essayé son lit et ai découvert à mon grand soulagement qu'il est beaucoup moins dur que le mien. La nourriture dans la maison même est vraiment excellente, surtout les légumes ; tomates et carottes en particulier ont un goût délicieux.

Journée historique et émouvante avec la réception ici cet après-midi au cours de laquelle le chargé d'affaires allemand a remis à Frank l'Ordre du Mérite allemand et a parlé de ce que le Réarmement moral a fait pour l'unité de la France et de l'Allemagne. L'ambassadeur de France a pris la parole ensuite, puis tante Diane a parlé de façon très émouvante, redisant les derniers mots d'oncle Robert sur la réconciliation. Quand il a reçu la décoration, Frank a dit que c'était un honneur que partageaient tous ceux qui dans tous les pays combattent pour un nouvel esprit. Le président du Parlement a très bien parlé aussi et Archie Mackenzie a terminé en racontant brillamment l'histoire de Frank et du Réarmement moral. Il y avait beaucoup de monde, journalistes, photographes et actualités.

Je suis allée voir Frank ce soir et il a ri en disant : « Well, well, well, so far from home now ! » J'avais l'impression qu'il disait cela en pensant à vous avec beaucoup d'affection.

## **New Delhi**

*samedi 20 décembre*

Quelle drôle de vie ! A la fin de chaque journée, j'ai l'impression d'avoir vécu une semaine entière et ma tête éclate d'impressions, d'images, de bruits. Tout est nouveau et je ne peux même pas envisager de vous décrire ce que je vois, car je ne saurais quels mots employer. Même oralement, ce serait impossible. Toutes les choses qu'on voit sont écrasantes, que ce soit par un excès de richesse, de grandeur, de beauté, ou par un excès de misère, de saleté, d'ignorance.

Jeudi matin, je suis allée à 8 h 15 à la préparation du meeting public quotidien où Fulvia et moi étions censées parler, mais nous n'en avons pas eu le temps. Par contre Mme Herrenschmidt a remarquablement parlé. Toute la question des rapports entre la France et l'Allemagne éclaire les sentiments des Indiens vis à vis du Pakistan et les récits de réconciliations qui ont eu lieu portent très directement ici. A la réception de mardi avec les organisations féminines indiennes, j'ai longuement parlé avec une réfugiée du Pakistan occidental, qui avait une très profonde amertume et haine envers les Musulmans. Je me suis rendu compte qu'au fond je pensais toujours que les Allemands avaient plus besoin d'être pardonnés que nous (ce qui veut dire plus besoin de changer). Je n'ai pas encore appris à voir la France en face honnêtement – exactement le genre d'attitude qui apporte la division dans le monde. Tout de même, je ne pensais pas qu'en venant en Inde je continuerais à apprendre de nouvelles choses sur mes sentiments envers l'Allemagne !

Immédiatement après le meeting (c'est à dire après environ une heure de palabres et piétinement dans la poussière, car la notion du temps est tout à fait différente ici), nous sommes partis, une vingtaine environ dont six Indiens, pour un pique-nique. Nous avons deux voitures, un grand station-wagon et une espèce de camionnette couverte. J'étais dans la seconde. Nous sommes partis à toute allure comme il se doit dans ce pays. Au bout d'une demi-heure de route, bruits sinistres et

arrêt brusque avec embardée sur le bas-côté : pneu crevé. Nous avons eu tout loisir d'examiner les habitants du village pendant que notre chauffeur faisait des efforts désespérés pour enlever la roue, car nous étions la grande attraction et petits ou grands, aussi sales et déguenillés les uns que les autres, faisaient cercle en jacassant à qui mieux mieux.

Nous avons fini par arrêter un camion qui passait pour emprunter des outils plus à la page que ceux dont nous disposions. Tous les camions ici sont munis à l'arrière d'une barre de fer à l'intention des gens qui font de l'auto-stop, et elle sert toujours. Quelquefois une douzaine de personnes sont accroupies là derrière, cramponnées à cette barre, absolument gris de poussière. D'ailleurs chaque véhicule est utilisé au maximum. La majorité des bicyclettes transportent deux ou trois personnes. Dans les chars à zébus, quelques voyageurs sont perchés sur les choux ou autres chargements variés.

Pour en revenir à notre pique-nique, une fois la nouvelle roue en place, munie d'un pneu usé jusqu'à la corde, nous sommes repartis comme le tonnerre sur une large route droite et poussiéreuse, mais bordée de magnifiques arbres comme la plupart des routes dans la campagne et à New Delhi même. Les arbres indiens ont énormément d'allure, de caractère même, et leur feuillage est gracieux et léger. A droite et à gauche, ce qui nous semblait être des temples surmontés de coupoles n'est autre que les tombeaux de divers empereurs et grands hommes. Enfin nous arrivons au but de l'expédition, où nous retrouvons les autres, inquiets de notre sort, inquiets surtout parce que toute la nourriture était dans notre voiture.

Nous sommes au pied d'une immense tour qu'on appelle le Kutub Minar. C'était le minaret d'une grande mosquée détruite depuis longtemps, mais dont il reste un fourmillement de socles, de colonnes, de pans de murs, d'arches, de dallages. Au milieu se dresse le fameux Iron Pillar, colonne d'un métal inconnu, sans doute un très vieil alliage dont les Mogols avaient le secret. Nous nous sommes installés sur une pelouse, à l'ombre d'un arbre séculaire.

Premier pique-nique oriental de ma vie ! Nous avions des morceaux de feuilles de bananier comme assiettes et il s'agissait de manger avec les doigts quelque chose qui ressemble à des lentilles et du chou-fleur dans une sauce au curry. Je ne peux pas dire que je trouve agréable de manger avec les doigts les mets variés qu'on nous sert et qui sont toujours extrêmement gras. Aux réceptions, à l'heure du thé, on a toujours des petits machins frits terriblement sucrés, ou terriblement épicés. Nous avons fait l'escalade du minaret ensuite. Ce n'est pas aussi haut que la Tour Eiffel, mais quand même suffisamment pour que nous ayons eu pas mal de courbatures le lendemain.

Puis, redépart foudroyant de notre chauffeur en turban de mousseline rose tendre en direction du Fort Tuglarkatan, qui fut construit par des empereurs mogols. Ce sont des kilomètres et des kilomètres de ruines, des tours gigantesques, des arches qu'on dirait gothiques, d'épaisses murailles aux créneaux très décoratifs. Non loin de là se dresse l'imposante tombe d'un des empereurs qui habita ce fort. Nous sommes allés la visiter. Il fallait passer sur un pont très long et très étroit. Quel ne fut pas notre étonnement, Ann Farmer et moi, quand nous trouvons le passage brusquement barré par une nombreuse famille de singes qui poussaient des cris perçants. Nous ne savions pas trop qui avait peur de qui. Pour finir, ils ont bien voulu nous laisser passer et, dès que nous avons sorti nos appareils de photo, ils se sont volatilisés dans les décors. Plus moyen ensuite de nous approcher d'eux. Nous nous sommes promenés un peu sur la route et, dans chaque arbre, il y en avait une tribu qui nous suivait des yeux d'un air très inquiet. Les mères portaient leurs tout petits bébés sur le dos.

Sur le chemin du retour, nous avons traversé plusieurs villages de huttes et de tentes misérables et poussiéreuses, mais toujours avec les notes gaies des saris de couleurs vives des femmes. Il n'est pas rare de voir une femme porter un bébé sur la hanche, un autre dans les bras, un paquet de grande taille sur la tête, sans compter les enfants qui

s'accrochent à son sari. Et, courant par là, les chèvres, les zébus, les chameaux, les chiens, les cochons noirs qui ressemblent à des sangliers et tous ces gentils petits ânes. Tout est sec et jaune dans les champs. De temps à autre, on voit un puits rond autour duquel tourne sans fin un âne ou un zébu qui puise l'eau. A un endroit, où il y avait des travaux pour élargir la route, des femmes maniaient la pioche et cassaient les pierres.

Dès qu'on s'arrête, que ce soit à Delhi ou dans un village, on est assailli par des mendiants, des vieux, des infirmes, des nuées d'enfants, des bébés presque encore, qui vous suivent jusqu'à ce que vous leur donniez quelque piécette, ou bien ils essayent de vous vendre quelque chose. Les marchands ambulants triment tout un étalage multicolore et jouent d'une espèce de cornemuse. Les gamins ont parfois une petite balance à la main pour vendre quelques cacahuètes et, une fois qu'ils vous ont repérée, il ne vous laissent pas échapper !

A Jaipur House, nous avons tout juste eu le temps de nous changer et en avant pour une réception donnée par Mme Munshi et les membres du All India Women's Food Council. M. Munshi est gouverneur des United Provinces, un immense territoire à l'Est de Delhi, et Mme Munshi est vice-présidente de ce conseil présidé par M. Prasad, président de l'Inde. Ce conseil a été créé il y a un peu plus de deux ans avec la mission d'aider à combattre la famine. On l'a confié à des femmes parce que la nourriture est l'affaire des femmes. Comme l'Inde manque de céréales et de riz, une de leurs tâches est d'enseigner à la population à se nourrir sans employer ces ingrédients. Elles ont monté dans tout le pays des cafeterias où l'on peut manger pour presque rien et où ne sont servis que des plats sans céréales ni riz. En un an, elles ont ainsi servi des repas à sept millions de personnes.

Nous étions reçus dans une de ces cafeterias, en plein centre de la ville, où l'on sert chaque jour deux à trois mille repas. Nous étions entassés dans la cour, entre la cafeteria et la rue où les badauds s'étaient massés. L'extérieur de la maison était orné de guirlandes de fleurs orange. Mme

Munshi a fait un discours intéressant, parlant de son travail, puis de celui de Frank de façon très juste. Frank a dit quelques mots ensuite. Chaque fois que je l'entends parler, je suis frappée par la manière dont il s'intéresse à ce qui intéresse ses auditeurs, dont il les comprend et apprécie leur travail pour ensuite les inclure dans la tâche de rendre le monde meilleur. J'ai eu l'occasion de parler avec plusieurs des dames qui s'occupent du Conseil ; toutes le font bénévolement et elles ont un esprit de service et de combat remarquable. D'ailleurs tous ceux que nous avons rencontrés dans les différentes réceptions sont des gens de première qualité et qui ont des positions d'influence. Quand on pense à l'immensité de l'Inde, à ses 360 millions, on se sent si petit et on se demande ce qu'on peut faire, mais certainement nous sommes en contact avec les gens même qui par leur changement peuvent orienter la situation dans tous les recoins du pays.

Ensuite, six d'entre nous sommes allés tout droit au Regal Theatre, celui où nous allons donner nos pièces pendant une semaine. Nous avons reçu des billets pour une représentation de danses indiennes, car l'éclairage était réglé par nos machinistes et cela se passait dans nos rideaux. C'était la représentation annuelle d'une des meilleures écoles de danses, la Sangeet Bharati. Nous avons vu une dizaine de danses, tout à fait différentes les unes des autres selon qu'elles viennent d'une province ou d'une autre, mais toutes ont une origine religieuse. A gauche de la scène, une petite statue dorée du dieu Krishna avec des lampes allumées tout autour. Une des danses les plus extraordinaires était effectuée par un danseur seul, habillé en chasseur, avec deux immenses cornes et un javelot. La musique et le rythme, aussi bien que les gestes, sont trop différents de tout ce que nous connaissons pour qu'il soit possible de les décrire. A la fin, un ballet-pantomime était dansé par une vingtaine de petites filles de six à neuf ans. Elles étaient adorables, avec déjà les gestes des mains des danseuses indiennes, mais en même temps les mimiques et les clins d'yeux de n'importe quelle petite fille européenne jouant dans une pièce de distribution

des prix. Nous avons fait la connaissance de la troupe dans les coulisses et tous ont promis de venir voir *Jotham Valley*. Ils étaient fort sympathiques et simples.

Après tout cela, je suis rentrée à Jaipur House, j'ai dîné et j'ai eu du mal à m'endormir avec tout ce que j'avais vu en une journée s'agitant dans ma pauvre tête.

Vendredi matin, préparation, puis meeting de 8 h 45, qui a été remarquable. Un étudiant qui avait assisté aux précédents meetings a dit les décisions qu'il avait prises : 1. Il ne croyait pas en Dieu, mais avait essayé de faire un recueillement et découvert que Dieu parlait dans son cœur. 2. Il avait fait des excuses à deux de ses camarades et décidé d'être honnête avec ses parents. 3. Bien que très paresseux, il avait commencé à se lever tous les matins à 5 heures. 4. Il croit maintenant ferme comme roc que l'écoute du matin est la chose la plus importante. 5. Réfugié du Pakistan occidental, il a décidé de s'excuser auprès des Pakistanais pour le ressentiment qu'il avait et veut aller au Pakistan pour travailler avec les Pakistanais à faire régner une nouvelle fraternité.

Mme Rochat, Mme Herrenschildt et moi nous sommes embarquées à la fin du meeting dans une des autos dont nous disposons pour aller à Delhi, la vieille ville, nous enregistrer à l'Office des étrangers. C'est tout un voyage et nous avons eu l'occasion de voir encore bien des choses nouvelles : la grande mosquée, l'immense et fameux Fort Rouge, des amas de huttes de paille où vivent des milliers d'intouchables, des magasins en plein vent le long de toutes les rues, un troupeau de buffles noirs, l'air féroce, au coin d'une place et puis, sur chaque rond-point, chaque petit bout de prairie jaune, le long des trottoirs, des hommes accroupis. Les plus astucieux, les plus riches peut-être, ont une espèce de lit sur lequel ils sont accroupis avec leurs amis. Barbiers et coiffeurs aussi sont installés par terre dans les rues.

Après la police, nous sommes allées à la poste principale. A l'extérieur, au pied de chaque pilier du perron, il y a des écrivains à qui l'on peut venir dicter ses lettres, vieux

bonshommes à longues barbes qui interrompent parfois leurs écritures pour enlever leurs turbans jaunes ou roses et se gratter consciencieusement le crâne. L'un d'eux avait même une machine à écrire.

Encore quelques achats et, malgré notre auto, nous étions à ramasser à la petite cuillère quand nous sommes arrivées à Jaipur House pour déjeuner. L'après-midi j'ai un peu travaillé au secrétariat, mais à 15 h 45 déjà tout le monde était sur son 31 : nos deux cents étaient attendus au Rashtrapati Bhawan, autrefois palais du vice-roi des Indes et maintenant celui du président de l'Inde, M. Prasad. Arrivée en grand style après avoir passé avec nos autos devant des sentinelles en quantité et traversé plusieurs cours intérieures. Nous sommes reçus dans le vestibule par des gardes en rouge vif, broderies d'or et turbans assortis munis d'une crête rouge qui pointe vers le ciel. Nous traversons le bâtiment pour déboucher en nous frottant les yeux d'étonnement dans ce qui nous semble être les jardins du paradis. A perte de vue, des pelouses du gazon le plus parfait, des massifs de fleurs ravissantes entre des jets d'eau, des bassins, des ruisseaux, des allées de dalles roses et blanches, et des arbres impeccablement taillés en boules ou en ifs, le tout d'une harmonie incroyable.

Nous n'avons pas eu le temps de regarder beaucoup et avons pris place sur nos chaises noir et or, disposées sur quatre rangs en un cercle parfait. Presque tout de suite, le président arrive, simple et charmant. Les gardes rouges circulent entre les rangs avec le thé et les biscuits pendant que le soleil descend derrière les jets d'eau. Nous avons passé je pense une heure et demie avec le président, qui a longtemps parlé avec Frank. Le chœur a chanté plusieurs fois, en particulier l'hymne national indien. De temps en temps, Frank demandait à Daw Nyen Tha, aux Mitsui, à Eleanor Butler ou d'autres de raconter une histoire. C'était plus une soirée de famille que des discours.

Avant de prendre congé, le président nous a proposé de nous promener dans les jardins, ce que nous ne nous sommes pas fait dire deux fois. Nous allions d'émerveillement

en émerveillement. Il paraît que ces jardins sont en pur style mogol qui a été à l'origine des jardins persans, puis des jardins italiens et français. Ils s'étendent devant le palais qui est sans doute le pendant oriental de Versailles pour l'Europe. Pas une faute de goût, pas un détail qu'on voudrait voir différent. Quand nous avons débouché sur le dernier jardin en gradins circulaires autour d'un grand bassin, avec des cascades de fleurs de partout, nous en avons la respiration coupée. J'étais avec tante Diane et Mme Herrenschmidt qui sont restées sans voix, tout émues. Pendant ce temps, le soleil avait disparu et la lumière rose du soir donnait à l'ensemble un aspect de plus en plus féérique ; nous croyions évoluer dans un conte des mille et une nuits.

Nous avons retraversé les bâtiments et cours, repassé à pied cette fois devant toutes les sentinelles. Amusant de voir que les Indiens ont fait partir les Anglais, mais ont gardé les habitudes militaires britanniques, la même façon de taper du pied et les changements de garde qu'on voit à Londres. Nous avons dû attendre assez longtemps pour avoir des voitures, mais ne l'avons pas regretté car nous avons vu la nuit tomber sur le palais, un de ces ciels bleu foncé avec quelques étoiles et un mince croissant de lune, exactement ce qu'on imagine que doit être une nuit orientale. Il y a une immense et magnifique grille devant le palais et chaque pilier est surmonté d'un éléphant sculpté en pierre portant sur son dos des lampes qui éclairent au travers d'une dentelle de pierre. Mme Herrenschmidt était tellement prise par toute cette beauté qu'elle en oubliait sa fatigue.

Le soir même, nous donnions la première représentation de *Jotham Valley*, au Regal Theatre que nous pouvons utiliser jusqu'à jeudi prochain. Ensuite on espère trouver un autre théâtre. Je suis allée à la fin de la représentation pour rencontrer des gens – qui ne sont pas venus – mais j'ai pu parler avec plusieurs Japonais.

Samedi – je termine ma lettre dimanche après-midi – je suis restée au lit jusqu'à 11 heures car j'étais morte. J'en ai profité pour écrire des lettres. Puis j'ai été à la poste qui est

juste de l'autre côté de la place où est Jaipur House. Oui, mais quelle place ! La Concorde n'est qu'un petit rond-point en comparaison. Et en plein soleil par dessus le marché, avec une poussière qui pénètre et dessèche. C'était la première fois que je sortais seule, ce qui est autorisé en plein jour et si on ne va pas en ville, et j'avais un peu la frousse. Tout s'est bien passé et j'espère que je ne me suis pas fait rouler à la poste, car je n'ai pas encore l'habitude d'additionner les roupies et les annas : 16 annas pour une roupie, comme c'est pratique !

Puis j'ai servi avec Fulvia et d'autres un déjeuner spécial pour tous ceux qui font partie du comité d'invitation à Delhi. C'est difficile de faire un travail d'équipe avec les serviteurs indiens, qu'on appelle des bearers, quand on ne peut s'exprimer que par gestes. C'est une telle révolution pour eux de voir ces Européennes qui servent à table. Je ne sais pas ce qui sera sorti de ce déjeuner, mais en tous cas on peut bien imaginer que tous ceux qui nous ont invités à venir en Inde trouvent un peu lourde la responsabilité financière de l'opération.

Cet après-midi j'ai pas mal à taper. Ce soir nous allons fabriquer des décorations pour les deux sapins de Noël qui vont arriver du Cachemire. Aujourd'hui, matinée et soirée de théâtre avec *Jotham Valley*. Lundi, mardi, mercredi ce sera *L'Elément oublié* et jeudi matin *Le Noël du cow-boy*. Nous ne savons pas encore ce que nous ferons pour célébrer Noël, peut-être une soirée autour de l'arbre mercredi après la pièce.

## **New Delhi**

*jeudi 25 décembre*

Lundi, 11 heures, réunion d'équipe. Frank était là, l'air extrêmement gai et très taquin : Ben Briton a été sa cible pendant un moment et ne savait plus quelle tête faire ! D'abord pas mal de convictions personnelles des uns ou des autres, puis des nouvelles toutes intéressantes. Je ne peux pas tout répéter, mais au moins que je vous dise comme nous avons ri en apprenant qu'à partir de février le groupe yogi aura chaque matin 45 au lieu de 60 minutes d'exercice yogi – méditation en se tenant sur la tête – suivies de 15 minutes de « guidance à la manière du Réarmement moral ». C'est un groupe très influent qui comprend une vingtaine de députés. On a aussi parlé d'un député de Bangalore qui avait prévu une tournée de propagande électorale dans son district, l'a décommandée pour venir à notre conférence et se met à disposition avec son auto pour trois heures par jour dès maintenant.

Ensuite Frank a distribué aux 210 personnes de l'équipe de la part de Santa Claus des enveloppes avec 50 roupies et un poème sur la façon de célébrer Noël ici, sans ce à quoi nous sommes habitués. C'est Cece Broadhurst qui a fait l'appel des noms par ordre alphabétique, mais il y mettait tellement d'expression que nous ne nous sommes pas ennuyés une minute. Au contraire, c'étaient des rires et des exclamations à chaque nom et tout s'est terminé par une danse d'Ivan Menzies et de Peter Howard qui faisait des bonds gigantesques.

Toutes contentes d'avoir reçu de l'argent, nous sommes parties tout de suite après déjeuner, Fulvia et moi, pour faire des courses. Nous nous sommes toutes les deux commandé des chaussures blanches chez un cordonnier chinois, puis nous avons fait la tournée des magasins pour acheter des cadeaux. C'était très amusant. Je commence à acquérir un peu d'assurance pour renvoyer les mendiants et les marchands ambulants qui nous suivent continuellement. La

pire expérience a été le jour où j'étais avec Titi et un Américain et qu'une espèce de vieille sorcière nous a poursuivis en brandissant sous nos nez deux lézards géants, en tous cas trente centimètres, gras, visqueux, répugnants, dont elle avait un panier plein. Nous avons voulu lui échapper en prenant un taxi, mais elle nous les a encore tendus par la fenêtre avec leurs ignobles petites pattes molles qui s'agitaient, sans prendre garde à nos hurlements de protestation indignés. Heureusement, heureusement que tante Diane n'était pas là !

Le soir, nous avons fait de l'acrobatie dans notre chambre jusqu'à 11 heures, ce qui est très tard pour nous, car nous nous levons un peu avant 6 heures et qu'on a plus besoin de sommeil dans ce pays que dans les nôtres. Nous avons masqué le délabrement de nos murs par des guirlandes artistiques, des petits anges, des étoiles. Le résultat en valait la peine et vous auriez dû voir les yeux écarquillés de notre bearer quand il est entré nous apporter notre early morning tea. Je commence à m'habituer à avoir ainsi des serviteurs qui entrent et sortent de ma chambre comme d'un vestibule. Les serviteurs de la maison ont bien changé depuis le début et ont de véritables liens d'amitié avec la plupart des garçons. Ils sont tous allés voir *Jotham Valley* dimanche et en ont été enchantés. Mais je trouve encore drôle de les voir toujours accroupis – pas pour servir à table ! – mais pour faire le ménage. C'est nettement la position favorite des Indiens, car à tous les ronds-points, le long des trottoirs, dans les jardins publics, on ne voit que des gens accroupis qui font causette ou ne font rien du tout. C'est aussi la façon d'opérer des barbiers et coiffeurs, dans la rue bien entendu.

Mardi, nous avons commencé à travailler d'arrache-pied pour un supplément de deux pages dans le *Hindustan Times* de dimanche prochain. Cela commence à mieux aller, le secrétariat anglais, mais que c'est fatigant !

A 11 h 30 je suis partie avec Juliet Rodd, Alex Kraft et Dekko Nakajima. Nous avons traversé tout Delhi, nouvelle ville, puis la vieille, puis la moyenne, ensuite des collines avec

beaucoup de troupeaux de buffles et de chèvres. Première fois que je vois quelque chose qui ressemble à une colline depuis mon arrivée à Delhi, car l'autre jour, du sommet du minaret, nous n'avons vu qu'une plaine infinie, où les seules éminences étaient des tombeaux. Finalement nous sommes arrivés à l'université de Delhi (quinze mille étudiants) où se tenait la Convention des étudiants d'Asie pour l'ONU. avec environ 70 délégués de pays asiatiques, plus quelques observateurs de divers pays, dont un Français.

Nous sommes restés environ deux heures et avons surtout parlé avec les responsables de la convention qui sont des Indiens, car les délégués étaient dans des sous-commissions. A la fin de celles-ci, nous en avons rencontré un certain nombre. J'aurais bien voulu parler avec le Français, mais j'étais avec une jeune fille des Philippines. Elle est la fille de l'ambassadeur des Philippines en Inde et est extrêmement dynamique, désireuse d'apporter quelque chose de neuf en Asie. Nous irons prendre le thé chez elle la semaine prochaine. Nous leur avons laissé cinquante billets pour la représentation de *L'Elément oublié* de mercredi soir.

L'après-midi, nous avons été invités, tante Diane, Mme Herrenschildt, John Caulfeild, arrivé lundi soir, et moi à aller voir Frank, qui habite dans la vieille ville. Il nous a reçus dans un minuscule salon, sombre et plein de courants d'air. Il nous a immédiatement demandé ce que nous pensions de l'achat du nouveau centre à Paris. Il nous a dit qu'il ne savait pas du tout ce qui était juste, qu'il ne voyait pas clair et espérait qu'on pourrait trouver ensemble la direction de Dieu. Peter Howard était là aussi, mais il n'a pas ouvert la bouche pendant l'heure et demie que nous avons passée là. John a lu à haute voix le télégramme et la lettre de Robert Carmichael. Nous avons dit tout ce que nous savons. Ensuite nous avons eu un long recueillement. Je me sentais très troublée parce que j'espérais tellement que la direction serait d'acheter la maison et savais la déception que ce serait pour vous tous à Paris si tout à coup c'était non. Ni tante Diane, ni Mme Herrenschildt, ni John n'avaient eu non plus de direction

claire. Frank avait pensé : « Wait, wait. Something simpler, yes, simpler, simpler, and with everything in it. » J'ai été très touchée par l'affection avec laquelle il a parlé des ouvriers et qu'il aimait qu'il y ait un jardin à Boulogne parce qu'on pouvait inviter les ouvriers à y venir avec leurs pique-niques. Ensuite nous sommes rentrés à la maison.

En me réveillant le lendemain matin, je me sentais très malheureuse à cause de la question du centre et pas du tout dans l'esprit d'une veille de Noël. Par dessus le marché, dans le journal que notre marchand nous avait apporté au milieu de notre recueillement, j'ai vu la démission de Pinay. Enfin, j'ai vite demandé au Seigneur s'il n'avait pas un petit mot d'espoir à me donner pour la journée, et il m'est venu de laisser le vent souffler à travers moi : c'est une image que Frank aime à citer, être comme une chemise lavée, suspendue dans le vent pour sécher, incapable de faire quoi que ce soit, sauf de laisser le vent souffler.

Je suis partie dans la journée avec cela. Première chose qui m'arrive : on me demande de jouer Marie dans *Le Noël du cow-boy*. J'étais émue que Dieu me confie cela dans mon triste état. Tout à fait dans la ligne de la chemise !

Pendant ce temps, la maison était pleine de gens affairés à fabriquer des guirlandes, découper des anges et décorer les murs de toutes les façons possibles. Notre bureau avait pris un air de fête, surtout à cause de Duncan Corcoran qui était tout excité et arrivait tout le temps avec une nouvelle décoration. Il nous a même acheté un petit arbre de Noël artificiel du plus joli vert. L'après-midi et le soir, on a joué *L'Élément oublié* et nous avons eu ensuite notre dîner de Noël avec la dinde et le traditionnel pudding anglais. On avait mis toutes les petites tables ensemble pour faire un immense banquet. En plus des deux cents de l'équipe il y avait je ne sais combien d'invités de Frank. Je suis arrivée en retard parce que nous avions eu à taper sans arrêt jusqu'à la dernière seconde. Il s'est trouvé qu'il y avait juste une place libre avec John et Norah, et Paul Trog : un repas de famille française !

Pour mettre un peu de couleur locale dans ce repas tout britannique, nous avons des cacahuètes et des bonbons birmans tout à fait étranges – un petit goût de Mon Savon. Ensuite, nous nous sommes tous retrouvés autour du sapin allumé. Il était décoré avec tant d'art qu'on ne s'apercevait presque pas qu'il était un peu maigrichon. Le chœur a chanté des carols de Noël, dont un nouveau que Will Reed a écrit à partir d'une musique indienne. Il y a eu les traditionnelles danses norvégiennes par quelques Scandinaves, Cece a chanté avec sa guitare, le quartette aussi. Des silences entre-temps. Frank toussait beaucoup, il avait l'air joyeux, mais bien fatigué.

Dans l'entrée circulaire de la maison, il y a deux escaliers symétriques et, lorsque Frank est sorti du salon, tout le chœur s'était rangé sur les marches avec des bougies dans les mains. Au même instant, l'ambassadeur de France est apparu sur le seuil et Frank a demandé au chœur de chanter en français *Tant que l'avare* (! ?), puis on a recommencé avec les carols pendant je ne sais combien de temps. L'ambassadeur était venu chercher tante Diane et Eleanor Butler, mais ne voulait plus partir, ravi d'avoir tous ces chants et l'atmosphère familiale et joyeuse. Mme Herrenschmidt était très heureuse aussi, bien que ce soit la première fois qu'elle passe Noël loin de sa famille.

Après tout cela, j'ai eu l'occasion de penser aux cadeaux de Noël à emballer. Chacune dans notre chambre s'est affairée à tout préparer. Nous nous étions tiré nos noms au sort dans la chambre et chacune remplissait un bas pour une autre. Nous nous sommes couchées à 3 h 30, ce qui n'est pas étonnant puisque nous avons eu le dîner après la pièce. Le seul ennui était qu'il fallait se lever à 5 h 30 pour avoir le temps de nous recueillir avant d'aller répéter le *Noël du cow-boy*. De plus, au milieu de cette très longue nuit, j'ai été réveillée par des cailloux dans la fenêtre et j'ai dû me balader dans cette immense maison noire pour aller ouvrir la porte à l'équipe des coulisses qui avait travaillé au théâtre !

## **New Delhi**

*mardi 30 décembre 1952*

Pour reprendre ma lettre là où je l'avais laissée, nous nous sommes levées à 5 h 30 le matin de Noël, pas très reposées par nos deux heures de sommeil, mais très heureuses de la journée en perspective. Nous avons commencé par vider nos bas de Noël pleins de noix, oranges et petits cadeaux variés. Comme il se doit dans ce pays, nous nous étions offert réciproquement un certain nombre de chameaux et d'éléphants en bois de santal ou en ivoire. J'ai reçu en tout quatre éléphants et trois chameaux !

7 h 15, petit déjeuner et en route pour le théâtre où quelques uns avaient passé une bonne partie de la nuit à démonter *L'Élément oublié* et construire des décors pour *Le Noël du cow-boy*. Le résultat était ravissant. Jusqu'à la dernière minute on a répété et fabriqué des costumes. Le spectacle commençait à 11 heures et comprenait une série de numéros variés comme la danse des poupées de Liv Florellus et Sunniva Smith, des chants de Surya Sena, les carols de Noël, avec *Le Noël du cow-boy* pour terminer. Le théâtre était tout plein, je crois, avec toute l'équipe bien entendu et tous ceux que chacun avait invités individuellement.

J'étais heureuse de pouvoir être Marie et j'ai senti la réalité de Jésus venu porter tout ce qui nous pèse, péché, tristesses, inquiétudes, absolument tout, et qui nous donne sa paix à la place. Je pensais à Marie, qui n'a rien fait d'autre que de dire à Dieu qu'elle voulait qu'il l'utilise comme il lui plairait. C'était une profonde expérience pour tous et cela nous a beaucoup unis de donner cette pièce où l'on sent tous les hommes à la recherche de Jésus sans même le savoir. Comme une grâce a été faite à Marie, grâce nous a été faite de porter de l'espoir et de la lumière dans un monde qui se meurt de ne pas les connaître.

A midi, c'est à dire 14 heures, nous avons eu un grand banquet à Jaipur House, avec beaucoup d'invités qui avaient été le matin au théâtre. Comme d'habitude, Frank a demandé que toutes les jeunes filles qui servaient soient en costume national. Cela me fait rentrer sous terre chaque fois quand je vois que ce « toutes » ne fait que trois Suisses et quatre Scandinaves. Je regrette d'avoir été trop paresseuse pour prendre le mien et espère que vous pourrez me le faire parvenir sans trop de frais... Nos bearers, dans leurs beaux costumes blancs perpétuellement crasseux, ont été un peu vexés au début de voir que nous faisons le service chaque fois qu'il y a un repas spécial, mais ils sont très contents maintenant et le travail en équipe fait des progrès.

Frank a été épatant et s'est donné sans compter, surtout pour des étudiants africains qui étaient là, tout fatigué qu'il soit. Il a été très direct avec eux devant tout le monde, mais avec un tel humour qu'ils ne pouvaient pas faire autrement que d'accepter et de changer. On a bien ri aussi lorsque le pauvre Paul Campbell a lamentablement séché sur l'histoire d'Erasmus et du travail dans les mines d'Afrique du Sud. John Caulfeild a essayé de venir à son secours et s'en est tiré un peu mieux, mais Frank les a bien taquinés parce qu'ils avaient oublié le point le plus important de l'histoire : qu'Erasmus avait changé !

Ensuite je me suis précipitée pour emballer les quelques petits cadeaux que j'avais pour les uns ou les autres, cartes de Noël, photos etc. J'ai reçu une très jolie broche du Cachemire de John et deux foulards verts de tante Diane et Mme Herrenschmidt. Nous avons eu beaucoup à taper le reste de la journée et encore un grand dîner à servir le soir, avec de nouveau une soirée de chants de Noël et d'histoires. Cette formule a eu un tel succès que nous avons maintenant de ces dîners chaque soir, avec soirée de famille autour de l'arbre, et cela continuera vraisemblablement toute la semaine.

Vendredi s'ouvrait la Conférence de Delhi. Le premier meeting a eu lieu l'après-midi dans le Constitution Club, où nous avons eu les meetings de 8 h 30 tous les matins jusqu'à

jeudi. Ils étaient extrêmement variés avec beaucoup de monde, chaque jour des gens nouveaux. En même temps, un grand nombre de personnes ont suivi toute la série. Une trentaine d'étudiants se retrouvaient après les meetings pour se recueillir ensemble.

Je n'ai encore pu aller qu'à un meeting, mais j'ai eu des comptes rendus et j'y trouve une richesse toute neuve. On entend des gens qui ne prenaient jamais la parole à Caux. Même nos orateurs les plus classiques ont dû repenser leur manière de présenter leur message pour s'adapter à des auditoires asiatiques. C'est très passionnant et je me sens bête et ignorante devant tout cela. J'ai commencé à lire un livre sur Gandhi qui m'aidera, je crois.

Mme Herrenschildt s'occupe d'une déléguée à la conférence, une bégum du Pakistan. La pauvre en a eu des cheveux blancs parce que, le premier jour où elle l'a eue à sa charge, elle l'a plusieurs fois oubliée et a dû courir partout pour la récupérer. La plupart des délégués logent dans des hôtels, où ils peuvent avoir une nourriture européenne et un peu de confort qui les aident à s'habituer à la vie asiatique.

Hier je me suis sortie du lit (j'ai le rhume) pour aller voir la fille de l'ambassadeur des Philippines avec Juliet Rodd. Nous avons passé deux heures excellentes avec elle. Elle viendra au meeting de jeudi matin et déjeunera ensuite avec nous à Jaipur House. Nous avons fait la connaissance de ses parents qui sont charmants et qui m'ont invitée à les accompagner, le week-end prochain, voir le Taj Mahal à Agra. Je n'ai pas encore compris comment nous sommes rentrées entières ici avec un chauffeur qui n'arrivait pas à décider s'il voulait conduire à gauche ou à droite, et en plus une bataille de buffles en pleine ville. J'ai commencé à étudier sérieusement le plan de Delhi parce que les taxis vous font faire des détours ahurissants et, si l'on n'est pas très sûr de son chemin, il est impossible de les en empêcher.

Le respect des animaux est très touchant. Si une vache a envie de faire un petit somme au milieu de Chandni Chawk, la rue la plus encombrée et la plus célèbre de Vieux Delhi,

autos, tongas (les voitures à cheval-taxis) et piétons tourneront soigneusement autour d'elle sans la déranger. Autre exemple : non loin d'ici, une vieille femme passe la journée accroupie par terre devant sa maison avec un petit enfant qui se traîne dans la poussière autour d'elle. Pleine de bons principes d'hygiène, elle le prend plusieurs fois par jour sur ses genoux pour lui ôter les poux qu'elle cueille délicatement entre deux doigts pour ne pas leur faire mal et pose par terre, d'où ils n'ont évidemment rien de mieux à faire que de regrimper en vitesse dans la tignasse du dit enfant.

C'est un vrai plaisir de travailler au secrétariat : une grande pièce claire donnant sur un porche où l'on peut installer sa machine si l'on veut et d'où l'on saute dans le jardin quand on a envie de se dégourdir les jambes. Nous y sommes six secrétaires, plus l'équipe de presse et tous les « patrons », surtout Duncan Corcoran, Gordon Wise, Bernard Hallward. Nous avons depuis mercredi une Ronéo Gestetner qui marche bien, malheureusement à la manivelle, et nous pouvons faire tous les jours nos communiqués de presse. Comme les armoires sont une race inconnue dans ce pays, tout le papier, les documents, etc. sont rangés dans une énorme valise. Très pratique quand on doit chercher quelque chose tout dessous en vitesse. Ma sténotypie anglaise ne va pas trop mal et cela m'amuse beaucoup.

Maurice Mercier et Bill Porter sont arrivés cette nuit après 3 heures et dorment encore. Le reste de l'équipe française va bien. Mme Herrenschmidt tient compagnie aux ménages Bladeck et Kurowski et je la vois tous les jours un bon moment. Avec tante Diane, il est plus difficile de nous voir car elle vient rarement ici, mais vendredi nous avons pu nous asseoir ensemble un long moment et bien parler de ce que l'une et l'autre apprenons et sentons, et parler aussi de Jean et de sa famille.

## **New Delhi**

*Vendredi 2 janvier 1953*

Mardi à midi, j'ai vu Maurice et Bill, car ils sont venus déjeuner à Jaipur House, très contents de la vie en général et relativement bien réveillés. J'étais tellement contente qu'ils m'aient apporté mon costume d'Alsacienne que je suis tout de suite allée le donner à un vieil Indien à turban rose et longue barbe pour qu'il me couse la jupe. Il l'a remarquablement bien fait, accroupi devant sa machine à coudre. Cela m'a coûté huit roupies, mais je n'aurais jamais eu le temps de le faire moi-même – et cela n'aurait pas été aussi bien fait ! *Le Figaro* m'a aussi fait un immense plaisir et je l'ai lu et relu sous toutes ses coutures. J'ai traduit pour Maurice Mercier les différents meetings parce que Jules Rochat a mal à la gorge et que Paul Trog est très occupé dans les coulisses. Il est en excellente forme et a parlé à chaque meeting, racontant une fois en détail l'histoire Motte-Meillassoux, une autre fois celle de Jacques Hilst. Depuis hier matin, il promet de me dicter un long rapport, mais le malheureux n'a pas eu une minute pour souffler.

Mercredi, pour fêter le dernier jour de l'année, nous avons eu, en plus des deux meetings, deux représentations de *L'Elément oublié* à 17 h 30 et 21 h 30, et entre deux un de ces grands dîners comme nous avons tous les soirs avec chants de Noël. La deuxième représentation a pris fin à 23 h 50, aussi le public a-t-il été invité à rester avec nous pour passer d'une année à l'autre en famille. On a avancé fauteuils et chaises du décor et tous les acteurs, l'équipe des coulisses, le chœur se sont installés. Trois chants de Noël et quelques mots de Paul Campbell ont introduit un moment de recueillement à minuit. Leland Holland a encore chanté *Un monde neuf commence ce soir*.

Jeudi, j'ai eu le plaisir de faire mon premier recueillement 1953 aux joyeux accents d'une flûte nasillarde et d'un petit tambour qui stimulaient les entrechats de deux magnifiques singes sous nos fenêtres. Très inspirant et d'une grande aide

lorsqu'on a du mal à se concentrer. Cela a fini par une discussion violente entre nos bearers et les propriétaires des singes qui ont dû enfourner leur matériel dans leurs sacs et vider les lieux en tirant leurs singes derrière eux. Nous avons beaucoup ri du haut de nos fenêtres, mais en même temps on a souvent plutôt envie de pleurer en voyant tout le temps ces mendiants, jeunes et vieux, estropiés, tous ces gens squelettiques, cette misère partout. L'Inde avec ses 360 millions d'habitants a un revenu national un peu inférieur à celui de la Belgique qui a huit millions si je ne me trompe. 95% de la population indienne vivent de l'agriculture avec un revenu moyen de vingt mille francs par an. Dans les villes, ce n'est guère mieux. A Bombay, sur quatre millions et demi d'habitants, on estime qu'environ trois cent mille dorment dans les rues, et à Madras encore beaucoup plus. Je commence à comprendre un peu mieux ce que représente ce fameux Plan de cinq ans qui remplit tous les journaux et dont M. Nanda, un de ceux qui nous ont invités ici, est le grand responsable : ministre du Plan, titre que nous avons trouvé bizarre à Paris.

Pour en revenir au 1<sup>er</sup> janvier, je dirais que ce fut une journée plutôt remplie. Du meeting du matin nous avons été tout droit au Constitution House (à ne pas confondre avec le Constitution Club où ont lieu les meetings). Constitution House est un grand hôtel où habitent entre autres les députés qui viennent à Delhi lorsque le parlement est ouvert et qui n'ont pas de domicile privé ici : banquet pour plus de trois cents personnes avec chants et discours jusqu'à 15 h 30, heure de la réunion de préparation pour le meeting de l'après-midi. Pour couronner le tout, le dîner à Jaipur House avec la traditionnelle soirée autour de l'arbre. A chacun de ces dîners viennent une variété incroyable de ministres, diplomates, industriels, officiers, banquiers. A midi, nous étions les invités de la ville de Delhi, mais, que nous soyons les invités ou les invitants, c'est quand même toujours à nous qu'il appartient de parler ou de chanter !

Aujourd'hui vendredi, à 13 h 30, tous les Français, y compris John et Bill, étions invités au déjeuner de Nouvel An de l'Ambassade française. Le soleil est apparu juste à temps pour que cela puisse se passer dans le jardin. Buffet magnifique sur une immense table ronde en pierre. Tout autour des bearers en bleu et blanc avec des turbans grandioses décorés de rubans bleu-blanc-rouge. Leur tâche principale était de chasser les éperviers qui plongeaient avec une rapidité foudroyante pour cueillir délicatement les morceaux de poulet dans nos assiettes mêmes. Cela ajoute un peu d'imprévu. Parmi la trentaine d'invités plusieurs, surtout des messieurs, étaient très intéressés par le Réarmement moral. Quelques uns avaient vu une pièce ou une autre au cours des dernières semaines.

Je continue samedi avant d'aller déjeuner à l'Ambassade de Thaïlande. Je devais partir pour le week-end avec l'ambassadeur des Philippines, sa femme et sa fille pour voir le Taj Mahal, mais je n'y suis pas allée car le premier ministre Nehru vient à Jaipur House cet après-midi et, pour une telle occasion, cela vaut la peine de rester tous ensemble. Par contre, ils viendront dîner ici demain soir, ce dont je suis bien contente. Ce matin, Maurice Mercier m'a dicté sa lettre à grande allure entre deux rendez-vous. Comme vous lirez à Boulogne, les chants de Noël du chœur lui ont fait la plus grande impression !

## **New Delhi**

*9 janvier*

Notre séjour à Delhi touche donc à sa fin. A la dernière séance de la conférence, dimanche soir 4 janvier, le ministre du Plan, Shri Gulzarilal Nanda, a pris la parole pour dire entre autres que le Réarmement moral atteindrait tous les buts que le communisme poursuit et bien plus encore. Il a dit également que, comme le Mahatma Gandhi n'avait rien apporté de neuf, le Réarmement moral n'apporte rien de neuf, mais que des gens qui vivent ce dont ils parlent, c'est toujours du nouveau ! Jamais il n'avait espéré, en invitant Frank et son équipe en Inde, voir autant de résultats et voir sa peine aussi merveilleusement récompensée. Plusieurs autres Indiens ont pris la parole ce même jour. Un député du Mysore, ancien maire de Bangalore, Hindou très conservateur, a fait part de sa surprise en voyant des Européens qui ne buvaient ni ne fumaient. Il a été tout à fait gagné par la qualité de vie de ceux de l'équipe qui habitaient chez lui et vient d'aller voir le premier ministre pour lui demander de céder Jaipur House au Réarmement moral comme centre permanent pour le travail en Inde. La contribution d'Archie Mackenzie à la conférence a été immense. Il a pris une responsabilité entière jusqu'à la dernière minute puisqu'il est parti directement pour l'aérodrome après le dernier meeting, qu'il a encore dirigé. Comme vous savez, il est secrétaire de l'Ambassade de Grande Bretagne à Bangkok.

Samedi matin 3 janvier, Frank nous a tous convoqués, insistant pour que l'équipe soit au complet car il avait une grande nouvelle à nous annoncer. Lorsqu'il nous a dit que le premier ministre Jawaharlal Nehru venait prendre le thé à 15 heures, nous avons eu l'impression que c'était le couronnement de notre séjour à Delhi. Nous nous sommes tous mis à astiquer la maison de fond en comble, arranger des fleurs et tout le reste. Cela me rappelait les bons moments à Boulogne lorsqu'on prépare tous ensemble quelque grande réception ! Frank nous a aussi dit : « Oh je ne suis pas comme

certains d'entre vous qui font des histoires. Il vient prendre sa place comme membre de la famille. C'est un vieil ami. Rappelez-vous qu'il est venu me voir quand il a perdu sa femme, en Suisse. » Plus tard, il a dit : « Il ne faut pas avoir peur que les hommes d'État n'acceptent pas notre message, il ne faut pas être sous pression. Mais que le Ciel leur vienne en aide s'ils ne l'acceptent pas ! »

Jaipur House, siège des maharadjas de Jaipur, a une grande coupole au-dessus d'une rotonde autour de laquelle montent deux escaliers turquoise et or qui se rejoignent au premier étage. A l'entrée de Nehru, le chœur était rangé sur ces escaliers et a chanté l'hymne national indien. L'accoustique de cette rotonde est exceptionnelle et là, aussi bien que dans la salle à manger si on laisse la porte ouverte, après chaque chant l'écho nous revient comme dans une cathédrale.

Lorsque Nehru est entré dans la salle à manger avec Frank, il avait perdu cet air de « ministre » que nous lui avons vu dans les réceptions officielles et, à côté de Frank, il était tout simple. Il a fait le tour de la pièce pour serrer la main à chacun. On a servi le thé immédiatement. Frank avait fait allumer l'arbre de Noël et c'était le seul éclairage une fois le soleil couché vers 17 h 30. Frank et Nehru étaient assis à côté de l'arbre. Frank ne disait presque rien. Très vite le chœur est venu chanter. Après le chant spécial pour l'Inde, écrit à Bombay par Morris Martin et Will Reed, un grand silence se fit. Après une minute ou deux, Nehru demanda qu'on lui donne les paroles du chant. Duncan Corcoran nous disait que jamais il n'avait entendu le chœur chanter pareillement. A plusieurs reprises, Nehru avait les larmes aux yeux. Il semblait très à l'aise, détendu, comme un enfant à côté de Frank écoutant des chants de Noël. Personne ne lui a rien demandé, pas de discours, et on n'avait pas peur des silences. Il est reparti heureux et calme, gagné par cette grande sérénité qui provient de Frank.

Nous sommes tellement reconnaissants pour cette maison, Jaipur House, que Dieu a mis à notre disposition ici et où nous avons pu rendre l'ambiance de Caux par des repas et des soirées autour de l'arbre de Noël. Les dîners étaient servis chaque soir à soixante personnes par les jeunes filles en costumes nationaux et des « runners » dans le meilleur style de Caux. Mais il ne s'agit pas d'être distraites et il faut des antennes spéciales pour ne pas risquer de servir du bouillon ou du poulet à un végétarien. Puis, lorsque le café tirait à sa fin, on allumait l'arbre et la soirée commençait avec le chœur, Surya Sena, Ivan Menzies. Chaque fois c'était différent, parce que destiné chaque soir à d'autres personnes : ministres, diplomates, députés, journalistes, syndicalistes, industriels. Aucune pression idéologique, aucun discours. Tout au plus quelques mots sur la grève des autobus à Miami pour introduire un chant du quartette. Les gens étaient en famille, détendus, prêts à changer. Cela a été une grande leçon pour nous tous.

Samedi soir nous partirons pour Lucknow où notre séjour est préparé par M. Munshi, gouverneur de l'Etat où se trouve Lucknow, les Provinces Unies. Nous y donnerons deux représentations dimanche et deux lundi. Puis lundi soir nous nous embarquerons pour un voyage de deux jours de train jusqu'à Hyderabad où se tient l'assemblée générale du Parti du Congrès. Le comité exécutif de ce parti, chargé d'établir l'ordre du jour de l'assemblée, nous a invités à participer aux dernières journées qui réuniront deux cent mille délégués de tous les Etats de l'Inde. Nous donnerons des représentations en plein air de *Jotham Valley* et de *L'Elément oublié* avec chaque fois un auditoire de vingt mille personnes assises par terre.

## **Royal Hôtel, Lucknow**

*dimanche 11 janvier*

Dimanche dernier a été une journée formidable, un de ces derniers jours de conférences où tout atteint un point culminant. Les deux meetings étaient archicomblés et c'était passionnant d'entendre tant d'Indiens prendre la parole. Fulvia et moi avons parlé le matin. Le reste de la journée nous avons eu beaucoup à taper, car tout le monde voulait profiter du départ d'Archie Mackenzie pour envoyer lettres et rapports à Londres.

J'avais invité à dîner l'ambassadeur des Philippines, sa femme et sa fille. J'ai passé par des angoisses affreuses parce qu'ils sont arrivés avec plus d'une demi-heure de retard et que tout le monde, y compris deux ministres, les attendait. Frank était debout dans le hall d'entrée et, bien entendu, je me demandais si j'avais mal compris, si j'avais mal donné l'adresse, ou quoi. Quel ouf quand ils sont finalement arrivés ! La soirée a été une des plus gaies que nous ayons jamais eues. Frank a beaucoup taquiné le ministre du Plan et voulait toujours que le chœur chante quelque chose sur le Plan ! Heureusement qu'Ivan Menzies a vite écrit un petit couplet spécial sur un de ses fameux airs. La famille Ramos a été complètement gagnée et ils feront tout leur possible pour que le gouvernement des Philippines invite Frank et l'équipe à s'arrêter à Manille en route pour le Japon.

Lundi matin, Day Ely, Leticia Ramos et moi sommes allées visiter le fameux Red Fort de Delhi. En fait de fort, c'est, ou du moins cela a été, la septième ville de Delhi, puisque Delhi a été détruite et reconstruite huit fois. La première Delhi était à l'endroit où je suis allée en pique-nique un des premiers jours et il n'en reste que quelques ruines et une tour. La Nouvelle Delhi est la neuvième ville. De cette septième ville, qui s'appelle en indien la ville du paradis, il reste une enceinte gigantesque en pierre rouge, flanquée de tourelles mogoles, et un certain nombre de bâtiments de toute beauté, qui vous font rêver des splendeurs du passé. Il y a par exemple un hall

d'audience en marbre blanc entièrement incrusté de pierres variées, lapis-lazuli, onyx, jade et bien d'autres, qui forment des dessins de fleurs ravissants. Le Taj Mahal est aussi fait de cette manière. C'est dans les voûtes de ce hall qu'il est écrit : « S'il est un paradis sur terre, il est ici, il est ici, il est ici. »

Une rivière, sur un fond de différentes couleurs pour donner des reflets de vagues, traverse tous les bâtiments. Des ponts d'argent ciselé l'enjambaient autrefois et, sur les bassins des jardins, des danseuses évoluaient dans des bateaux d'argent. Dans les maisons, on trouvait des cascades artificielles : l'eau tombait devant un mur fait d'une multitude de petites niches où des bougies brûlaient derrière des écrans de mica de couleurs variées. Dans les salles de bains et les chambres où les membres des familles royales s'habillaient, les plafonds étaient recouverts de milliers de petits miroirs dont il ne reste que très peu, mais cela suffit pour que l'effet soit saisissant lorsqu'on allume même une seule allumette. Partout des fontaines d'eau de rose, des jets de parfums, et je pourrais continuer longtemps. Nous y avons vu l'ancêtre de nos métros : une voie souterraine où circulaient des chars à bœufs, qui allait jusqu'à Agra, à 160 kilomètres de là.

Après cette visite, nous avons grimpé dans une tonga pour aller au petit trot jusqu'à l'hôtel où est l'Ambassade des Philippines. Nous y avons fait un déjeuner succulent en même temps que très intéressant. Nous voulions rentrer à Jaipur House en autobus pour faire des économies. Nous avons commencé par attendre quinze minutes un bus qui nous a conduites en plein centre du vieux Delhi, puis nous avons attendu quarante-cinq minutes une correspondance et avons fini par prendre un taxi ! Ici les gens ont l'habitude d'attendre et cela ne les dérange pas, surtout que leur position favorite est de s'accroupir au bord des trottoirs de toutes façons.

L'après-midi, nous avons servi le thé pour la maharani de Baroda et toute sa famille. Ensuite j'ai été faire une visite à une jeune fille indienne qui est secrétaire à la légation de Suisse. Il y avait aussi une Française, secrétaire à l'Ambassade, dont la famille habite Calcutta et qui est née en

Inde. Elle m'a raccompagnée en motocyclette ! A dîner nous avons tous les membres de l'Ambassade de Thaïlande, y compris une bande d'enfants. Et, au moment où je me couchais, Mme Herrenschmidt est venue me dire qu'elle allait le lendemain à Agra avec une Danoise, Gudrun Egebjerg, et tante Diane, qu'il y avait une place pour moi dans l'auto et que tante Diane avait reçu un cadeau du Canada et m'offrait le voyage !

Nous sommes donc parties mardi matin à 9 heures dans une belle Chevrolet louée, avec un chauffeur en turban violet. Ceux qui ont fait le tracé des routes en Inde ont fait cela très bien. Des deux côtés d'une très large allée, il y a des arbres magnifiques mais, lorsqu'on y regarde de plus près, on s'aperçoit que, pour des raisons d'économies sans doute, on n'a asphalté qu'une étroite bande au milieu de cette allée, juste ce qu'il faut pour un large camion. Aussi, lorsqu'il s'agit de croiser ou de dépasser ne fût-ce qu'une bicyclette, il faut aller se balader en dehors de l'asphalte et, suivant le cas, il en résulte un nuage épais de poussière ou une aspersion de boue. D'ailleurs une fois nous avons bien failli y rester, nous avons démoli une charrette et arraché une aile de la voiture.

Tout est nouveau quand on suit ainsi une route en Inde et nos yeux nous sortent presque de la tête à force de les écarquiller pour ne rien perdre. Le paysage est très varié, la plupart du temps désertique, toujours plat, mais avec de temps en temps des coins d'un vert vif, et souvent des champs jaune éclatant. Il suffit d'un arbre pour donner du caractère à un endroit monotone. On comprend toute la poésie attachée par Saint-Exupéry à un puits dans le désert. Il y en a de plusieurs sortes : d'abord ceux où l'on voit les femmes puiser avec leurs cruches de cuivre brillant. Elles s'assemblent tout autour dans leurs saris de couleurs vives ou les longues jupes extraordinairement amples des femmes du Nord. Ensuite, celui où un buffle ou un chameau tourne indéfiniment, mélancolique et solitaire. Enfin, celui où deux paires de zébus montent et descendent sans arrêt leur petite pente de terre battue, encouragés par les cris de leurs conducteurs. Chaque

paire à son tour provoque un jaillissement d'eau et d'écume vers un canal d'irrigation.

Quand on passe près d'un étang avec un troupeau de buffles en train d'y boire et quelques personnes accroupies qui font leur lessive, on peut être sûr qu'un village n'est pas loin. Effectivement on débouche bientôt dans un amas de huttes carrées en terre, avec parfois quelques toits de chaume, où vivent côte à côte dans la poussière les hommes, les chameaux, les bœufs. Partout des grappes d'enfants minuscules à moitié nus qui souvent portent sur la hanche des bébés presque aussi grands qu'eux. Au bord de la route, des femmes s'affairent à préparer des galettes de fumier, puisque celui-ci n'est pas employé comme engrais, mais comme combustible. Au moment le plus inattendu surgissent de grands bâtiments d'usines modernes : les chaussures Bata ! Dans les villages plus importants, il y a un vieux monument ou une mosquée et, tout le long de la rue principale, ces bazars en plein vent où l'on vend fritures et sucreries. Une fois nous sommes sorties de l'auto pour prendre des photos et, en quelques instants, nous nous sommes trouvées séparées, bousculées, noyées dans une multitude de gens souriants, enchantés de l'honneur de notre visite. Nous avons eu toutes les peines du monde à regagner l'auto et à partir sans faire d'hécatombe parmi nos admirateurs empressés.

Enfin nous sommes arrivées à Agra et, par des rues étroites et grouillantes, nous avons fini par atteindre notre hôtel où nous avons agréablement déjeuné. Nous avons repris l'auto ensuite pour aller visiter Fatehpur Sikri à une trentaine de kilomètres. C'est une ville construite pour le grand roi Akbar (petit-fils du roi Babar !) et désertée au bout d'une vingtaine d'années pour des raisons inconnues, peut-être de mauvais présages. Construite en style persan et hindou du 16<sup>ème</sup> siècle, elle est parfaitement bien conservée. On y voit de tout : la mosquée grandiose, la tombe du saint qui avait prédit à Akbar la naissance d'un fils et tué le sien pour que celui d'Akbar vive, les écoles, l'hôpital, les quartiers de chaque

membre de la famille royale et du harem, les salles d'audience et de gouvernement, la maison où le roi jouait à cache-cache avec ses femmes préférées, la cour des échecs. Les dalles représentent un jeu d'échecs : le roi et son partenaire étaient installés à des balcons et les pions étaient des danseuses. Malgré toute la grandeur de cet ensemble, c'est déprimant de voir ainsi une ville morte. J'allais oublier une des parties essentielles : la tombe de l'éléphant favori d'Akbar, une haute tour décorée de défenses d'éléphants appelée Hiran Minar.

De là nous sommes allées directement jusqu'au Taj Mahal. Un empereur du nom de Shah Jahan l'a fait construire comme tombe pour sa femme préférée, Mumtaz-i-Mahal, qu'il avait épousée en 1615 et qui est morte en 1629 à la naissance de son quinzième enfant. La construction a duré vingt-deux ans. Un Français, Austin de Bordeaux, y a beaucoup contribué. La légende dit que l'architecte était italien. Lorsqu'il a terminé son œuvre, l'empereur lui ayant annoncé qu'il aurait la main droite coupée pour qu'il ne puisse plus jamais rien construire d'aussi beau, il a demandé un jour de grâce, est monté au sommet du Taj et y a fait un trou que, dit-il, personne ne trouverait jamais. Effectivement on n'a jamais pu le trouver et, quand il pleut, l'eau tombe goutte à goutte sur une voûte intérieure, qui finira sans doute par s'écrouler. On a été obligé de déplacer la tombe de la reine, car l'eau tombait dessus, ce qui est considéré comme un grave déshonneur.

Le Taj se reflète d'un côté dans le fleuve Jumna, de l'autre dans un bassin tranquille, tout en longueur, à côté duquel l'empereur venait pleurer tous les soirs. Il est en marbre blanc, incrusté de fleurs en pierres précieuses, et se dresse sur une plateforme carrée du même marbre, flanquée de quatre hautes colonnes. Ce n'est même pas la peine d'essayer de le décrire, le seul mot qu'on pourrait employer serait : perfection. Le jardin à ses pieds et la vue merveilleuse de l'autre côté de la rivière lui font le cadre qu'il fallait. La pierre rouge de divers monuments aux alentours, en particulier la grande porte persane qui lui fait vis-à-vis, font ressortir sa pureté.

J'ai été frappée par le nombre de familles toutes simples qui venaient, vraisemblablement après leur journée de travail, avec leurs bébés, faire tranquillement le tour du Taj, juste pour sa beauté, son harmonie et la paix qui s'en dégage. Et, oh miracle, il n'y avait pas un seul mendiant ! Il y a beaucoup de grandeur dans le peuple indien.

Nous avons espéré voir le Taj au clair de lune, mais il a plu des cataractes toute la nuit et nous en avons profité pour dormir dans des lits un peu moins planche qu'à Jaipur House. Il faut dire que les gens de l'hôtel avaient profité de notre innocence pour nous mettre dans les deux plus belles chambres, avec chacune un grand salon, une salle de bains et deux vestiaires, le tout donnant sur un balcon entouré de verdure.

Nous nous sommes mises en route de bonne heure mercredi matin pour aller visiter le fort d'Agra. Comme toutes les cités et les forts mogols, il est entouré de murailles rouges impressionnantes, avec de très jolis créneaux. Nous y avons vu une merveille après l'autre. Il est en meilleur état que celui de Delhi, qui a été en partie démoli au moment de la grande mutinerie de 1857, mais lui ressemble puisqu'il a été construit par le même Shah Jahan.

A l'intérieur du fort, il y a plusieurs mosquées, dont une absolument minuscule, en marbre blanc, qui a été la prison du pauvre Shah Jahan. En effet, son fils Aurengzeb l'y a mis en prison sous prétexte qu'il ne s'occupait plus bien de ses Etats depuis la mort de sa chère femme et ne pensait plus qu'à elle. Je crois que le fils n'était pas absolument désintéressé puisqu'à la même occasion il a tué tous ses frères pour être le seul héritier. Shah Jahan a quand même réussi à sortir de sa mosquée pour aller mourir sur un balcon d'où il pouvait contempler à loisir le Taj Mahal au loin. La vue depuis ce balcon est tellement merveilleuse que l'on croit rêver. Nous y sommes restées longtemps et, par bonheur, le soleil est sorti de ses nuages pendant ce temps.

Nous sommes ensuite retournées dire au revoir au Taj avant de déjeuner en vitesse et de reprendre la route vers Delhi. Au moment où nous partions, nous avons vu arriver Maurice Mercier, Bill et quelques autres.

Le reste de la semaine a été très rempli, aussi bien du point de vue secrétariat que pour les visites à tous les amis. J'ai revu plusieurs fois Leticia Ramos et la jeune fille indienne, qui est même venue me dire au revoir à la gare samedi soir. Jeudi, Frank a parlé au Rotary. La salle débordait et tout le monde n'a pas pu entrer. Dans son discours d'ouverture, le président du Rotary s'est excusé du désordre occasionné par cette affluence qu'il n'avait encore jamais vue.

C'était tout à fait mélancolique, vendredi, d'avoir notre dernière soirée autour de l'arbre avec l'ambassadeur d'Allemagne et sa famille, le ministre du Plan, le directeur général des postes et tant d'autres, sans oublier le pasteur Boegner. Vraiment notre sapin du Cachemire a bien rempli ses devoirs jusqu'au bout, mais nous devions de temps en temps l'asperger d'eau car il était un peu desséché !

J'ai eu la bonne inspiration de faire encore mes bagages vendredi soir, parce que samedi a été plus que chargé et j'ai tapé sans arrêt jusqu'au moment de dîner rapidement avant le départ pour la gare. Nous avons rassemblé nos soixante bearers et cuisiniers dans le hall d'entrée pour leur dire au revoir et chanter pour eux en remerciement de toute la peine qu'ils se sont donnée. Quelques uns vont rester à Jaipur House, car l'idée de tous à la réunion d'équipe que nous avons eue le matin avec Frank était de garder la maison pour le moment. Remarquez qu'elle ne nous a pas été donnée encore et qu'il y a des gens qui veulent en faire un musée, mais, dit Frank, les musées, cela n'impressionne pas tellement, c'est bon pour les dinosaures. Mais pour les autres, c'est la fin d'une période bien heureuse, car ils retournent à une vie misérable de chômage et d'incertitude du lendemain.

Il y avait beaucoup de monde pour nous dire au revoir à la gare, amis de toutes sortes, ministres et ambassadeurs, les hôtes de chacun avec leurs enfants... A 21 heures, notre train

s'est ébranlé et nous avons commencé à nous installer. Il y a un wagon à air conditionné et un wagon de 1<sup>ère</sup> classe où est Mme Herrenschmidt. Tante Diane ira en avion directement à Hyderabad avec Eleanor Butler. Je suis dans un wagon qui date sans doute du roi Babar et dont les vitres ne ferment pas, mais nous en sommes très contentes quand même parce que nous jouissons d'un espace vital qu'il n'y a pas dans les autres wagons. En effet, nous n'avons pas de couloir, ce qui fait que notre compartiment a toute la largeur du wagon et nous y jouissons d'une paix royale puisqu'il n'y a aucun moyen de communication avec les compartiments voisins une fois le train en marche. Je suis donc avec Fulvia Hahn, Ann Wilkes et Sally Hore-Ruthven et je crois que nous ferons bon ménage. Nous avons des draps, oreillers et couvertures, ce qui représente le maximum de confort possible. Je ne pensais pas qu'il soit possible d'être aussi secouées que cela sans que nos muscles se détachent de nos os, mais, puisque nous avons survécu à la première nuit, nous survivrons aux autres.

## **Entre Lucknow et Hyderabad**

*mardi 13 janvier*

Nous sommes arrivés à Lucknow dimanche matin peu avant 8 heures et notre train s'est rangé sur une voie de garage qui sera notre demeure pour deux jours. Tout le comité d'invitation était là pour nous accueillir, avec une belle guirlande de fleurs orange pour Frank. Il y avait des représentants de la presse, de la radio et du gouvernement des Provinces Unies, le plus grand Etat d'Inde avec ses soixante-trois millions d'habitants, dont Lucknow est la capitale. Parmi eux, le ministre de l'Intérieur et du Travail, le Dr Sampurnanand, et le président de l'Assemblée législative. Nous avons aussi retrouvé avec plaisir la figure sympathique d'un vieil ami de Caux, Mukerjee, que tout le monde appelle Biquet selon ses initiales B.K., et cela lui va très bien. Il est président pour les Provinces Unies de la Confédération nationale des Syndicats indiens. Il nous a fait un discours de bienvenue pendant que nous prenions notre petit déjeuner au buffet de la gare.

Nous nous sommes tout de suite mis en route dans des autobus hauts sur pattes et paniers à salade brevetés, mis à notre disposition pour tout le séjour. Ils nous ont conduits pour commencer à la Résidence, fort en ruines où la garnison anglaise a été assiégée par les rebelles pendant cent trente jours en 1857. Les ruines elles-mêmes n'ont rien de particulièrement intéressant, mais il y a un musée très bien fait, racontant l'épopée du siège, et les jardins tout autour sont magnifiques.

La prochaine étape était la maison, peut-être plus justement le palais du gouverneur des Provinces Unies, M. Munshi, dont nous étions les hôtes à Lucknow. Vous vous rappelez peut-être qu'un des premiers jours à Delhi j'avais été à une réception donnée par le All India Women's Food Council à la tête duquel se trouve la femme de M. Munshi. Nous avons fait leur connaissance à cette occasion, mais ce sont de

vieux amis de Frank. Dans une immense salle à colonnades, nous avons eu une réunion d'équipe pour parler du programme des deux jours à venir.

Paul Campbell nous a aussi raconté ce qui s'était passé à Delhi à la Banque nationale du Punjab. Nous avons eu la semaine dernière un meeting pour les cadres et employés de la banque, au cours duquel le président, M. Yodhraj, qui était venu auparavant à Jaipur House, s'est excusé pour le favoritisme et l'injustice avec lesquels il avait appliqué les règles de la société. Le lendemain, il a eu dans son bureau un défilé d'employés qui avaient d'une façon ou d'une autre détourné des fonds à leur profit et qui venaient en restituer le montant. Samedi soir, à la gare, plusieurs d'entre eux étaient venus nous dire au revoir et ils ont raconté que, le matin même, un employé avait fait une faute qui, une semaine auparavant, aurait entraîné son renvoi immédiat. Le président l'a fait venir dans son bureau et lui a dit : « J'ai fait bien des fautes dans ma vie. Je vous suis reconnaissant de n'avoir pas essayé de dissimuler ce que vous avez fait. C'est juste que vous ayez une nouvelle chance de faire de votre mieux avec nous. »

Cece Broadhurst et les quelques autres qui étaient venus à Lucknow à l'avance pour tout préparer nous ont parlé des différentes personnes qui viendraient aux deux représentations de dimanche et à celle de lundi matin ; parmi eux, le premier ministre des Provinces Unies, d'autres ministres, des membres de l'Assemblée législative et des divers organes du gouvernement de l'Etat, un grand nombre de professeurs de l'université et d'étudiants, de nombreux industriels dont M. Jaipuria, président de l'Association patronale, qui est aussi à la tête de la plus grande usine de coton d'Inde (dix mille ouvriers), et M. Singhnia, le plus grand industriel indien après Tata.

Nous avons eu l'occasion de rencontrer beaucoup de monde à l'entrée et à la sortie de chaque représentation. J'ai fait bonne connaissance de plusieurs jeunes filles, dont quelques unes sont bien décidées à essayer de se recueillir :

comme par hasard, presque toutes celles que j'ai rencontrées étaient encore des secrétaires ! Les pièces se sont bien passées malgré une scène minuscule. Les tentes qui servaient de coulisses étaient montées dans une petite cour au pied d'une jolie mosquée blanche. Nous avons pris nos repas à l'Hôtel Royal où nous avons pu nous installer aussi pour taper à la machine, ce qui était bien agréable.

Malgré l'exiguïté des fenêtres de nos autobus, nous avons pu voir assez bien Lucknow au cours de nos allées et venues. Comme à Delhi, peut-être plus encore, tout le monde vit dans la rue. Partout des petits groupes de gens couchés ou accroupis dans la poussière. La nuit, cela fait un effet étrange, car ils sont groupés auprès de petits feux qui rougeoient dans toutes les directions. Pas de taxis ici, mais des bicyclettes qui tirent des sièges à deux places aux teintes vives juchés sur deux hautes roues. Beaucoup de bruit aussi, mélange indescriptible de cris, d'instruments de musique nasillards, chants et mélopées, claxons. Au milieu de ce charivari, vaches sacrées ou zébus se promènent imperturbablement. J'en ai vu plus d'une fois renifler d'un air soupçonneux les grandes lettres rouges MRA à l'extérieur de notre théâtre. Une chose m'a frappée à Lucknow comme à Delhi ou même Agra, c'est le nombre de terrains vagues ou de parcs en plein milieu de la ville avec, dans la plupart, des toboggans pour les enfants. On est très déconcerté par ces villes qui ne ressemblent pas à celles que nous connaissons et on a toujours envie de demander où est le centre, même quand on y est.

Lundi après-midi, nous n'avons pas donné de représentation. Nous sommes allés prendre le thé dans les jardins du gouverneur et le chœur a chanté. A 18 heures, il y avait un meeting pour 150 à 200 syndicalistes, organisé par M. Mukerjee et par le président des employés des postes des Provinces Unies. Pendant ce temps, j'étais avec huit autres chez la femme du ministre de la Justice. Lui-même est en ce moment à Hyderabad pour le Congrès et nous l'y verrons. En attendant nous avons passé une heure avec elle et ses deux filles.

Je pense qu'à notre prochaine réunion d'équipe, une fois arrivés à Hyderabad, nous aurons des nouvelles de ce que les uns et les autres ont fait à Lucknow et on pourra mieux évaluer ces deux jours. Nous avons quitté Lucknow lundi à 23 heures. Cette fois notre compartiment est au complet, car Fluff Ely et Cree Deane, arrivées à Lucknow à l'avance pour préparer les accessoires du théâtre, sont venues nous rejoindre. Evidemment la vie à six, jour et nuit, dans un espace aussi limité, est un excellent exercice de vie en équipe et une bonne occasion de mesurer à quel point on est sensible aux besoins des autres ou plus préoccupé par les siens ! Il faut en tous cas avoir le sens de l'humour et considérer la saleté avec philosophie. Nous avons décidé ensemble de prendre ce voyage comme une occasion de jouir de la présence les unes des autres, et il en a été ainsi au moins jusqu'à maintenant.

Notre train a deux wagons-restaurants, petits mais très bien aménagés. Il faut toute une organisation pour y faire défiler tout le monde en trois services, car on doit profiter des arrêts pour courir de son compartiment au wagon-restaurant, ou l'inverse, tout en se défendant des mendiants, des curieux, des marchands de tout, des cireurs de chaussures qui s'emparent de force d'un de vos pieds. Notre wagon fait partie du troisième service : nous sommes allées déjeuner vers 14 heures et nous savons que notre tour reviendra à 20 h 27. Il a fallu abandonner un des wagons dans un petit trou perdu, Itarsi, parce que le train était trop lourd. Il sera raccroché à un train régulier demain matin. Parmi les abandonnés dans la jungle (!) figurent la plupart des ménages respectables : Kurowski, Bladeck, Hore-Ruthven et je ne sais qui. A mesure que nous descendons vers le sud, la chaleur augmente et, depuis midi, nous avons mis nos ventilateurs en marche.

Nous avons traversé tous les genres de paysages : déserts avec des buissons rabougris, forêts de palmiers ou forêts qu'on verrait aussi bien en France, plateaux rocheux chaotiques, plaines verdoyantes. Et toujours ces petits villages

misérables de huttes et de tentes où il doit être impossible de se tenir debout. Des enfants à moitié nus, des femmes en rouge, vert, violet, portant sur leur tête d'énormes paniers ou plusieurs bonbonnes d'eau en équilibre l'une sur l'autre. D'immenses troupeaux de buffles viennent boire au bord des rivières. Nous devons être assez haut dans les plateaux car nous avons entendu notre pauvre locomotive haleter péniblement à plusieurs reprises. Je ne peux pas regarder dehors tout le temps car, pour écrire, je suis installée dans une position digne de n'importe quel Indien sur la couchette supérieure que j'habite et, d'ici, il est impossible de voir au-dehors, nos fenêtres étant très petites et très basses. Il va être 17 heures et nous arrivons à Hyderabad dans vingt-quatre heures.

## **Entre Hyderabad et Madras**

*lundi 19 janvier*

C'est de nouveau du train que je vous écris et j'espère avoir le temps de finir avant l'arrivée à Madras, parce qu'une fois dans la place il est bien difficile de trouver du temps pour écrire. D'autant plus que j'ai une pile de lettres qui m'ont été dictées il y a déjà plusieurs jours et qu'il faut que je tape en arrivant. J'ai bien essayé d'y travailler toute la matinée, mais j'en suis sortie épuisée sans avoir beaucoup avancé : ce n'est de toutes façons pas facile de taper assis en tailleur, mais quand, par-dessus le marché, la chaleur fait fondre les carbones, les ventilateurs font voleter et déchirent les papiers et les cahots menacent à chaque instant de vous envoyer promener dans les airs, vous et votre machine, cela devient un des travaux d'Hercule de produire quelque chose de convenable. Du moment qu'il s'agit de vous écrire, je me sens de nouveau pleine d'énergie.

Nous sommes donc arrivés mercredi dernier vers 18 heures à Hyderabad, ou plus exactement à Secunderabad, les deux villes se touchant. On a fait sortir du train les vingt-huit personnes qui étaient les hôtes du gouvernement pour la durée du séjour et qui allaient loger à Hillfort Palace, le palais du second fils du nysam, le roi d'Hyderabad jusqu'à l'indépendance. Le palais a été alors nationalisé comme tous les palais des maharadjas. Tante Diane, Mme Herrenchmidt et en général les moins jeunes de l'équipe étaient parmi ceux-ci. Notre train nous a ensuite conduits à quelques kilomètres de là dans une gare minuscule qui dessert les cantonnements militaires de l'Etat. Nous avons été obligés de tout faire en équipe car, pour aller en ville, il n'existait aucun moyen de communication si ce n'est les trois autobus que le Congrès avait mis à notre disposition, autobus magnifiques d'ailleurs où il semble bien qu'il y avait des ressorts, ce qui n'était le cas dans aucun des autobus indiens dont j'ai fait l'expérience jusque là.

Aussitôt arrivés, nous nous sommes remis en route pour une réunion d'équipe au Hillfort Palace. Nous avons du premier abord été conquis par la ville de Hyderabad. On se rend compte qu'elle est la capitale d'un Etat riche. Les routes sont magnifiques et nous avons traversé une partie de ville qui ressemble beaucoup plus à une ville européenne qu'indienne. Bien sûr, à côté, il y a aussi les quartiers de huttes et de tentes et les bazars en plein vent où fourmillent les gens en guenilles. Nous avons longé un ravissant lac en bord de ville, où les gens viennent se baigner ou faire leur lessive. Hillfort est comme de juste une demeure impressionnante et tout y est grandiose.

La session du Parti du Congrès durait quatre jours, de mercredi matin à samedi soir, et, pour y caser *Jotham Valley*, ils avaient été obligés de rayer de leur ordre du jour trois des questions à discuter dont, pour vous montrer l'importance qu'ils y attachaient, celle de la formation de l'Etat d'Andhra, question qui remplit plusieurs colonnes dans tous les journaux chaque jour depuis que je suis en Inde. Ils avaient mis à la disposition de l'équipe des coulisses un des quelques bungalows dont ils disposaient sur les lieux mêmes du congrès, à Nanal Nagar, et fait installer spécialement un câble électrique de 200 yards. Il faut dire que les dirigeants du Congrès eux-mêmes se rendent compte que le parti a besoin d'un renouveau d'esprit.

Nous étions invités à assister aux sessions comme observateurs, assis par terre de 9 à 13 heures et de 15 à 19 heures et, même si la plupart des orateurs parlaient hindi, il n'était pas difficile de voir les divisions et les batailles qu'il y a entre les membres du Congrès. Certains de ceux qui sont arrivés à des positions importantes en profitent et sont absolument séparés de ceux qui les ont élus. Il y a eu récemment pas mal de scandales, tant et si bien que Nehru a été obligé de créer une commission spéciale d'enquête sur la corruption et le népotisme. Notre objectif principal pour ces journées était donc le travail auprès des responsables du Congrès.

Nous sommes rentrés dîner assez tard dans nos wagons-restaurants où nous avons des repas excellents dont nous profitons, ne sachant pas trop quel genre de cuisine nous aurons par la suite. Une partie de l'équipe a été parler au Rotary le même soir.

Jeudi après-midi, nous sommes tous allés à un thé offert par le premier ministre de l'Etat dans un magnifique jardin public. Nous étions installés par petites tables avec les notabilités de la ville et surtout les dirigeants du Congrès. J'étais à une table avec Titi et Sunniva Smith et on a fait asseoir avec nous un inconnu qui n'a fait que nous parler des monuments et autres choses que nous devrions aller voir dans les environs. Nous sommes seulement arrivées à savoir qu'il était membre du Conseil des Etats (le Sénat indien), qu'il ne faisait pas partie du Parti du Congrès et que le Réarmement moral ne l'intéressait pas. Nous l'avons laissé parler, mais je n'ai pas donné mon cœur et ai continuellement grappillé les cacahuètes et autres friandises qui étaient sur notre table. Pendant qu'il était parti dire quelques mots à un ami, on nous a dit qu'il était un des chefs officieux du parti communiste ici. Je vous assure que je n'étais pas fière de moi car je n'avais certes pas vécu pendant ce thé une qualité de vie qui change les communistes ou qui que ce soit. J'ai repris conscience que c'est la façon dont je vis quand je n'y pense pas qui peut changer les gens. Les bearers du wagon-restaurant ou les invités aux réceptions nous voient et, même si nous ne le leur disons pas, peuvent comprendre une vérité comme : « Il y a assez dans le monde pour les besoins de tous, mais pas pour les convoitises de chacun. » Le défi est perpétuel quand on vit entouré de mendiants, de gens qui ont faim et font la queue aux portes de notre wagon pour obtenir quelques restes. J'ai été malade l'autre jour après avoir vu deux hommes se battre à côté du wagon pour un peu de nourriture que l'un avait trouvée.

Jeudi soir, nous avons donné *Jotham Valley* à Nanal Nagar. Par des arcs de triomphe et des arches décorés de fleurs et de drapeaux, nous sommes entrés dans cette véritable ville créée pour quatre jours : tentes, restaurants, magasins, expositions, où règne la plus grande animation et, au centre, une immense enceinte illuminée où Nehru doit s'adresser à près de deux cent mille personnes. En guise de théâtre, nous disposons de la « salle » du comité directeur. Imaginez un immense éventail entouré de paillasons et de tôles ondulées avec au centre une petite scène charmante abritée par des rideaux roses et verts et des colonnes blanches. Si vous vous tournez vers la salle, c'est à perte de vue une forêt de bambous supportant des nattes formant toit et une multitude de lampions multicolores. Par terre, des tapis ou toiles de jute. Le service d'ordre est assuré par deux cents policiers en armes, shorts kakis et turbans rayés à pointe, secondés par une foule de jeunes garçons du Parti du Congrès, dont on reconnaît partout le traditionnel petit bonnet blanc que Gandhi a rendu populaire. A 20 h 30, l'illumination brutale des projecteurs a donné un aspect encore plus fantasmagorique à l'ensemble, tandis que commençait l'étonnante procession d'une dizaine de milliers de spectateurs qui venaient s'accroupir entre les bambous.

Vendredi et samedi ont été une succession de réunions variées, entre autres dans les différents collèges de l'université où nous avons eu d'excellents contacts avec des jeunes qui ne demandent qu'à changer. J'ai en particulier fait connaissance d'une jeune musulmane qui avait l'air d'avoir dix-huit ans. Après un quart d'heure de conversation, j'ai découvert qu'elle était mariée depuis cinq ans et avait quatre enfants, ce qui ne l'empêche pas d'aller à l'université. Pendant ce temps, il y avait aussi des meetings dans des usines métallurgiques et textiles.

Samedi soir, j'ai été invitée avec quelques autres à dîner chez une ancienne Mulhousienne. Ses parents étaient propriétaires, avant la guerre de 14 je suppose, de l'Hôtel National. Elle vit depuis très longtemps en Inde et a épousé

un musulman très influent à Hyderabad. Ils ont un fils d'une vingtaine d'années qui avait invité pour la soirée une quinzaine de ses amis. Au dernier moment notre hôtesse, Mme Hydari, avait tout à coup eu l'idée que ce serait une bonne occasion d'inviter le chef du parti communiste, président de la Fédération des Syndicats de l'Inde pour l'Etat de Hyderabad (All-India T.U.C.), chef révérend par la jeunesse et entouré d'une auréole de gloire après les années qu'il a passées en clandestinité.

Nous avons parlé par petits groupes, assis sur l'herbe dans un cadre féérique, jusque vers 22 heures, puis nous avons eu un excellent dîner indien. Ensuite soirée musicale avec le quartette donnant les meilleurs morceaux de son répertoire, et les uns ou les autres disant quelques mots à l'occasion. Entre autres Dekko Nakajima qui a brillamment raconté l'histoire de son changement. Notre ami communiste était visiblement impressionné. Au cours de la soirée, il nous a chanté le chant révolutionnaire des ouvriers communistes indiens, et certes il a y mis feu et passion.

Dimanche à minuit nous avons quitté Hyderabad, mais nous comptons bien y revenir sous peu. Je me suis mise à écrire avec l'espoir de finir avant l'arrivée à Madras, mais je n'y ai visiblement pas réussi puisque je termine ma lettre huit jours plus tard, lundi 26 janvier !

Avant de clore le chapitre Hyderabad, il faut encore que je vous raconte la soirée de vendredi 16. Après notre dîner au wagon-restaurant, nous avons vu arriver le ministre de l'Information de l'Etat avec tout le matériel nécessaire pour nous montrer des films en couleurs sur la ville et ses monuments. Il faisait déjà nuit et les techniciens ont commencé à installer un écran et tout l'appareillage électrique et sonore sur le quai à la lumière de projecteurs. Cela a pris assez longtemps et, pendant ce temps, une cinquantaine d'Indiens, surtout femmes et enfants qui habitent aux alentours de la gare, se sont rassemblés autour de nous. Ils vivent tous très misérablement et font partie de la classe des intouchables, qu'on appelle maintenant les harijans. Une

bande de petits enfants s'étaient installés par terre et se sont mis à chanter des vieilles mélodies indiennes, puis deux d'entre eux ont commencé à danser. Quel spectacle extraordinaire que ces danses sur un quai de gare, sous un ciel plein d'étoiles, avec cette musique si étrange à nos oreilles occidentales résonnant plaintivement. Cela a duré longtemps car il y a eu une panne d'électricité. Puis nous nous sommes tous assis par terre sur le quai avec nos voisins indiens pour voir les films.

Tout le personnel de la gare a d'ailleurs été très intéressé par notre travail pendant ces quatre jours et un petit employé nous a donné trois roupies (entre 250 et 300 francs) pour aider le Réarmement moral. Les bearers du wagon restaurant aussi sont devenus des amis et plusieurs ont eu des recueils. Coïncidence amusante, l'un d'eux avait été à l'école avec Shanker Hegde.

## **Madras**

*le 1<sup>er</sup> février 1953*

Je suis installée sur le balcon avec un petit vent de la mer qui rafraîchit agréablement l'atmosphère. Dans un moment j'irai au théâtre voir le consul de France et ses deux adjoints qui sont en train d'assister à *L'Elément oublié*. Ce matin je suis allée à un service de communion avec Frank et une trentaine d'autres. C'était dans une très jolie église au milieu d'un beau parc, entièrement ouverte sur trois côtés avec porches à colonnes. On avait l'impression d'avoir un service au milieu des arbres et des prairies. Dans le sud de l'Inde, toutes les églises protestantes sont réunies en une seule sous le nom de United Church of South India.

Nous sommes très bien logés dans cet hôtel de l'Assemblée législative. Je partage une chambre, ou plus exactement un hall, avec Sally Hore-Ruthven, Carol Deane, Nancy Curtis, Wanda Wishaw, Kathi Luthi. Luxe inconnu jusqu'alors, nous avons des armoires ! Nous avons été étonnées par les lits au premier abord, car c'étaient plus des tables de ping-pong que des lits, mais l'armée (vive l'armée !) nous a fourni des paillasses. Nous avons eu pas mal de bagarres les premières nuits avec des nuées de moustiques. Avec d'autres bêtes aussi, de toutes sortes, y compris les rats qui n'ont pas peur de se promener sur nos oreillers à l'occasion. Maintenant nous sommes à l'abri derrière nos moustiquaires... de l'armée !

Nous avons nos réunions d'équipe tous les quelques jours à 9 h 30 sur un immense balcon couvert. Nous avons converti une chambre à coucher en bureau au rez de chaussée et nous y travaillons à six, la plupart du temps pour Duncan Corcoran, David Hind, Bambi McLennan, Paul Campbell, et à l'occasion n'importe qui d'autre. Si l'équipe de presse lisait cette lettre, elle serait ulcérée de voir que je les ai oubliés. J'apprends tous les jours des choses nouvelles au contact de Duncan. Pas une minute il ne nous laisse nous installer dans une petite vie confortable à responsabilité limitée. Il a une

vision pour chaque membre de l'équipe, qu'ils soient ici à Madras ou à l'autre bout du monde. Il lutte avec passion pour l'affection et l'unité entre tous, et il peut le faire parce qu'il est lui-même toujours prêt à répondre aux besoins des gens. Chaque fois que j'ai l'air préoccupé, il me fonce dessus et il tombe toujours juste.

Toute la ville de Madras nous connaît pour deux raisons : d'une part toutes les dames et demoiselles ont de grands chapeaux, d'autre part nous nous déplaçons dans des autobus rouges avec de grandes pancartes des deux côtés annonçant « Special Moral Re-Armament » et nos klaxons émettent sans interruption des sons que Lina Kurowski compare aux cris d'une poule en train de pondre un œuf.

Nous avons donné *Jotham Valley* et *L'Élément oublié* presque tous les jours et souvent deux fois par jour. Aujourd'hui par exemple, nous avions prévu *Jotham Valley* à 18 h 30 et... au lit de bonne heure. Mais il y avait une telle foule qui a fait la queue tout l'après-midi qu'on a décidé de donner une deuxième représentation à 21 h 30 et adieu nos paillasses ! En général nous (les secrétaires) allons au début et à la fin des pièces pour rencontrer des gens et pour aider à vendre les livres. A la représentation de 18 h 30 sont venus cinq ministres de l'Etat de Madras. Maintenant presque tous les ministres ont vu *Jotham* ou *L'E.o.*, sinon les deux. En une semaine, nous avons eu aux pièces cent cinquante journalistes et l'un des grands journaux *Indian Express* a envoyé quarante ouvriers et employés.

Samedi j'ai pris le thé chez un journaliste à une quinzaine de kilomètres de Madras. Il avait invité quatre d'entre nous pour le premier anniversaire de sa fille Joti. Expérience intéressante de voir toutes les coutumes attachées à cet événement, cérémonies religieuses hindoues, décorations dans toute la maison et le jardin. A notre entrée, nous avons été copieusement arrosés d'eau parfumée de santal, nous nous sommes frotté de la pâte jaune sur le front en signe d'allégresse et nous avons été décorés de fleurs. Nous nous sommes promenés dans les rizières autour de la maison.

Première fois que je les voyais de près ; le vert en est ravissant à cette époque de l'année.

Nous avons d'excellentes nouvelles de Delhi où quinze étudiants continuent à se retrouver tous les jours pour partager leurs pensées et penser ensemble à l'université. De Hyderabad aussi l'équipe qui est restée envoie de bonnes nouvelles et tante Diane vous en a sans doute envoyé elle-même.

## **Museum House, Madras**

*lundi 2 février (continuée jeudi 5 et terminée vendredi 6)*

Cela fera quinze jours demain que nous sommes arrivés à Madras, mais il me semble que nous y avons passé des siècles. Nous avons eu une magnifique semaine, commençant par les célébrations du Republic Day. Très tôt, ce matin-là, une trentaine d'entre nous avons accompagné Frank à la revue militaire. Nous étions au premier et au deuxième rangs des tentes installées pour l'occasion sur les immenses terrains vagues de l'île, au centre de Madras, île formée par le canal Buckingham et le fleuve Cooum. Les troupes ont défilé de façon impeccable dans un cadre ravissant avec le soleil qui venait de se lever sur la mer. On a vu aussi la police montée et trois musiques militaires, dont deux composées uniquement de cornemuses écossaises. Les uniformes de toutes sortes et de toutes couleurs avaient grande allure. On a joué l'hymne national indien un nombre incalculable de fois. Enfin nous avons eu droit à des démonstrations de tir étonnantes et assourdissantes.

Tout autour du terrain, comme dans les rues de la ville, drapeaux et fleurs en abondance et l'impression que le million et demi de Madrassiens étaient tous dehors ! Nous avons eu peine à nous frayer un passage pour rentrer prendre notre petit déjeuner.

Juste avant d'arriver à l'enceinte de nos bâtiments, on traverse un grand pont dont la vue est magnifique sur le Cooum, avec des arbres et des buissons de fleurs des deux côtés et, jusqu'au milieu du fleuve large et peu profond, des buffles qui se tiennent au frais, ne montrant que leurs cornes et leurs museaux, et des hommes et des femmes qui lancent d'amusants petits filets. Un peu plus haut, dans les quartiers plus peuplés, ce sont de véritables blanchisseries où les particuliers viennent faire leur lessive. A toute heure de la journée, la scène est des plus animées.

La réception chez le gouverneur à l'heure du thé a été très intéressante. Il y avait près de mille personnes et nous avons

tous eu l'occasion de faire beaucoup de nouvelles connaissances. J'ai été très déçue quand on nous a dit que les danses allaient commencer, car j'avais bien plus envie de continuer les conversations. Un théâtre avait été construit en plein air pour l'occasion et nous avons vu une des meilleures danseuses du sud de l'Inde qui s'appelle, tenez-vous bien, Natyakala Bhushani Vyjayanthimala. Très intéressant, mais il faut apprendre à ne pas juger selon nos critères européens et il faut certainement beaucoup de temps pour arriver à comprendre la musique et la danse indiennes. L'éclairage était extrêmement bien fait, avec des jeux de lumière de toutes les couleurs qui avaient des reflets ravissants sur les soieries et les bijoux de la danseuse.

Mercredi après-midi, le 28 janvier, nous sommes allés à l'hôtel de ville où nous devions être reçus par le maire, Sa Grâce Chengal Varayam. Une fois franchies les grilles monumentales, nous avons vu de chaque côté de l'allée deux éléphants et deux chameaux, ceux-ci décorés de couvertures bleues (l'équipe de presse a écrit vertes dans son communiqué, mais je les ai vues bleues), ceux-là de masques d'or ciselé et de draperies rouges. Une fanfare en vert et blanc jouait un air de bienvenue sur la pelouse et, à l'arrivée de Frank, les éléphants retroussant leurs trompes ont émis des barrissements de bienvenue qui résonnaient comme cinq cents trompettes.

Nous avons grimpé des escaliers innombrables entre des haies de curieux pour déboucher sur le toit dans un soleil éblouissant. Nous avons eu le temps d'admirer la vue sur la mer et sur cette ville immense où maisons orange et blanches alternent avec les arbres et les prairies. Dans la rue, au-dessous de nous, grand tumulte : une manifestation communiste passe, bannières rouges au vent et grands slogans en tamil et telugu. Nous nous sommes installés pour le thé pendant que la fanfare jouait des airs indiens avec des instruments aussi variés que grosses caisses, cornemuses, flûtes, trombones, tambours indigènes en forme de gros cigares.

Après le maire, Frank s'est levé et, dès l'instant où il a commencé à lire le discours qu'il avait soigneusement préparé à l'avance, tous ceux qui étaient là ont été suspendus à ses lèvres ; il y avait bien entendu tout le conseil municipal, des journalistes, les notabilités de la ville, dont plusieurs communistes. Le maire surtout buvait les paroles de Frank, qui montrait tellement de compréhension, d'amour, de chaleur qu'il était impossible de garder un cœur fermé à ce qu'il disait. Il a parlé de Madras où il a pour la première fois rencontré Gandhi en 1915, de sa maison à Londres où Madras est présente puisque Lord Clive y a habité en revenant de Madras. « Ses portes en bois de chez vous, dit-il, sont toujours ouvertes, toujours ouvertes à tous les chefs de l'Inde nouvelle. Et si vous venez, eh bien, le meilleur curry qu'on fasse dans le monde, en dehors de Madras bien sûr, c'est là que vous le mangerez ! »

Avec un humour irrésistible, il a parlé des maires qui sont toujours les premiers à comprendre le Réarmement moral, rappelant le lancement de son programme dans l'East End de Londres avec un message de soutien de 648 maires anglais, et d'autres histoires de maires et de femmes de maires, qui apprécient le Réarmement moral parce que leurs maris rentrent plus tôt à la maison ! Lorsque le carillon de l'hôtel de ville (Big Ben !) a commencé à sonner six heures juste à côté de nous, Frank s'est arrêté et a dit : « Je crois que je vais attendre la fin de la musique. » Tout le monde riait comme une famille autour d'un grand-père qui raconte des histoires à ses petits-enfants.

Puis il a continué : « L'unité sous la direction de Dieu résoudra jusqu'au dernier problème. Il y aura du travail pour tous les bras, de la nourriture pour tous les estomacs et, pour tous les cœurs, une idée qui apporte satisfaction et plénitude. » Vous ne pouvez pas savoir la signification profonde qu'ont des mots comme ceux-là lorsqu'on est toute la journée environné de gens qui ont faim, qui ne possèdent ni vêtements, ni logement, ni espoir d'une vie meilleure. Les derniers mots de Frank ont été : « Un homme dirigé par Dieu

peut changer cette ville. Cette ville dirigée par Dieu peut changer l'Inde. L'Inde dirigée par Dieu peut montrer la voie au monde. » Un grand silence a suivi, pendant que le soleil se couchait dans une floraison de rouges, violets, bleus. Puis, sans un mot, tout le monde s'est levé pour l'hymne national indien.

Nous ne pouvions pas avoir le Museum Theatre ce soir-là, mais nous avons eu une excellente soirée dans la grande salle de l'Hôtel législatif avec des chants, et puis des danses indiennes par deux petits enfants du gérant de l'hôtel. Ils ont cinq et sept ans, ont commencé à danser il y a six mois et ils ont déjà les mouvements extraordinaires et tellement gracieux des danseurs indiens. Nous avons invité tous les bearers, péons et autres employés de la maison, qui ont amené leurs familles et étaient ravis.

Jeudi après-midi nous étions tous très excités d'être invités au cinéma ! Nous y avons passé trois heures à voir des extraits de différents films avec beaucoup d'éléphants, de danses et de musique. A part cela, les thèmes ressemblent à nos films occidentaux, et la nature humaine est bien la même partout quitte à s'exprimer un peu différemment ! Nous nous sommes promenés ensuite dans le parc autour des studios, où ils ont reconstitué une jungle mystérieuse avec même un charmant bébé crocodile. Quel après-midi mondain avec cinéma et deux fois théâtre à la suite !

Vendredi, Fulvia, Ann Farmer, Sunniva et Fernanda Smith et moi sommes allées dans un lycée de filles pour 9 heures. Nous étions assises sur des chaises à l'ombre d'un grand arbre, comme le roi Saint Louis, avec, assises par terre sur le sable en face de nous, environ huit cents élèves de six à quinze ans qui nous regardaient comme des bêtes curieuses dans un jardin zoologique. Nous leur avons chacune dit quelques mots dans nos langues respectives et elles répétaient après nous avec un accent parfaitement imité et de grands éclats de rire. Ma Mi, qui habite dans cette école et nous avait rejointes pour un moment, leur a parlé très courtement, puis nous avons chanté *Quand je montre mon voisin du doigt*. En

retour elles nous ont chanté un chant telugu et un chant tamil, puis nous avons parlé pendant quarante-cinq minutes aux plus âgées seulement.

Après quoi nous avons rejoint une quarantaine de l'équipe pour aller avec Frank visiter un des plus vieux et plus grands collèges de l'université : pas loin de deux mille étudiants, dont une quarantaine de filles. Comme les étudiants se pressaient en foule autour de nous, le recteur les a tous envoyés dans le grand hall. Lorsque nous y sommes arrivés à notre tour, nous avons eu peine à nous frayer un passage jusque sur l'estrade. Le hall était tellement plein d'étudiants et professeurs assis par terre, sur des chaises, debout sur les bords de fenêtres, sur les meubles ou partout où il y avait un espace pour poser un pied, que de l'estrade je ne voyais pas du tout de vêtements mais uniquement des têtes noires et des yeux brillants. Jamais de ma vie je n'avais assisté à un meeting aussi bruyant et vu des gens réagir avec autant d'enthousiasme, sans que personne n'ait l'air de se douter que c'était l'heure du déjeuner ! Nous sommes repartis bien après 14 heures seulement.

L'après-midi fut une expérience différente, mais tout aussi extraordinaire. C'était l'anniversaire de la mort de Gandhi et, toute la journée, des chants résonnaient de tous côtés. Un service commémoratif était prévu pour 17 heures au Rajaji Hall, juste à côté de l'Hôtel législatif. Une plateforme avait été construite à mi-hauteur du monumental escalier d'entrée et un chœur de jeunes filles y étaient assises, chantant des prières. Les gens étaient assis sur l'escalier et sur les pelouses et les allées jusque très loin. En arrivant nous avons ôté nos chaussures pour entrer dans le hall magnifiquement décoré de fleurs et plantes vertes. Au fond, sous un immense portrait de Gandhi, tout le monde venait se recueillir devant un vase de terre avec ses cendres. C'était pathétique de voir cette foule, comme un immense troupeau qui a perdu son berger et qui ne sait où aller.

Nous nous sommes assis par terre devant la porte à côté de chefs syndicalistes, ministres et autres personnalités de la

ville. Frank seul avait une chaise. Nous sommes restés là, je pense, une heure et demie, avec des chants et de la musique, en dernier lieu la prière préférée de Gandhi, qu'il aimait entendre aux réunions de prières tous les soirs. Notre chœur a chanté *God be in my head*. J'ai vu Morris Martin passer son carnet de recueillement au premier ministre : c'était un poème qu'il venait d'écrire. Nous étions les seuls Européens présents et nous nous sentions accueillis dans la famille indienne tout naturellement.

Samedi matin, une trentaine d'entre nous sommes allés voir un film indien qui a duré trois heures. Il fallait deviner ce qui se passait, car le film était en hindi, et nous étions épuisés en sortant, mais nous en avons quand même bien joui. Frank était là, assis sur une chaise dure et inconfortable pendant les trois heures parce qu'il estimait que, pour gagner le cœur des gens de ces studios, la meilleure chose à faire était d'accepter leur invitation.

A 18 h 30, nous avons donné *L'Elément oublié* aux Studios Vauhini. Jamais dans l'histoire du Réarmement moral personne n'a rien fait de pareil pour nous : tous, directeurs, techniciens, machinistes, s'étaient mis en quatre. Non seulement ils avaient construit une scène magnifique, mais installé des gradins pour un millier de personnes, un stand de livres grandiose à l'entrée, et ils avaient décoré le jardin tout autour avec des lampes de couleurs dans les buissons et les arbres et des lettres MRA lumineuses du plus bel effet. Ils avaient été obligés d'ouvrir un bureau spécial pour répondre aux demandes de tous ceux qui voulaient voir nos pièces et de consacrer une ligne de téléphone au Réarmement moral ! Chaque soir, après la pièce, ils nous ont servi dans une autre partie des jardins, toute illuminée, des repas délicieux comprenant poisson, viande, curry et dessert. Mais ce que j'ai le plus apprécié, c'étaient les petits pains au lait, car depuis mon arrivée à Delhi je n'avais mangé que du pain indien fade et sans intérêt. Et ils trouvaient encore qu'ils n'avaient rien fait pour nous et que c'était un privilège de nous avoir, alors que chaque soir ils perdaient des millions de francs puisqu'ils

avaient dû arrêter la production d'un film en cours. En principe, nous devons jouer seulement samedi soir et dimanche, mais, face aux demandes qui affluaient, ils nous ont demandé de jouer encore lundi et mardi.

Le président des étudiants de Madras, qui était à notre meeting public au Rajaji Hall dimanche matin, avait dicté tout de suite après une lettre aux directeurs du studio demandant des représentations spéciales pour les étudiants, et c'est ce qui les a décidés. Nous avons donc donné *Jotham Valley* lundi à 14 h 30 par une chaleur effrayante, puis à 18 h 30, et mardi à 10 heures et 18 heures. Je suis arrivée assez tard à cette dernière représentation, car j'avais été à un thé et que nous nous étions perdus ensuite. Il faut dire que les Studios Vauhini sont à treize kilomètres du centre ville. J'ai bien cru ne jamais arriver à me frayer un passage à travers une foule d'un millier de personnes qui n'avaient pas trouvé place dans le théâtre. On a donc décidé de donner une troisième représentation à 22 heures. Avant cela, nous avons eu amplement le temps de parler à tous ceux qui attendaient. Avec Rose Grabe nous avons improvisé tout un meeting pour les élèves d'une école normale qui avaient loué un autobus pour venir. Elles nous ont invitées à venir parler au reste de l'école samedi prochain.

Toute cette foule était tellement désireuse de voir la pièce que cela leur était égal de se passer de dîner ; certains avaient fait la queue depuis 15 heures. Entre les représentations, nous-mêmes avons dîné avec les têtes des différentes compagnies de films. Frank a parlé du recueillement, des quatre critères, de ce que nous étions tous destinés à faire, spécialement les gens du cinéma. Pour finir, chacun a reçu un magnifique bouquet et une guirlande de roses de la part de ceux qui travaillent dans les studios.

Puis *Jotham Valley* a recommencé devant un théâtre plein et enthousiaste au possible. Après, tout le monde était à ramasser à la petite cuillère, mais personne ne s'en plaignait, car c'était vraiment une journée étonnante que nous n'oublierons pas.

Mercredi, pour la première fois de ma vie, j'avais mon anniversaire « en été ». Je partageais ce privilège avec Blanton Belk et Kay Allen (la mère de David Allen qui joue Bobby dans *L'Élément oublié* et le petit garçon dans *Jotham Valley*). J'ai célébré en plusieurs fois : petit déjeuner avec les secrétaires, qui m'ont donné un petit sac rouge. « Elles ont dépensé tout l'argent des timbres évidemment », s'est plaint Duncan Corcoran.

Déjeuner avec l'équipe française qui avait trouvé moyen de me faire faire un magnifique gâteau, dîner à une grande table avec une masse de gens.

Entre temps j'ai eu pas mal à faire au bureau et j'ai été à deux meetings où Fulvia et moi devions parler ensemble. L'un était dans un collège de filles très sélect au bord de la mer, dans un cadre magnifique. La salle débordait de tous côtés et elles répondaient avec enthousiasme à tout ce que nous disions. Quant au quartette, il a soulevé un délire de joie : c'était sûrement la première fois que des messieurs venaient dans ce collège ! De là nous sommes allés à l'autre meeting pour environ six cents fonctionnaires du gouvernement de Madras. Comme vous voyez, c'était une bonne journée !

Nous sommes en plein dans l'aventure par la foi et la prière ces jours-ci. En effet, depuis lundi, nous savons que nous devons vider les lieux avant ce soir, car l'Assemblée législative a été convoquée pour demain matin. Nous avons donc dû nous mettre en campagne pour trouver 180 lits et cela a été une expérience extraordinaire de voir les foyers s'ouvrir l'un après l'autre.

Ce matin nous avons reçu l'offre d'un théâtre à partir de demain et d'un club pour nos réunions d'équipe, avec un petit quelque chose qui pourra servir de cuisine. A nos yeux européens, il paraît impossible de faire un repas dans de telles conditions, mais ici on doit s'habituer à l'extraordinaire et on verra ce qu'on verra.

Nous n'avons pas encore de places pour tous, mais d'ici la fin de l'après midi cela viendra sans doute. Sally Hore-Ruthven et moi pensons que nous devons aller habiter

ensemble, mais nous ne savons pas encore où. En tous cas nos bagages sont faits et, en attendant, je vais à un grand meeting pour tous les employés des Postes et Téléphones pour parler avec Fulvia.

## **Madras**

*Vendredi 6 février*

J'habite donc maintenant avec les secrétaires au YWCA qui nous a offert huit lits, mais j'ai eu du mal à m'y faire parce que j'avais envie d'être dans une famille indienne. Nous y avons pourtant bien des occasions de contacts personnels avec des jeunes filles et des femmes de toute la région. Et nous avons un confort princier : un fer à repasser avec une planche à repasser (cela change de notre serviette éponge sur une valise !) et, ce que nous n'avions pas vu depuis Delhi, de l'eau chaude, un seau par chambre de deux chaque matin. Chacune l'a donc un jour sur deux et, alternativement, je l'emploie pour ma lessive ou pour me « baigner » dans le baquet à linge qui nous sert de cabinet de toilette. Je me demande si, à notre retour en Europe, nous serons heureuses du moindre confort, ou au contraire très exigeantes pensant qu'en Europe on a le droit d'avoir ceci ou cela !

J'apprécie tous les jours tout ce que vous m'avez donné avant que je parte : pantoufles, robe en nylon, lunettes, chapeau, cintres et la serviette de toilette prise à la dernière minute heureusement. La pauvre n'est plus très blanche, bien que je m'use les mains à la frotter, mais avec de l'eau froide à la longue la saleté ne s'en va plus. J'ai hélas l'impression qu'il en est de même pour notre peau !

Il fait très chaud évidemment et, même avec nos grands ventilateurs quand ils ne sont pas en panne, nous sommes trempées la plupart du temps. Idéal pour attraper rhumes et maux de gorge, et tout le monde y passe une fois ou l'autre. On a surtout besoin de discipline pour se reposer et nous retournons toujours pour une heure après déjeuner au YWCA. Depuis que nous vivons ainsi dispersés, nous apprenons à vraiment dépendre les uns des autres et à vivre en équipe à 100%. Nous, demoiselles et dames, n'ayant pas le droit de sortir seules, ni même à deux une fois le soleil couché, dépendons de nos autobus collectifs. Cela veut parfois dire attendre avec grâce pendant une demi-heure ou

une heure, ou au contraire m'arrêter pile dans mon travail ou mon sommeil pour me déplacer avec les autres. Je vous assure que cela nous fait changer à longueur de journée. En tous cas, cela me montre combien je donne encore la priorité à mes plans, mes affaires, mon travail, mes gens à voir.

Mme Herrenschmidt a l'air de bien supporter le climat. Elle était fatiguée aujourd'hui parce qu'elle s'est beaucoup occupée de la lingerie et que le travail n'a pas manqué hier avec le déménagement et toute la comptabilité des draps. Elle est très bien installée chez un médecin dans une maison fort agréable et va pouvoir profiter des prochains jours pour se reposer et écrire ses lettres. Elle y est seule et c'est la première fois qu'elle se trouve ainsi un peu en dehors d'un centre de l'équipe, aussi aura-t-elle besoin je pense d'être bien entourée. Elle a toujours habité avec Sally Slattery et la cohabitation n'a pas tous les jours été facile car chacune d'elle est très active et très indépendante. Elles ont en tous cas toutes deux un véritable esprit de combat.

Je crois que c'est tout pour aujourd'hui. Je me débats contre les moustiques. Aïe, encore un ! John Roots est arrivé des Etats-Unis avec une paire de bas nylon pour chaque dame de l'équipe. Quelle bénédiction !

## **Madras**

*lundi 16 février*

Je suis désolée de n'avoir pas écrit depuis si longtemps, sauf la petite lettre de mercredi dernier. Pour le paquet que j'ai envoyé à Michel, j'ai dû remplir des formulaires d'exportation et le postier en regardant ma signature s'est exclamé : « Ah ! France et Allemagne ensemble. » J'étais un peu éberluée et ai découvert qu'il avait assisté au meeting pour les PTT où nous avons parlé ensemble, Fulvia et moi. C'était d'ailleurs un meeting surprise, celui-là ! Il se passait dans une immense salle où se fait le triage des lettres. Bureaux et tables avaient été entassés dans un coin et il y avait plusieurs centaines d'employés, dont quatre femmes. Je ne sais pas vraiment combien en tout, étant nulle dans le domaine évaluation et n'ayant personne à qui demander. Nous étions une dizaine de l'équipe prêts à parler et nous disposions d'une heure et quart. Pour commencer le directeur des postes de Madras et le secrétaire du syndicat ont parlé à une allure vertigineuse pendant trente-cinq minutes à eux deux.

Là-dessus, au moment où Duncan allait prendre la parole, nous avons eu la surprise de voir arriver au fond de la salle le quartette qui a aussitôt chanté et s'est fait bisser. Duncan s'est lancé ensuite, avec sa fougue habituelle. Pendant qu'il parlait, nous avons vu se glisser dans la salle un à un une série de gens non prévus : John Roots et son ami Spencer, John Wood, Paul Campbell, Peter Howard, quatre ou cinq autres, et finalement Frank. Fulvia a commencé à avoir la frousse de parler devant Frank parce qu'elle s'était fait sérieusement froter les oreilles par lui la veille pour être sortie sans chapeau ! On a donc chambardé tout le programme et Frank a parlé longuement, reprenant ces paroles dites à la réception municipale : de la nourriture pour tous... et le thème de son discours *Turn on the light*. C'était passionnant de l'entendre et de voir la façon dont tous l'écoutaient et répondaient à ce qu'il disait.

Nous sommes installés dans nos nouveaux quartiers d'équipe, qui nous ont été donnés par M. Goenka dont John Caulfeild et l'équipe de presse avaient fait connaissance. Il est propriétaire du grand quotidien *Indian Express*, de deux quotidiens en tamil et telugu et de magazines diverses. Il y a quelques années, il a acheté au centre de Madras une grande portion de terrain sur lequel se trouvent maintenant les bâtiments de *l'Indian Express*. Il nous prête deux bungalows, où logent une douzaine de messieurs, et un ancien club sélect qui comprend une grande salle à manger, une salle de réunion et, au premier étage, un immense grenier vitré qui nous sert de bureau (et d'étuve !). Et certes nous y avons bien travaillé ces dix jours et passé de bons moments.

Vendredi soir, le 13, nous avons commencé une série de dix représentations dans un charmant théâtre appelé Vani Mahel et, jour après jour, nous y avons de longues queues. Nous avons eu une représentation spéciale pour le syndicat des fonctionnaires pour qui nous avons eu un meeting le jour de mon anniversaire.

Jeudi dernier, au Tribunal, on jugeait une femme qui avait commis je ne sais quel crime. « Pourquoi avez-vous fait cela ? » demanda le juge. Et, avant qu'elle ait le temps de répondre, l'avocat s'écriait : « Parce qu'elle n'avait pas vu les pièces du Réarmement moral ! »

Samedi, après avoir pris le thé dans une école normale avec Ma Mi, où l'on nous a peint le front en guise de bienvenue, j'ai rejoint avec Ma Mi un groupe qui allait parler dans la banlieue. En route nous avons vu le temple hindou de Mylapore, avec son haut toit de pierre entièrement sculpté de petites figurines. Le meeting était destiné à l'Académie de Mylapore, association de bienfaisance dont font partie presque tous les ministres. Il n'y a pas de femmes, sauf la vice-présidente ! La plupart des cent cinquante membres étaient présents, plus une foule de garçons de 5 à 16 ans, assis par terre dans tous les coins, car la salle où nous étions faisait partie du lycée de garçons de Mylapore.

Mme Herrenschmidt était aussi là, mais n'a pas eu le temps de parler. Vous auriez dû la voir, avant le meeting, en grande conversation avec un vieil Indien au crâne rasé sauf une petite natte qui se dressait au sommet. Après le discours de bienvenue du président, nous avons reçu chacun une belle guirlande de fleurs à se mettre autour du cou et un bouquet.

J'ai rarement autant joui d'un meeting : il y avait une atmosphère électrique et on pouvait lire sur les figures les réactions produites par chaque orateur. Au premier rang siégeait le chef de l'opposition, un de ceux qui ont dirigé l'agitation pour la formation de l'Etat d'Andhra. Un grand vieillard à la figure de corsaire, une longue barbe hirsute et tout de noir habillé.

J'ai oublié de vous raconter quelque chose qui vous amusera. Vendredi, Mahala Menzies avait son anniversaire et elle a parodié les paroles habituelles de M. et Mme Mitsui en disant :

« Je ne suis pas noix de coco. Connaissez noix de coco ? Dur dehors, mou dedans. Je ne suis pas pêche. Connaissez pêche ? Mou dehors, dur dedans. »

Et elle a ajouté :

« Je suis banane. Connaissez banane ? Mou tout partout. »

Pauvre Mahala, elle n'a pas fini de se faire appeler banane !

Dimanche à 9 heures, meeting dirigé par Hannen Foss avec le syndicat des techniciens du film. Nous nous sommes tour à tour fait qualifier de bombes atomiques et de raz de marée et pour finir nous sommes entendu dire que Gandhi était réincarné en chacun de nous. Cela vous fait peut-être sourire, mais c'était émouvant parce que l'on voit à quel point cette nation est désorientée.

Il y a des masses de choses de cette semaine que j'aimerais vous raconter, mais il faut que je m'arrête pour aujourd'hui. J'ai été ravie enchantée de passer ce moment à vous écrire, vu que je manque de compagnie étant au lit depuis trois jours avec un mal d'amygdales carabiné, fièvre et mal à la tête. Huit ou dix autres ont passé par là ces derniers dix jours et sont

déjà de nouveau d'attaque. Aussi je prends mon mal en patience, mais je ne pouvais pas attendre deux jours de plus pour retrouver ma machine à écrire et j'écris donc à la main.

## **Madras**

*jeudi 19 février*

Aujourd'hui encore il vous faudra courageusement déchiffrer mes hiéroglyphes car je suis sans machine. Ma dernière lettre s'arrêtait au meeting avec les techniciens du cinéma dimanche 8. L'après-midi, au lieu de revenir au YWCA pour la sieste obligatoire, j'ai essayé une des deux grandes salles installées par les bons soins de John Caulfeild pour le repos de l'équipe : une quarantaine de matelas alignés par terre, tout à fait comme j'imagine l'hôpital de Florence Nightingale pendant la guerre de Crimée !

Le soir nous espérions nous coucher tôt, mais nous avons dû assister au Sacred Song Service du YWCA. Le sermon était très long mais je n'ai pas pu l'écouter, toutes les forces encore disponibles en moi étant mobilisées pour tenir mes yeux ouverts. Une trentaine de jeunes Indiens et d'enfants formaient le chœur. Tous, sauf une, étaient habillés à l'europpéenne et les filles avaient toutes des cheveux courts. Je n'ai pas vu assez de l'Inde et de l'Asie pour savoir si, partout, le christianisme est ainsi lié à nos conceptions occidentales de la vie. Evidemment moi aussi avant de venir ici, je pensais, sans le formuler clairement, que notre manière de vivre, de nous vêtir, tout ce qui fait notre civilisation européenne, marquait un progrès par rapport à ce qui se fait ici en Orient. Et voilà ce qui s'appelle avoir un esprit de supériorité et des idées étroites. Il y a sans doute des choses à changer, mais je comprends maintenant que les Indiens trouveront eux-mêmes le plan de Dieu pour eux tout en restant dans la ligne de leur héritage.

Mardi 10 au soir, Fulvia et moi étions invitées à parler au Cosmopolitan Club, club très distingué d'hommes d'affaires, juristes, docteurs, où les dames ne sont pas admises. Nous y sommes allées avec l'amiral Phillips, Bernard Hallward, Paul Kurowski, Jack et Connie Ely. C'était très impressionnant, dans une grande salle, avec les immenses portraits solennels de tous les fondateurs du club, et nous en face de tous ces

messieurs distingués avec leurs petits bonnets brodés et leurs mousselines blanches. Ensuite on nous a servi une boisson à base de noix de coco qui nous a donné mal au cœur pour le reste de la soirée.

Mercredi 11, j'ai passé toute la journée au bureau, dans un bain de chaleur maison. Le soir après dîner, Duncan m'a dicté quelques petites lettres. Dictée, traduction et tapage ont été expédiés en un quart d'heure car Tom Kennedy devait les emporter pour les poster à Londres. Il devait rentrer d'urgence voir son père très malade. Comme il jouait un des enfants dans *Jotham Valley*, il faut un peu changer la pièce pour se passer de lui.

Jeudi, mal à la gorge. Je suis restée au lit et en ai profité pour trier des papiers et lettres, faire de grands rangements et des paquets à vous envoyer. Samedi, je me suis levée pour aller à un thé avec des amis du Cosmopolitan Club et aussi pour demander à un de nos docteurs quelque chose contre mon mal de gorge. Du coup ils m'ont dit que j'avais la même infection que d'autres et que le mieux était de rester au lit et de me reposer. Dimanche, j'avais pas mal de fièvre, j'étais complètement abrutie et incapable de rien faire.

Lundi 16, cela allait déjà mieux. J'ai eu des piqûres de pénicilline. Depuis, j'ai lu, écrit, dormi, cousu et pris la vie du bon côté. Hier, petit tour au jardin et demain je retournerai dans la vie avec joie et bonheur, car j'en ai assez des murs de ma petite cellule et mes vertèbres ont trouvé des ennemis personnels dans chaque grumeau de ma paillasse. Il fait tellement chaud dans cet antre de malheur que mes draps sont la plupart du temps mouillés (sûrement excellent quand on a le rhume). Je m'amuse bien des visites des bearers. Il y en a deux et ils sont aux petits soins. Ils arrivent toujours avec de grands sourires et m'apportent des montagnes de riz et de curry. Tous les matins une vieille femme vient faire la chambre : elle a un de ces petits balais comme on voit partout qui ressemble plutôt à une verge de bambou, avec lequel elle agite un peu la poussière, puis elle donne de grands coups

sur mes valises, et c'est tout ! Nos conversations sont limitées car elle ne sait pas un mot d'anglais.

Hier j'ai eu une longue visite d'une charmante jeune fille de la Trinité, Ruby Stella Samlalsingh. Elle est à la tête d'un département d'assistance sociale à la Trinité et est venue en Inde pour une conférence.

On donne maintenant *Jotham Valley* tous les soirs dans un théâtre qui ressemble plutôt à un de ces kiosques où une fanfare vient jouer le dimanche, si vous voyez ce que je veux dire. Les trois mille spectateurs, ou plus, sont en plein air et il y a d'immenses queues de gens qui n'arrivent pas à approcher. Les Hochstrasser sont arrivés lundi de Suisse et hier Eleanor Butler est venue de Hyderabad pour passer les derniers jours ici avec nous. Nous allons sans doute partir lundi 23 pour Bangalore qui, relativement, n'est pas très loin et dans les collines, à une certaine altitude avec une température plus agréable.

## **Entre Madras et Bangalore**

*lundi 23 février*

Vendredi j'ai repris la vie normale après une semaine dans mon coin et j'ai retrouvé avec joie toute l'équipe et notre bureau-étude. Les meetings, thés ou autres réceptions se pressaient à l'envi pour nos trois derniers jours à Madras. Après Jotham Valley, nous avons repassé à *L'Elément oublié* pour vendredi, samedi et dimanche. Cinq mille spectateurs chaque soir ! Je n'ai jamais pensé qu'une idée pouvait se répandre dans une ville comme une traînée de poudre. Souvent, dans la rue, nous nous sommes fait arrêter par des gens qui nous demandaient des billets ou simplement nous entendions ceux que nous croisions parler de « Moral Re-Armament ». Un soir au YWCA, j'ai vu arriver un étudiant qui rend visite chaque jour à sa petite amie et il avait sous son bras le livre *The World Rebuilt* qu'il venait lui donner !

Nous n'avons presque pas dormi de la nuit, Fulvia et moi, dans notre petite cellule sans fenêtre, car notre ventilateur était en panne et la chaleur ajoutée au manque d'air nous faisait suffoquer sous nos moustiquaires. Vers le matin a éclaté un orage formidable accompagné d'un déluge. Quand nous sommes sorties à 8 h 30, nous avons l'impression de nager dans le brouillard épais et chaud. Nous avons attendu pendant quarante minutes notre autobus, ce qui a donné à mes cheveux le temps de transformer leurs boucles en baguettes de tambour, et aux mendiants du quartier le temps de se rassembler autour de nous. Les enfants qui mendient ne savent pas l'anglais bien sûr, mais on leur a appris quelques mots qu'ils vous répètent inlassablement : « No papa, no mama, no food, no roupie, no anna ». Quelquefois il y a des variantes, ainsi le petit garçon qui, dans la liste de ce qu'il n'avait pas, ajoutait : « No daughter » qu'un mauvais plaisant lui avait sans doute appris.

Quoi qu'il en soit, notre bus a fini par apparaître et nous sommes arrivées à temps pour parler aux étudiants du Presidency College, collège numéro un de Madras et grand

centre de la propagande communiste. Il y avait un millier d'étudiants dans le hall, dont quelques-uns ouvertement contre nous et les autres très intéressés. En parlant avec eux après la réunion, on voyait combien la confusion règne dans les esprits, aussi bien moralement qu'idéologiquement.

Samedi après-midi, toujours avec Fulvia, nous sommes allées acheter différentes choses au Moore's Market, arcades orange où règne une activité intense et où l'on trouve de tout. Nous nous sommes bien amusées, surtout pendant les trajets car nous nous étions perchées dans ce qu'on appelle des autorickshaws : une motocyclette à trois roues avec un petit banc sous un parasol où l'on peut s'asseoir à deux derrière le conducteur, et cela file à toute vitesse entre les autos et les vaches ou chèvres en pétaradant tant et plus.

Samedi à 16 heures, nous avons deux thés, un pour les dames, un pour les messieurs, pour donner aux personnes qui ont pris des décisions de changement pendant notre séjour l'occasion de dire leurs convictions et de former une équipe. Puis dimanche matin, c'était un « meeting de dimanche matin » comme à Caux, pour cent à cent cinquante personnes choisies.

Ensuite j'étais invitée pour le déjeuner chez les hôtes de Day Ely et Suzanne Cochrane. Ils sont venus nous chercher en auto. Imaginez ma surprise et ma joie de voir la silhouette familière d'une 4 CV, dans laquelle nous nous sommes serrés à cinq. Ils m'ont raconté la fameuse histoire de la dame qui avait perdu son moteur et de celle qui en avait justement un de rechange, seulement l'aventure était arrivée cette fois à des dames indiennes ! Déjeuner très sympathique en style mi-indien mi-européen. Nous étions assis à une table, mais en guise de vaisselle et de couverts nous avions un morceau de feuille de bananier sur lequel on nous servait des petits tas : curry de poulet, riz, salade de tomates et betteraves, poisson frit, puris (c'est ce que je préfère, des espèces de crêpes très fines et croustillantes qui servent de pain) et les chips nationales qui, au lieu d'être faites de pommes de terre, sont faites de tranches de bananes. J'ai mangé très proprement

avec mes doigts (main droite seulement si vous êtes bien élevé) et je trouve cela très agréable.

L'après-midi, toute l'équipe était invitée aux Studios Gemini pour voir un film et prendre le thé avec des techniciens et acteurs. Nous avons aussi pas mal de travail encore du côté secrétariat et à emballer nos archives et réserves de papier. Nous étions plutôt mortes après 21 heures quand nous avons pu commencer nos bagages. Et ce matin à 5 h 30 notre early morning tea arrivait déjà, car nous devons quitter la maison entre 7 heures et 7 h 30 pour prendre notre train. C'est bien de continuer notre tournée, mais nous regrettons tous beaucoup de quitter Madras où nous avons tant d'amis. Une douzaine de l'équipe vont y rester une semaine pour travailler à un supplément de huit pages dans *The Hindu*. Nous avons eu du mal à décider lesquelles des secrétaires resteraient car le travail continue aussi à Bangalore. Pour finir, Eileen McMillan reste avec Fulvia et elles sont très contentes toutes les deux. Elles espèrent seulement que cela ne se prolongera quand même pas pendant plusieurs mois, ou années ! L'équipe de presse bien sûr reste également : Reggie Holme, Dubois Morris, John Caulfeild, Tom Gillespie, David Hind, Dave Channer pour les photos. Ils sont venus nous dire au revoir au train ce matin avec la foule de nos amis.

Quelle agitation sur ce quai torride, avec une véritable nuée de porteurs en turbans rouges pour charger nos multiples bagages. Vous pouvez vous faire une idée de nos chargements individuels si je vous dis ce que je porte, car les autres en ont autant sinon plus : deux valises, un carton avec mon costume d'alsacienne, un carton avec mon chapeau noir, une machine à écrire, une machine de sténotypie, une moustiquaire et deux draps roulés ensemble, un thermos accroché autour du cou par une ficelle, un sac à main, des livres et journaux, des oranges et bananes, souvent une guirlande de fleurs autour du cou. En plus, l'appareil de photos qu'il faut toujours avoir à portée, le chapeau et les lunettes de soleil qu'on prend à la main dès qu'on est à

l'ombre parce qu'ils donnent tellement chaud. Bien entendu, il faut encore avoir deux mains libres pour saluer à l'indienne tous ceux qui nous disent au revoir.

Enfin tout était à bord à temps et le train s'est ébranlé pendant que nous disions au revoir aux amis, aussi avons-nous tous piqué un petit trot pour rattraper nos compartiments. Je suis avec Lydia Bentley, Sally Hore-Ruthven et Ann Wilkes dans un vaste compartiment qui était propre au départ mais est maintenant déjà couvert de poussière et de suie. C'est beaucoup plus confortable qu'en venant de Delhi et nous sommes en admiration devant le cabinet de toilette. Dommage que le voyage soit si court : nous avons quitté Madras à 8 h 45 et arrivons vers 18 h 30 à Bangalore où nous resterons une semaine. Ensuite Hyderabad, puis Calcutta.

Bangalore est la capitale de l'Etat de Mysore, qui était avant l'indépendance un des trois grands états princiers de l'Inde ; il y en avait 584, dont les plus grands étaient Hyderabad, le Cachemire et Mysore. Bangalore a 750.000 habitants et, avec 100.000 ouvriers, est la plus grande concentration industrielle de l'Inde du Sud. Il y fait beaucoup plus frais qu'à Madras, car l'altitude est la même qu'à Caux. Nous y sommes invités en particulier par la grande compagnie Hindustani Aircraft et nous allons donner *Take it to the World* aussi bien que *Jotham Valley* et *L'Élément oublié*.

J'ai eu du mal à accepter de toujours dire la même chose aux meetings avec Fulvia parce que je trouvais que la France et l'Allemagne étaient tellement loin d'ici et n'intéressaient personne. Mais au fond c'est le problème qu'on rencontre ici à chaque pas, car il y a des divisions entre tout et entre tous en Inde. Indépendamment de l'espoir de paix que représente notre changement vis à vis des Allemands, que les gens d'ici ne comprennent peut-être pas toujours, c'est un message direct pour chacun. La question franco-allemande cristallise notre attitude de pensée normale qui est : je veux bien changer, dans la mesure où l'autre changera aussi.

J'ai bientôt fini mon livre sur Gandhi et c'est passionnant. On ne peut pas comprendre Gandhi si l'on veut rester sur un niveau humain parce que, comme Frank, il suit une ligne donnée intérieurement et ne se préoccupe pas du reste, ni de ce que pensent les gens. Il n'y a ni haine ni amertume en lui, pas plus envers les Anglais qu'envers ses disciples même du Congrès lorsqu'ils ne le comprennent pas. Il sait combien il a d'influence et, à cause de cela, s'il sent que tous ne sont pas d'accord avec ce qu'il propose, il se retire pour ne pas leur imposer sa ligne d'action, mais il n'y a aucun blâme dans son attitude.

Je me demande bien comment sera Bangalore. Madras était une drôle de ville, tellement étendue et tellement variée, sans beaucoup de caractère pour ce qui est des bâtiments, tout l'intérêt étant dans la vie de la rue. Les trottoirs sont encombrés de gens accroupis ou couchés. On ne voit pour ainsi dire pas de femmes riches dans les rues, car elles circulent toujours en auto. Aussi celles qu'on voit sont-elles toujours très misérables, drapées dans une espèce de sari déteint. Les hommes portent invariablement une chemise à l'européenne avec les pans flottants pour avoir plus d'air et, suivant le cas, un pantalon ou un linge blanc bordé de couleur. Ceux qui travaillent, par exemple ceux qui tirent les lourds chariots, par contre n'ont qu'un pagne et un turban.

## **Bangalore**

*mardi 24 février*

Notre voyage s'est très bien terminé, sans histoire. Dans un petit trou répondant au doux nom de Tiruvalangadu, on nous a distribué nos pique-niques (fruits, biscuits, poulet). Puis, à 16 h 30, arrêt dans une gare qui avait l'air importante. En principe, nous étions en train de dormir, mais nous avons jeté un coup d'œil dehors et que voyons-nous ? Frank recevant des guirlandes de fleurs et toute l'équipe en marche avec armes et bagages. C'était Bangalore où nous croyions arriver à 18 h 30. Nous n'avons eu que le temps de boucler nos valises et de nous précipiter dehors dans un état de saleté indescriptible.

Nous nous sommes embarqués dans des taxis ou autos d'amis pour aller prendre le thé au Residency Park House, qui va être notre centre pendant le séjour ici. C'est une ravissante grande maison où tous ceux qui ne logent pas dans des hôtels prendront leurs repas et où vingt-cinq environ habitent. C'est une de ces Guest Houses du gouvernement que l'on trouve dans toutes les capitales d'états et qui servent à des gens très variés ; ainsi ceux qui nous succéderont à Residency Park sont une « Mission de bonne volonté » venant de Chine communiste. Frank et quelques-uns de l'équipe logent dans une autre Guest House du gouvernement, autrefois résidence du gouverneur britannique, et c'est là que se tiennent nos réunions d'équipe.

Nous sommes huit à habiter dans une école appelée Bishop Cotton Girls School, tout à fait dans le style Twinckelhampton ! Nous sommes très bien installées, c'est propre et joli. Nous avons des draps et une serviette de toilette, ouf ! je vais pouvoir donner les miens à laver enfin. Nous n'y sommes arrivées qu'à 21 heures, aussi n'avons-nous guère vu encore professeurs et élèves, mais nous avons rencontré la directrice.

En effet, sitôt le thé fini, nous avons dû nous mettre à la recherche d'un bureau, car nous avons déjà du travail qui

arrivait de tous côtés. Ce que nous avons trouvé de mieux est une table ronde où nous pouvons nous installer à six pour taper, à condition de décaler nos machines suffisamment pour que nos rouleaux ne se carambolent pas à chaque fin de ligne ! Nous avons également de charmants fauteuils en osier vert et le tout se trouve sur un grand balcon fleuri où le vent souffle avec violence, faisant des dégâts dans nos papiers. Mais qu'importe, nous jouissons tellement de l'air respirable. C'est sans comparaison avec Madras, car la chaleur a beau être la même en nombre de degrés, sans cette humidité lourde et collante nous nous sentons vingt ans plus jeunes, si ce n'est cinquante ! Bangalore est connu pour être l'endroit où les fonctionnaires ou militaires britanniques en retraite venaient s'installer, et nous comprenons pourquoi ! Je n'ai pas encore vu grand'chose de la ville, à part le quartier résidentiel avec abondance de grands arbres et de parcs où l'on entrevoit de grandes maisons blanches.

Ce matin à notre réunion d'équipe, nous avons la présidente de la Croix-Rouge de l'Etat de Mysore, laquelle a bien sûr été confiée aussitôt aux bons soins de Mme Herrenschildt, et un des plus grands banquiers de la région, M. Gupta, principal responsable de notre venue ici.

Nos objectifs principaux pour ces quelques jours sont : Primo : l'industrie avec les grandes compagnies Binny's (textile, 8.000 ouvriers), Hindustan Aircraft (8.500 ouvriers), les mines d'or Kolar, avec les plus profondes galeries de mines du monde, qui emploient 22.000 ouvriers à 80 km d'ici. Nous avons l'appui de Kulkarni, le secrétaire de l'INTUC pour l'Etat du Mysore, qui a pris part à l'assemblée de Delhi et est venu plusieurs fois pour des repas à Jaipur House, ainsi que de plusieurs autres responsables de syndicats qui étaient à Delhi en même temps que nous. Ce soir, représentation spéciale de *Jotham Valley* pour un peu plus de mille ouvriers et syndicalistes.

2° Les étudiants. Ils sont trente mille, surtout dans des collèges techniques et des écoles d'ingénieurs.

3° Le gouvernement, l'armée et l'aviation. En une semaine, l'armée a remis le théâtre à neuf pour nous, l'a repeint entièrement, a mis un nouveau toit. A Bangalore se trouve le centre d'entraînement de toutes les recrues de l'armée de l'air indienne.

## Hyderabad

mercredi 4 mars

Déjà plus d'une semaine que je vous ai envoyé ma dernière lettre. Le temps passe bien vite dans ce pays et même Bangalore me paraît lointain. Les cinq jours passés là-bas ont été épatants, aussi bien du point de vue de l'avance générale que du point de vue personnel. Nous n'avons eu qu'une réunion d'équipe, le mardi matin, car le reste du temps s'est passé en répétitions pour *Take it to the World* qu'on voulait donner le samedi pour les grandes usines de construction d'avions nationalisées Hindustan Aircraft et pour l'aviation militaire dont Bangalore est le grand centre d'entraînement. Cela a été un gros travail de mener cela de front avec les représentations de *L'Elément oublié* et *Jotham Valley* tous les soirs à 18 heures, plus une jeudi pour l'armée.

Cette représentation spéciale m'a rappelé notre première représentation de *L'Elément oublié* français à Coëtquidan. Vous auriez du voir ces longues files de soldats en culottes courtes et grands chapeaux ou turbans, arrivant par vagues et marchant au pas jusque dans le théâtre, et cela n'en finissait pas ! Vendredi nous avons donné une représentation supplémentaire à 21 h 30, pour répondre à la demande croissante de billets. Samedi, après toute la journée en répétitions et, vite entre deux, une réception par le maire, on a donné *Take it to the World* à 18 heures et 21 h 30. Là j'ai ma chance d'être sur les planches... pendant quarante-cinq secondes ! Les alentours du théâtre étaient noirs de monde. Avant la deuxième représentation, les gens qui n'avaient pas pu entrer ont fini par rompre le cordon de police, enfoncer les portes du théâtre et cela a donné une véritable bagarre pendant plusieurs minutes. Même principe que le monsieur qui passait devant tous à la queue pour les places en disant : « Laissez-moi passer, j'ai plus besoin du Réarmement moral que vous. »

Les représentations ont été la ligne d'action centrale, mais bien sûr des choses passionnantes se passaient à côté. Nous

avons beaucoup travaillé dans notre bureau-balcon sans jamais quitter nos lunettes de soleil : lorsque ce n'était pas du soleil, elles nous protégeaient des moucheronns qui nous attaquaient par centaines, une spécialité de Bangalore que je préfère aux moustiques de Madras. Nous sommes deux fois allées en ville, Ann Wilkes et moi, une fois pour faire expédier mon manteau d'hiver que je n'ai pas envie de continuer à trimbaler. Nous avons été tout excitées de voir un bébé panthère (pour être honnête, il était en laisse).

Jeudi, c'était l'anniversaire de Bambi (Jim McLennan), qui était en Ecosse en même temps que moi et a travaillé depuis avec Bill Jaeger et Duncan. Nous avons mobilisé un des autobus et sommes allés pique-niquer dans un grand parc des environs au milieu des fleurs et des arbres magnifiques. Détente parfaite et nous nous sommes bien amusés. Sinon, réunions variées : Rotary, syndicats, usines, collègues. Je ne suis allée qu'à l'un d'eux, dans un des grands collèges de l'université, et c'était Day Ely qui le présidait. J'ai vu plusieurs fois une jeune femme charmante, Mme Sampath, dont le mari termine à Londres ses études de médecine. Elle va le rejoindre en mai et ils visiteront ensemble l'Europe. Si un jour vous la voyez arriver à la maison, recevez-la bien et voyez si elle continue à se recueillir ! Elle nous a invitées un jour pour le thé et s'était donné une peine énorme pour préparer des merveilles. Il y avait au moins cinquante singes qui se couraient après dans son jardin.

Le même jour, vendredi, j'ai été dîner avec six autres chez le directeur des grandes usines textiles Binny's qui avait vu *L'Elément oublié* la veille. Il nous a dit qu'il n'y a pas très longtemps il s'est passé dans son bureau ce qui se passe chez Wilson dans la pièce, mais chez lui il y avait eu plusieurs tués dans la bagarre. La veille au soir, après la représentation, le secrétaire du syndicat de son usine est venu lui tendre la main en disant : « A partir de ce soir, c'est sur ces principes que nous allons travailler ensemble. »

Dimanche à 8 heures du matin, embarquement pour Hyderabad. Toute l'équipe arrivait à la gare en taxis ou

autobus avec bagages et guirlandes de fleurs, l'air abruti de sommeil. La pièce avait fini à minuit et nous avions encore nos bagages à faire après. On a tout chargé, personnes, valises, stocks de livres, décors, draps, oreillers et pique-niques, et en route ! Frank était venu nous dire au revoir car il restait quelques jours de plus. Je crois que notre train a été un train de gens endormis toute la journée. De toutes manières, il n'y avait pas grand chose à voir dehors : déserts après déserts, montagnes de rochers, troupeaux de petites chèvres noires et de buffles et, aux arrêts, les mêmes foules qui viennent vous regarder par les fenêtres des wagons. Il faisait une chaleur torride et tout ce qu'on touchait nous brûlait les doigts. Après une journée de train, on est bien habitué au mouvement, aussi avons-nous très bien dormi, pour arriver lundi matin tôt à Hyderabad.

Ici aussi nous faisons un très court séjour et nous essayons d'en faire le moins possible pour arriver ensuite en bon état à Calcutta où la chaleur et le climat seront bien moins agréables (genre Madras, collant). Nous sommes presque tous logés dans l'Hôpital de la Princesse Niloufer. En une semaine, l'équipe qui était ici a tout meublé et installé. Nous avons même des matelas où l'on s'allonge sans déception chaque soir. Il y a de vrais lavabos où l'on peut faire sa lessive avec de l'eau chaude, car les réservoirs sont sur le toit en plein soleil. A domicile, on a tout ce qu'on peut désirer : deux gentils petits cordonniers accroupis dans la cour, qui nous font de grands salams pour que nous leur donnions nos chaussures à ressemeler, un blanchisseur, un repasseur. Comme à Jaipur House, on a des visites tout au long du recueillement du matin avec nos bearers pleins d'attentions, les balayeuses, le vendeur de journaux etc.

Ma première sortie de l'hôpital, puisque nous sommes tous à l'hôpital, a été mardi à midi pour aller chercher les Laure à l'aéroport avec tante Diane, Eleanor Butler et Duncan Corcoran. Quel bonheur de les voir arriver tout heureux et en bonne forme. Bien sûr ils avaient un peu sommeil, mais à part cela ils se sentaient tout à fait bien et racontaient des

masses de choses. Ils ont une jolie chambre rose vif au rez de chaussée de l'hôpital et nous y avons mis fleurs et fruits en vrai style de Caux. Ils ont un charmant bearer qui baragouine quelques mots d'anglais et à qui je transmets leurs désirs en petit nègre pour qu'il comprenne, et il les soigne bien. Victor est très satisfait des ventilateurs qu'il appelle des moulins à café. Ils ont beaucoup d'allure tous les deux avec leurs beaux chapeaux et les lunettes de soleil.

Ils se sont reposés mardi après-midi, puis à 18 heures nous sommes allés à une réunion de l'Assemblée législative où Irène a très bien parlé, heureuse de parler côte à côte avec Paul Kurowski à nouveau. Là ils ont fait connaissance du premier ministre d'Hyderabad et du président de l'Assemblée. C'était un meeting où l'on avait l'impression que chaque mot était inspiré. Eleanor Butler a parlé du secret de l'unité avec l'opposition au parlement et d'un programme positif dans la politique. Cela représentait beaucoup car l'Assemblée ici est en pleine crise. Le cabinet a démissionné pendant que nous étions à Madras et l'Assemblée ne s'est rouverte que lundi. Le nizam, en tant que gouverneur ou rajpramukh, devait faire le discours d'ouverture. Lorsqu'il est monté à la tribune, l'opposition (communiste ou communisante) s'est levée d'un bloc et est sortie, laissant plus d'un tiers des bancs vides. Ceci pour vous montrer le genre d'atmosphère... Un des autres orateurs qui a eu beaucoup de succès a été Cree Deane qui a raconté avec beaucoup d'humour comment, alors que son père est à la tête de la commission du budget du Sénat américain, leur budget familial était toujours en déficit et pourquoi cela a changé depuis qu'ils connaissent le Réarmement moral. Il faut préciser qu'il était 18 heures et que, de 14 à 18 heures, l'Assemblée avait été en session justement sur le budget !

Avec Victor, Irène et les Kurowski, nous avons dîné ensuite à l'hôpital. Lina Kurowski a eu la nouvelle lundi de la mort de sa mère et elle en est très bouleversée. Mercredi ils sont restés tranquillement ici jusqu'après le thé. Nous sommes allés alors à un meeting pour les hauts fonctionnaires du gouvernement,

où Victor et Irène ont tous deux parlé, ainsi que Max Bladeck et Paul Campbell. C'est toujours difficile de s'habituer à ces meetings où les gens ne restent pas tranquilles : une demi-douzaine de bearers circulent sans cesse avec du café, du thé ou des jus de fruits, et il y a perpétuellement du va-et-vient dans les derniers rangs car, où que l'on aille, les portes demeurent ouvertes pour permettre les courants d'air. Puis nous sommes restés sur place, mais l'auditoire a changé et nous nous sommes trouvés en pleine réunion du Rotary. Cela a été dur de créer l'atmosphère dans cette assemblée de gens qui se prennent très au sérieux et Irène a foncé tête baissée (dans le micro).

Victor, qui a l'air plein d'énergie, a tenu à aller au théâtre après cela, mais Irène a été se coucher. C'était bien certainement une représentation qui en valait la peine. Nous avons eu à 18 heures une représentation publique, mais, à 21 h 30, le théâtre était entièrement réservé pour le nizam et sa famille, soit plus de cinq cents personnes. Il fallait que cela soit le soir puisque les femmes musulmanes n'ont pas le droit de sortir de jour. Nous avons donc vu arriver une centaine d'autos, tous rideaux tirés pour qu'on ne puisse pas voir à l'intérieur, et toute la famille s'est installée dans le théâtre, messieurs d'un côté, mesdames de l'autre, et tous les enfants sur les balcons avec une cinquantaine de nurses et des policiers pour les faire tenir tranquille, sans grand succès en cela d'ailleurs. Il y avait donc là les quelque soixante femmes du nizam, sans compter vingt des femmes de son père, qui en avait eu trois cents, dont il a hérité. On avait l'impression de se retrouver en âge médiéval. Le nizam emploie environ vingt-cinq mille personnes. Irène dit qu'elle ne regrette pas de ne pas avoir été là parce que ses mains l'auraient démangé de le pendre tout de suite haut et court, sans lui donner le temps de changer !

Ce matin, avec Frank qui débarquait tout juste de son avion de Bangalore et une dizaine de personnes, nous sommes allés à une petite réception chez un des hommes les plus influents d'Hyderabad, conseiller de Nehru pour toute les

questions musulmanes. Irène a eu une conversation très personnelle avec notre hôtesse. Tous deux, ainsi que Michael Blundell, ont fait leur premières armes quant à la nourriture indienne. Pauvre Victor, vous auriez dû le voir. Il pleurait et riait à la fois et n'arrivait plus à prendre sa respiration tellement ça le brûlait. Une énorme tasse de bon café n'a guère amélioré la situation et c'est la glace à la vanille qui l'a sauvé ! Il est d'ailleurs enchanté de l'expérience.

Multitude de meetings pour l'après-midi : Chambre de Commerce, cent cinquante à deux cents membres du comité exécutif de l'INTUC (syndicats du Parti du Congrès), employés des chemins de fer, thé divers, réception chez le raja Mahboob Karan Bahadur, et bien entendu la pièce à 21 h 30 comme chaque soir. J'irai là où Irène ira, mais je ne sais pas encore où ce sera. On verra tout à l'heure. Irène trouve très dur de voir toute la misère, et pourtant ce n'est absolument rien à côté de Madras. Il n'y a pas de doute dans son cœur que le Réarmement moral est le seul espoir, mais elle a peur parfois qu'il ne soit trop tard.

Demain, départ pour Calcutta à 14 heures. Les Laure viendront peut-être en avion, ce qui leur permettrait de rester un jour de plus ici pour avoir leur troisième pique tranquille. Michael s'en occupe en ce moment.

## **Quelque part sur la côte du Golfe du Bengale**

*samedi 7 mars*

Nous avons quitté hier Hyderabad par plus de 40° à l'ombre et nous roulons à petite allure vers Calcutta. Notre dernière soirée a été une expérience étonnante. C'était avec le comité exécutif de l'INTUC d'Hyderabad. Il faisait déjà nuit quand nous sommes arrivés dans un grand hall ouvert à tous vents, meublé d'une demi-douzaine de chaises et d'une petite table sur laquelle était posée une lampe-tempête, seul éclairage dont nous disposions. Pendant que nous faisons connaissance du secrétaire de l'INTUC, quelques hommes ont apporté un immense tapis qu'ils ont déroulé en soulevant des nuages de poussière. Bientôt les membres du comité exécutif ont commencé à arriver et, laissant leurs sandales au bord du tapis, se sont assis en tailleur les uns derrière les autres. Nous ne voyions guère que leurs yeux brillant dans l'obscurité du hall et leurs dents blanches lorsqu'ils souriaient en nous écoutant. Nous avions un interprète car beaucoup ne parlaient pas anglais et, pour traduire chacune de nos phrases, il faisait tout un discours en hindi.

## **Calcutta**

*le 13 mars*

Les semaines passent toutes aussi vite et en voici une de plus déjà ! Mon permis de séjour touchant à sa fin, je m'aperçois que cela fait donc trois mois que je suis en Inde. Trois mois, et j'ai l'impression de ne pas en savoir beaucoup plus sur l'Inde qu'en arrivant, ou tout au moins d'en avoir encore autant à découvrir. Ce qui me console, c'est qu'au thé aujourd'hui le consul général français, un M. Raoul Duval qui est ici depuis deux ans, nous a dit avoir la même impression. J'en ai certes vu assez pour comprendre ceux qui disent que l'Inde, du moins l'Inde du Sud, risque d'être communiste avant deux ans et pour sentir que le pays est sur un volcan. En ce moment, tout le quartier résonne des clameurs d'une grande manifestation communiste. Tout à l'heure j'ai conduit Victor (en taxi) à un meeting du comité exécutif de l'INTUC. Il avait lieu dans un quartier ouvrier, sur la grande place où se rassemblaient toutes les délégations communistes. Il en arrivait de tous les côtés, avec de grandes bannières rouges et des drapeaux portant la faucille et le marteau. La cohue était telle que j'ai bien cru que nous y resterions. Ils se rassemblaient là pour aller ensuite manifester à l'Assemblée contre le chômage.

Pour en revenir aux nouvelles plus anciennes, je n'ai pas grand chose à ajouter à ce que je vous ai mis sur le petit carton samedi au sujet du voyage. Sauf que dans la nuit de samedi à dimanche le train s'est tout à coup décidé à faire un peu de vitesse, ce qui fait que nous sommes arrivés plus tôt que prévu : 10 heures au lieu de 16 heures, ce qui est appréciable. Nous avons quand même, et c'était fort sympathique, été accueillis à la gare par Chitta Sen et sa femme qui dirigeaient les opérations pour le logement et les transports. Je ne savais pas trop si je devais être près des Laure jusqu'à ce que Denise Hyde arrive, mais pour finir j'ai décidé de rester avec les secrétaires, bien que cela veuille dire YWCA ce qui ne m'enchantait pas tellement. Mais nous y

sommes très bien, avec l'occasion pour la première fois depuis Delhi d'avoir de l'eau courante chaude, une vraie baignoire et une bonne installation pour lessive et repassage. Inouï ! Par contre la nourriture n'est pas enthousiasmante. Nous avons invité chaque soir six jeunes filles à nos pièces et faisons bonne connaissance.

Dimanche, nous avons eu tout l'après-midi pour nous installer, lessive, bain, petite promenade pour reconnaître les environs. Calcutta est une ville étonnante par rapport à toutes les autres villes indiennes que nous avons vues. Pour la première fois, des rues qui ressemblent à nos rues, des grands bâtiments, des vrais magasins. Tramways ultramodernes avec des grappes de gens sur chaque marchepied. Il y a sept millions d'habitants dans la ville. Bien sûr la plupart des quartiers ne sont pas ainsi européens, mais à part un peu cet après-midi je n'ai pas encore vu grand chose. Partout des gens dorment par terre, enroulés dans des haillons verdâtres, ce qui semble être la couleur à laquelle arrivent tous les vêtements des mendiants et des gens les plus misérables. Quel contraste avec les saris vifs et ravissants, ou la blancheur éclatante des vêtements des plus aisés !

Quand on marche dans la rue, on est comblé d'attentions. Les chauffeurs de taxis ou ceux qui tirent les petites charrettes à deux roues ne peuvent pas supporter de vous voir aller à pied dans le soleil et vous poursuivent le long des trottoirs. Si on a besoin d'un porteur, il s'en offre dix au moins, et c'est la même chose dans les magasins, pour ne rien dire des bazars ou des marchés où la possibilité d'avoir un client provoque de véritables batailles. Il est impossible d'aller voir si la marchandise est meilleure ou meilleur marché plus loin : on vous bloque le passage, des mains vous agrippent, vous attirent, on vous asseoit de force, mais tout cela avec de grands sourires.

Dans pas mal d'endroits ici, entre autres notre théâtre, l'air est conditionné et il fait carrément frais. Ma première expérience de fraîcheur ne m'a pas réussi et mon estomac s'en est fort mal trouvé. Résultat, j'ai été malade comme je n'avais

jamais été de ma vie pendant toute la nuit de lundi à mardi et suis restée au lit pendant une journée avec uniquement du thé. Mercredi à midi j'ai pu manger des toasts et ensuite, bien qu'un peu faiblarde, je suis allée...au cinéma ! Toutes les secrétaires étaient invitées par Eric Bentley, Duncan et autres à voir *Ivanhoé* et nous en avons bien joui. Cela m'a rappelé quand nous avons vu *Robin des Bois* en famille avant la guerre.

Entre temps Denise Hyde est arrivée. Elle a commencé par se reposer puis on lui a fait une piqûre, aussi est-elle au lit aujourd'hui, de même que Mike Blundell. Victor et Irène sont enchantés de la revoir. Jeudi matin, excellente réunion d'équipe dont nous sommes tous sortis un peu secoués. C'est difficile malheureusement de vous raconter parce que je traduais pour Irène et Victor et c'était extrêmement rapide, aussi tout n'a pas pu pénétrer. Mais des convictions de Peter, Paul Campbell et autres, je retire qu'une force unie, cela doit se forger et ne vient pas tout seul. Peter et Cie ont des années d'entraînement avec Frank derrière eux et il ne s'agit pas d'une course pour leur ressembler. Mais cela me décourageait de nous voir tous assis là comme des moutons sans qu'aucun de nous ne dise rien. C'est que j'essaye de m'appuyer humainement sur les autres, alors que l'on peut avoir confiance les uns dans les autres dans la mesure où l'on croit que Dieu peut faire n'importe quoi pour nous.

J'espère que tout cela n'est pas trop confus, mais ce n'est pas une petite affaire de travailler en étant interrompue tout le temps. Car nous ne disposons comme bureau que de l'entrée-bar du théâtre. C'est un carrousel bien sûr. Chaque fois qu'on a besoin de papler ou de quoi que ce soit, il faut faire le tour du théâtre, battre le rappel pour découvrir les clés des loges où nous rangeons nos machines et réserves, monter un nombre d'escaliers coupe-gorge. J'ai été interrompue tellement de fois pendant que j'écrivais que je ne savais plus du tout où j'en étais. Enfin c'est la vie et je n'en voudrais une autre pour rien au monde !

A part tout cela, les réunions, repas et entrevues se succèdent sans interruption. C'est la bataille pour avoir les orateurs à plusieurs endroits à la fois. Rotary, INTUC, réunions des cadres, Comité national des Femmes, beaucoup d'industriels du textile et de la chimie, planteurs de thé, maire et conseil municipal, autres syndicats, la liste s'allonge indéfiniment. Ce soir, le gouverneur du Bengale occidental vient voir *L'Elément oublié*. Demain deux représentations. La semaine prochaine *Jotham Valley* de nouveau.

Nous avons beaucoup de travail, mais le faisons très tranquillement avec une philosophie indienne. Ouah ! un épervier, ou un gros animal de ce genre, s'est perché sur mon bord de fenêtre (je termine ma lettre dans ma chambre au YWCA pendant ma « sieste ») et il me regarde avec hostilité. Je n'aime pas ces grands becs pointus, mais il est moins bruyant que les corbeaux qui d'habitude sont installés là toute la journée et n'arrêtent pas de croasser désagréablement.

## **Calcutta**

*samedi 21 mars*

J'ai été tellement ahurie ce matin en écrivant la date de découvrir que c'était le printemps. Je m'attendais à tout sauf à cela. Je me demande quel genre de temps vous avez. L'année dernière l'avenue Foch sentait si bon au printemps ! Drôle de printemps que nous avons ici par 40° ou quelque chose comme ça.

De samedi dernier jusqu'à jeudi, nous avons beaucoup travaillé (nous étant les secrétaires) pour préparer un supplément de trois pages dans un journal en bengali et un de quatre pages dans un journal en anglais. Le journal bengali a un tirage de cent mille exemplaires, mais il passe de mains en mains et est lu, paraît-il, par un million de personnes. La tâche nous a été facilitée depuis lundi car nous avons pu nous dénicher un bureau. Jusque là nous n'avions, dans l'entrée-bar du théâtre, que des petites tables de marbre tout juste de la dimension d'une machine à écrire, et cela au milieu d'une foule continue. Nous sommes maintenant installées dans la salle des banquets du Great Eastern Hotel, où habitent les Laure, Mme Herrenschmidt et quelques autres – dans l'hôtel, pas dans la salle des banquets !

Nous y avons pas mal de visites. Par exemple, « l'équipe des fleurs » travaille ici, consistant en un tout vieil Indien au crâne bien rasé et aux longues jambes maigres qui remue ses vases dans notre dos. Il y a aussi de temps en temps l'équipe des quatre balayeurs qui arrivent à la queue leu leu portant sur leur dos ce qui leur sert de balai : une chose rougeâtre qui a la forme d'une gigantesque queue de cheval et est imprégnée de désinfectant. Pour balayer, ils la balancent devant eux avec les gestes d'un pêcheur lançant son filet, et moi je prends mes jambes à mon cou pour éviter le dit instrument. Nous avons aussi un certain nombre d'oiseaux et de chiens qui viennent nous dire bonjour. Nos visiteurs les plus assidus sont les bearers du bar qui est de l'autre côté du couloir. Nos machines les fascinent et ils viennent se poster derrière nos

chaises et restent à regarder comment nous tapons pendant des heures. Bien sûr nous ne pouvons laisser ni papier ni machines quand nous ne travaillons pas, aussi quatre fois par jour nous traînons-nous le long d'immenses couloirs chargées comme des boudets. J'ai réussi à aménager ma machine à écrire de façon à utiliser chaque centimètre carré sous le couvercle et j'arrive à y caser non seulement toute ma provision de papier, enveloppes etc. mais aussi dictionnaire, livre d'adresses, machine à agraffer et tous mes dossiers d'archives et doubles. Mais aussi quel poids !

Sylvia Zuber, qui travaille avec nous depuis Bangalore, avait reçu un peu d'argent de Suisse et a eu la pensée de l'employer à louer une auto pendant notre séjour ici. Cela nous permet d'aller et venir du YWCA à l'hôtel sans avoir à chercher chaque fois un taxi et aussi de faire le trajet seule ou seules, ce qui est interdit comme trop dangereux dans un taxi ordinaire. Nous avons un chauffeur très élégant : il a des chaussures. En fait de coiffure, il pose délicatement sur sa tête rasée un torchon exactement comme ceux qu'on a à la maison pour essuyer les verres, sauf que les carreaux sont violets au lieu d'être rouges. Surtout il a un excellent sens de l'humour, ce qui est très nécessaire quand il fait aussi chaud pour ne pas être énervé et de mauvaise humeur.

Nous venons donc tous les matins dans notre Pontiac grise à 9 h 30, rentrons déjeuner à 13 heures, revenons à 15 h 30 et, suivant le cas, allons au théâtre pour la préparation à 17 h 30, ou seulement plus tard pour rencontrer des gens. Dîner au YWCA à 21 h 15. Ceci étant le cadre général, il y a bien entendu toujours des imprévus et beaucoup d'occasions de faire des visites ou d'aller à des meetings. Nous n'en avons pas beaucoup profité cette semaine, les suppléments étant notre priorité, mais en ferons plus la semaine prochaine.

Jeudi Denise Hyde était au lit et j'ai accompagné Irène pour lui traduire. D'abord à un thé chez un industriel, où il y avait une masse de banquiers, industriels, planteurs de thé. Frank était là en pleine forme. Avant ce thé, j'allais oublier de vous raconter le meeting pour les étudiants d'un des collèges.

Nous avons été accueillis par une cinquantaine d'étudiants portant des drapeaux noirs et criant : « MRA go home ». Sur les murs, à l'entrée et dans les couloirs, était écrit à la craie : « Frank Buchman fasciste. Le Réarmement moral soutenu par les impérialistes. Tchang Kai-Chek et Franco, Hitler et Himmler membres du Réarmement moral. » Peter Howard a été le premier à prendre la parole et ses premiers mots ont été : « Puisque vous voulez entendre parler d'Hitler, je vais vous parler de lui... » Il y a eu beaucoup de chahut pendant tout le temps qu'il parlait, mais il a quand même réussi à se faire entendre. Ensuite, quand on a annoncé un ancien communiste de la Ruhr, les trois meneurs communistes ont donné le signal du départ et leur bande est sortie, mais peu à peu, au cours de la suite du meeting, on a vu une grande partie d'entre eux revenir par derrière.

A 19 heures, nous sommes partis du théâtre pour une réunion du comité exécutif de la section du Bengale de la Hind Mazdoor Sabha, fédération socialiste des syndicats qui compte un peu plus de huit cent mille membres en Inde. C'est donc le syndicat le plus grand après le INTUC qui en a un million et demi. Nous avons fait un long trajet dans des petites rues étroites où notre taxi se frayait avec peine un chemin dans la foule, car c'est l'heure où tout le monde sort pour profiter de l'air un peu moins étouffant, en même temps que des derniers moments de lumière. Pour finir notre chauffeur nous a arrêtés en disant qu'il ne savait pas où nous devions aller. Il n'y avait rien d'autre à faire que de rentrer au théâtre. Heureusement, en route, nous avons passé devant l'endroit où avait lieu la dite réunion et nous avons aperçu les autres ! Nous sommes donc entrés à leur suite dans un bâtiment misérable et avons pris des couloirs et des escaliers complètement noirs de cinquante centimètres de largeur. Il y régnait une odeur affreuse.

Pour finir, nous avons abouti dans une petite chambre peinte en bleu vif où une trentaine d'hommes étaient assis par terre. Il nous a fallu d'abord passer par dessus toutes les chaussures ou sandales déposées au seuil, puis nous nous

sommes installés aussi. Il y avait trois chaises pour Irène, Eleanor Butler et moi, une chaise et une table pour le président, un homme extrêmement sympathique avec une barbe impressionnante, pour qui cette réunion était le premier contact avec le Réarmement moral. En effet nous étions invités à parler là par le président national de la Hind Mazdoor Sabha, M. Banerjee, qui a été en contact avec l'équipe en Amérique, à Londres, Paris et Caux, et qui passe toutes les soirées avec nous depuis que nous sommes à Calcutta. C'est d'ailleurs lui qui a ouvert la session en parlant très honnêtement de ce qu'il a trouvé dans le Réarmement moral. Il a dit combien il avait été sceptique au début, que maintenant il en était arrivé au point où il avait perdu son équilibre et qu'il allait passer un mois à Caux avec sa femme. Irène a extrêmement bien parlé, ainsi que Paul Kurowski.

Quelle différence d'être dans un meeting comme cela après les thés selects où il est parfois dur de combattre et de donner. Là au moins on sent la passion d'un monde neuf. Les hommes qui étaient là étaient tous des gens généreux, intelligents et avec un grand cœur. On avait souvent du mal à s'entendre tellement il y avait de bruit dans la rue. La chaleur était effrayante : pas de ventilateur bien sûr. Un lézard blanchâtre, gras, hideux, de vingt centimètres de long se promenait sur le mur à côté de moi. Irène, Eleanor, Paul et moi nous sommes fait enguirlander ( ! ) selon les rites. Puis ce fut la cérémonie du thé, que l'on avale en essayant de ne pas penser au choléra et autres saletés qui vous guettent et en faisant une petite prière au Seigneur pour qu'il se charge des microbes puisque nous, nous faisons notre devoir de révolutionnaire. Ce n'est pas la peine que je vous donne les détails : ici on est un peu rodé, mais je crois que vous en perdriez l'appétit pour une semaine.

Irène et moi avons dû partir avant la fin car nous étions invitées à dîner pour 21 heures dans une famille marseillaise, installée ici depuis vingt-cinq ans sans avoir rien perdu de leur accent. Pierre Spoerri nous a accompagnées, heureusement car nous avons été prises dans une bagarre

entre deux chauffeurs de taxis qui se disputaient l'honneur de nous avoir comme clientes. Bientôt nous nous sommes trouvées écrasées dans une foule excitée qui grandissait d'instant en instant. Un des chauffeurs était fou furieux. Pierre utilisait ses seuls mots de bengali : « Je ne comprends pas. » et usait de toute sa persuasion et de toute sa voix pour encourager la police à intervenir. En pure perte, car les agents de police ici n'osent rien faire contre quelqu'un, sachant qu'ils se feraient descendre au prochain coin de rue s'ils intervenaient. Pour finir, nos amis socialistes alertés par le bruit ont fait une descente, ont pris la situation en mains avec autorité et nous ont fait partir en vitesse. N'empêche que nous étions bien en retard pour notre dîner. En tous cas, c'était une expérience !

Nous sommes donc arrivées, cette fois sans encombre, chez nos amis Pagnon et j'ai fait là le dîner le plus pantagruélique de ma vie. D'abord une vraie bouillabaisse, on s'en léchait les babines. J'en ai pris pas mal parce que je pensais que c'était tout. Mais ensuite sont arrivés des œufs et des petits pois à la française, un rêve ! J'ai failli tomber de ma chaise quand on nous a ensuite servi les beefsteaks les plus gros que j'aie jamais vus, mais tellement tendres, qui fondaient dans la bouche. Sans être nationaliste, je reconnais que la cuisine française, c'est quelque chose. Puis du fromage, du Gruyère, du Hollande, autant de choses que je n'avais pas vues depuis des mois. Un dessert avec de la crème fraîche, des pralines, et enfin des fruits. Conversation tout ce qu'il y a d'animée, avec discussions véhémentes entre les divers membres de la famille sur les quatre absolus. Cela a duré jusqu'après minuit. Pauvre Victor, qui avait été envoyé au lit de force par la Faculté, il était désespéré d'avoir manqué cela. J'espère qu'il y aura une autre occasion pour lui la semaine prochaine, mais on leur demandera de ne pas nous donner autant à manger !

Hier après-midi, hier soir et ce soir, *Take it to the World*. Nous avons plusieurs personnes de Air-France à la représentation de hier soir. Demain matin, dimanche, meeting d'entraînement dans un grand théâtre. Sans cela, les

meetings variés se succèdent : dockers, étudiants ou autres. Au programme un meeting pour les faut-il dire chauffeurs ou plutôt tireurs de rickshaws ? Je ne sais pas si cela se traduit par pousse-pousse en français, mais en tous cas cela se tire et ne se pousse pas. Nous avons encore le théâtre jusqu'à vendredi prochain.

Cela demande beaucoup de chacun de rester jour après jour une force unie quand on n'a pas de centre d'équipe, d'endroit où prendre les repas ensemble. En principe, il y a le théâtre, mais en pratique il est souvent occupé le matin par des répétitions ou des représentations indiennes. Cette semaine nous avons eu une réunion d'équipe seulement, car on ne voulait pas trop charger le programme, tout le monde ayant besoin de se reposer suffisamment avec cette chaleur. Je n'y étais pas d'ailleurs, aussi ne vous la raconterai-je pas ! La semaine dernière j'étais tellement fatiguée que je n'avais qu'une envie, de me coucher par terre tout le temps. Maintenant, je ne sais pas si c'est grâce à la boîte d'Ovomaltine que je me suis achetée, mais je me sens de nouveau beaucoup plus pleine d'énergie et prête à attaquer chaque journée avec joie.

On a fait des nouvelles robes pour tout le chœur et beaucoup d'autres ont eu des nouvelles robes aussi. J'en ai critiqué pas mal, intérieurement du moins. En fait j'étais jalouse. C'est idiot parce que j'ai ce dont j'ai besoin et je ne voudrais pas avoir plus car je n'ai pas envie d'avoir plus dans mes valises, mais c'est comme ça. Un des facteurs, c'est qu'au retour en Europe je voudrais pouvoir impressionner mes amis en ayant des choses qui viennent de l'Inde !

Le lendemain, j'ai réalisé aussi que j'étais jalouse de Denise Hyde et différentes autres qui avaient été dans des réunions et des familles plus que moi. J'ai vraiment une charmante nature. Il m'est venu qu'au lieu de me préoccuper des gens que je ne rencontre pas, je devrais être fidèle à ceux que j'ai rencontrés. Le résultat étant que je suis tout de suite allée voir la fille des Pagnon et cela a amené le fameux dîner-bouillabaisse avec Irène.

## **Calcutta**

*samedi 28 mars*

Quand j'ai écrit ma dernière lettre, nous étions en train de travailler à deux suppléments de journaux et, depuis ce moment, nous en avons encore fait deux autres, dont un en hindi pour le grand journal hindi qui couvre Bombay, Delhi, Calcutta.

Dimanche matin à 10 heures, nous avons eu un excellent meeting public dans un grand cinéma. Il y avait entre 900 et 1000 personnes. Duncan Corcoran dirigeait avec sa fougue habituelle. Irène a extrêmement bien parlé, John Craig, qui était arrivé deux ou trois jours auparavant, Chitta Sen, plusieurs jeunes, Indiens ou de notre équipe, Paul Campbell pour finir. Quant à Max Bladeck, il parle toujours avec passion, mais il est très amusant habillé à la mode indienne, c'est à dire avec sa chemise dehors. Le meeting a duré deux heures, mais il n'y avait pas un mot inutile ou de trop. C'était une attaque puissante contre le matérialisme qui est si fort ici. Paul Campbell n'a pas mâché ses mots. On peut, et on doit, dire les choses en face aux gens car il ne s'agit plus d'avoir peur de perdre des amis, mais de répondre à un pays en état d'urgence. Il y a quelques jours, Frank était chez un des grands industriels de Calcutta et, après une longue conversation, ils ont fait un moment de silence. Quand ils ont partagé, Frank avait deux mots seulement : stop stealing, arrêtez de voler. Cela a été un choc pour l'autre, mais il semble qu'il a compris.

Ensuite, Sally Hore-Ruthven et moi avons déjeuné chez un jeune ménage très sympathique et très matérialiste, qui ont envie d'essayer, mais voudraient encore des garanties avant de se lancer. Puis Mme Herrenschildt, tante Diane et moi étions invitées par un ménage français (lui travaille dans les transports routiers) pour rencontrer un M. Schneeberger qui est le représentant de DMC et connaît bien sûr oncle Maurice. Nous avons eu un très bon moment et, depuis, il amène chaque soir trois amis à nos pièces. Il a promis d'envoyer un

récit à oncle Maurice. Nous l'avons invité à déjeuner mardi au Great Eastern Hotel avec Gordon Wise.

Lundi, de 11 à 13 heures, une vingtaine d'entre nous avons eu un cours d'entraînement idéologique avec Gordon Wise et Duncan. On a parlé de Calcutta et de tous les différents leaders que nous y avons déjà rencontrés. De l'importance de Calcutta qui est un vrai carrefour. Tout le monde y passe, depuis Paul Reynaud qui était au Great Eastern l'autre jour jusqu'aux marins de Chine communiste qui font escale. Bien sûr, vous savez ce que Lénine disait, que la route la plus courte de Moscou à Paris et Londres passe par Pékin et Calcutta. Tout à coup nous réalisons qu'ils sont à Pékin et que nous sommes ici... Tous les soirs, Moscou donne à la radio une émission d'une demi-heure en bengali et une également en hindi. Il y a un proverbe ici qui dit : ce que le Bengale pense aujourd'hui, l'Inde le pensera demain. Bien des gens nous disent : Oh, mais la Russie ne s'intéresse plus à l'Inde. Ils nous regardent avec des yeux ronds quand on leur répond que, sur les cinq interviews accordées par Staline à des journalistes étrangers en 1952, trois étaient à des Indiens. Et si les Russes proposent Mme Nehru comme secrétaire de l'ONU, sachant très bien que cela n'aboutira pas, c'est bien pour soigner leur popularité, et cela prend ! Gordon nous a fait un exposé passionnant sur l'histoire des Internationales et les batailles intérieures des grands syndicats ICFTU et AFL aux Etats-Unis, batailles d'ordre général mais aussi à notre sujet.

Après ce meeting, j'avais rendez-vous avec la cadette des filles Pagnon (là où nous avons eu la bouillabaisse) pour déjeuner et j'avais demandé à Sylvia Zuber de venir aussi. Mais voilà qu'elle avait amené ses parents et une amie de sa mère de passage à Calcutta. Ce n'était pas tout à fait la conversation que j'avais espérée, mais nous avons néanmoins eu un excellent moment. Ils nous ont emmenés déjeuner au Club européen de Natation où il y a un restaurant. Nous n'avions pas le temps de nous baigner, mais l'eau nous en est

venue à la bouche (!) en voyant les deux magnifiques grandes piscines, une à l'intérieur et une à l'extérieur.

Je regrette de faire une quantité pareille de fautes. C'est peut-être parce que je suis très mal installée, car il y a une cocktail party dans notre bureau et nous avons dû vider les lieux, ou bien à cause de la chaleur qui a encore bien augmenté depuis trois jours. Nous avons atteint la température maximum de Calcutta, mais il paraît que d'ici quinze jours ce sera bien pire, parce que les nuits cesseront d'être plus fraîches que les journées et que l'humidité aura encore augmenté. Extraordinaire humidité ! On est collant des pieds à la tête et, le soir, je n'arrive pas à me déshabiller parce que mes habits mouillés sont tout collés. Quant à mettre mes bas, cela me prend dix minutes d'efforts patients. N'empêche que tout va très bien et que je n'ai qu'une envie, c'est de rester ici le plus longtemps possible. De tous les endroits où je suis allée en Inde, c'est sans aucun doute Calcutta qui a pris mon cœur.

L'après-midi j'ai été à un meeting pour 100 à 150 ouvriers, presque tous travaillant à l'usine de machines à coudre Singer. Le meeting avait lieu dans un quartier tout à fait populaire, au rez de chaussée d'un temple bouddhiste, siège de la Société bouddhiste internationale. Au plafond et sur les murs, des peintures de la vie de Bouddha. Sur la petite estrade, juste derrière ma chaise, une plaque de marbre sur laquelle étaient gravés en anglais les dix commandements bouddhistes, presque exactement les mêmes que les Tables de la Loi. Jamais je n'aurais pensé cela. Le temple proprement dit, avec les statues, était au premier étage. On y monte pieds nus par un petit escalier en colimaçon et, pendant que nous parlons, nous voyions monter et descendre prêtres en robes safran ou fidèles. Beaucoup se joignaient en redescendant à notre meeting, qui était dirigé par Pierre Spoerri.

Mardi matin, réunion d'équipe où Frank nous a dit qu'il partait le lendemain pour Darjeeling se reposer jusqu'au début avril. J'ai été tellement contente qu'il demande à Mme Herrenschildt de venir aussi. Elle avait été un peu misérable

ces derniers jours, pas très bien physiquement, s'ennuyant de ses petits enfants et se demandant à quoi elle était utile. Pour la première fois aussi elle n'avait plus d'argent et elle trouvait dur d'entrer dans la vie par la foi et la prière !

Nous avons entendu toute une moisson d'histoires extraordinaires de changements dans des personnes qui avaient vu une pièce : familles réconciliées, excuses entre hommes politiques, restitutions. Par exemple la famille chez qui habitent deux de notre équipe était brouillée depuis six mois avec le voisin d'en-dessous qui, à la suite d'une dispute, leur avait coupé l'eau courante. Depuis six mois, ils devaient monter leur eau dans des seaux. Un soir le voisin a vu une de nos pièces. Le lendemain matin, pendant que nos amis faisaient leur recueillage, grands bruits dans la salle de bains, inondation : l'eau était revenue !

L'après-midi, thé pour Frank et toute l'équipe dans les magnifiques jardins d'un industriel à la tête de plusieurs affaires, entre autres de la plus grande compagnie lainière d'Inde qui emploie cent mille ouvriers. Nous y avons rencontré toute sa famille, ses amis et relations.

Mercredi meetings variés dans les universités et des usines, ainsi qu'un thé de « grandes dames » de la ville. Cela ne nous a pas empêchés de fêter l'anniversaire de Gordon Wise en allant, une quinzaine d'entre nous, à la piscine de 15 à 17 heures. C'était idéal. L'eau, que l'on change continuellement pour qu'elle ne soit pas trop chaude à cause du soleil, était d'une température tiède absolument délicieuse. Ensuite nous avons pris des hot dogs et des glaces. Nous nous sentions au moins dix années plus jeunes.

Jeudi soir nous étions de nouveau invités chez les Pagnon ; cette fois Victor a pu venir et Armand était aussi de la partie. C'était aussi bruyant que la dernière fois, avec des discussions aussi acharnées. Mais je crois que l'idée fait bien son chemin dans les cœurs.

Vendredi matin, réunion très intéressante avec un club de dames, le seul où il y ait des Indiennes et Européennes. Ce sont toutes des personnes qui se rendent compte de l'injustice

sociale dans leur pays et veulent faire quelque chose. Elles ouvrent de grands yeux quand on parle de changer d'abord soi-même et d'écouter Dieu pratiquement. A 14 h 30, excellent meeting au Presidency College, le plus important de l'université. Cette fois sans démonstrations, alors que la veille dans un autre collège il avait fallu raccourcir le meeting parce que les communistes faisaient tellement de chahut qu'on ne pouvait vraiment pas se faire entendre. Nous y avons reconnu les mêmes meneurs que dans l'autre collège la semaine précédente.

Ce matin, grande excitation. Le maire avait mis à notre disposition un bateau pour que seize personnes puissent se promener sur le fleuve Hooghly. Les six secrétaires en étaient, ainsi que Victor (Irène n'en avait pas envie). Il fallait payer cela en se levant très tôt pour avoir notre recueillement avant d'aller prendre notre petit déjeuner à 7 heures au Great Eastern Hotel, car c'était trop tôt pour nos amis bearers du YWCA.

A 8 heures donc, nous embarquons sur quelque chose qui ressemblait à un remorqueur avec un équipage d'une demi-douzaine d'Indiens, et nombre de poulets et canards. Nous avions à l'avant des tabourets en paille et cuir d'où nous avions une vue excellente et où nous nous faisions à l'occasion copieusement asperger d'une eau sale et boueuse. Nous pouvions aussi grimper dans la cabine du gouvernail d'où l'on dominait tout à fait la situation. Nous avons ainsi passé deux heures très passionnantes à descendre puis remonter le fleuve.

Des deux côtés, les usines succèdent aux usines et partout docks et bateaux, de grands bateaux japonais, chinois, hollandais, anglais, des moyens et jusqu'aux bacs et coquilles de noix de toutes sortes, à rames ou à petites voiles carrées jaunes ou blanches. Des centaines et des centaines de gens qui se baignent, se lavent, lavent leur linge ou leur vaisselle ou leurs buffles, dans un grand vacarme de cris et d'exclamations. Pour eux, c'est sans doute la seule possibilité d'avoir de l'eau, je pense par exemple aux sept mille réfugiés

qui habitent sur les quais de la gare. Nous avons passé sous le gigantesque pont métallique qui enjambe le fleuve et où se bouscule une foule ininterrompue. Nous avons vu les montagnes de jute sous lesquelles disparaissent presque complètement les bateaux plats. Plus loin, des centaines d'hommes et de femmes passaient en file indienne sur deux passerelles pour charger un bateau de charbon qu'ils apportaient dans des corbeilles sur leurs têtes. C'était vraiment impressionnant de voir les docks à perte de vue et toute cette activité industrielle. Une impression de véritable fourmilière.

Il y avait du vent, frais pour une fois, et cela a donc été aussi agréable qu'intéressant. Nous sommes tous revenus avec une mine resplendissante.

L'autre jour, j'ai vu dix hommes qui portaient un piano à queue sur leurs têtes. Cela revient beaucoup moins cher de payer dix hommes que de prendre un camion, et cela emploie plus de bras aussi. Je vous assure que l'on bout intérieurement quand on s'entend dire par des gens bien nourris que les Indiens ne sont pas misérables, qu'ils n'ont pas envie de sortir de leur situation actuelle. Ce qu'il y a de mieux, c'est que ces gens croient ce qu'ils disent. C'est à dire que, depuis toujours, ils ont été trop heureux de pouvoir y croire afin d'avoir leur conscience en paix. Peut-être est-ce vrai que ceux qu'on voit dormir ici sur les trottoirs sont moins malheureux que bien des Français dans des taudis ? Mais on brûle que chacun ait la possibilité de vivre comme un être humain et non comme un animal.

## **Calcutta**

*samedi 4 avril*

Vraiment je me sens comblée, gâtée, pourrie d'avoir reçu d'un seul coup trois lettres et un *Monde*, surtout que je ne m'y attendais absolument pas ayant déjà reçu lundi une longue lettre de Maman et le *Monde* précédent. Cela m'amuse toujours quand je prie pour vous le matin de penser que vous êtes en train de dormir comme des bienheureux et j'ai presque l'impression d'être un ange gardien ! En attendant je me demande comment vous préparez Pâques et ce que vous allez faire. Pour moi, je me suis ruinée ce matin en achetant avec mes presque dernières quatre roupies un œuf en chocolat avec des petits à l'intérieur. Ce sera pour mettre sur la table du petit déjeuner demain matin avec des poussins en massepain que Sylvie Zuber vient de me donner. Nous, habitantes du YWCA, irons ensemble à l'église soit avant, soit après.

A midi, Michael Blundell qui a ses entrées dans un restaurant chinois a réussi à y faire inviter l'équipe française, ce dont je me réjouis bien. L'après-midi six d'entre nous y compris Irène et moi avons une réunion avec les « principales » des collèges de jeunes filles, dont plusieurs communistes. Le soir, en principe nous devons avoir un dîner d'anniversaire pour Oliver Corduroy dans... un restaurant chinois. Cela me paraît faire beaucoup de chinoiserries pour un jour de Pâques ! Enfin on verra.

Nous avons obtenu le théâtre pour une semaine encore, c'est à dire jusqu'au 12 avril, ce dont nous sommes bien reconnaissants parce que cela vaut cent fois la peine de continuer. Pour moi, je resterais volontiers encore longtemps à Calcutta malgré la chaleur, car j'aime cet endroit de tout mon cœur. D'une part à cause des gens que j'y ai rencontrés, syndicalistes en particulier comme Banerjee, président, et Mukerjee, vice-président de la Hind Mazdoor Sabha, et leurs familles. D'autre part à cause de tout ce que j'ai appris ici. En particulier cette passion sociale qui existait sans doute en moi

déjà avant, mais qui a grandi ici. On ne peut pas imaginer l'horreur de certaines des choses qu'on voit tous les jours dans les rues, depuis les paralytiques qui rampent sur les trottoirs jusqu'aux bébés mourant de faim par terre. Cent vingt millions d'Indiens sont de façon permanente très sous-alimentés. On comprend que l'on se fasse communiste si l'on ne sait pas que le communisme n'apporte pas la réponse et ne peut pas changer le cœur de ceux qui pourraient résoudre les problèmes et mettre fin à l'injustice. En même temps que nous combattons pour changer les responsables, nous créons une opinion publique. Les pièces, les suppléments de journaux, les films qu'on va recevoir dans quelques jours, tout cela fait savoir à des centaines de milliers de gens qu'ils ont le choix, qu'il y a une autre force que le communisme en action pour un monde nouveau.

L'autre jour j'étais chez M. Schneeberger, de DMC, et il m'a raconté une conversation qu'il a eue avec un jeune Indien qu'il emploie comme garçon de courses. Celui-ci racontait qu'il revenait d'un très bel enterrement avec beaucoup, beaucoup de monde, pour un très bon monsieur.

- Comment s'appelait-il ? demande M. Schneeberger.
- Sais pas, sahib.
- Staline peut-être ?
- Ah oui, sahib, Staline. Très bon monsieur. Bengali.
- Non, non, il n'est pas bengali, il est russe, il est communiste.
- Ah oui, sahib, communiste. Moi connais les communistes.
- Ah tu connais les communistes ? Et qu'est-ce que tu connais d'eux ?
- Communistes bons, très bons, sahib, riz et travail pour tous les pauvres.

Et on pourrait en raconter tant et tant encore. Mais assez pour aujourd'hui. Cela vous intéresse-t-il que je vous dise dans quel cadre je vous écris ? C'est toujours la salle des banquets du Great Eastern, avec la différence qu'on a déménagé au milieu depuis quelques jours. Alors, d'un côté, derrière moi, il y a en ce moment la répétition des danseuses pour le cabaret ce soir, et de l'autre côté, je vous le donne en

mille, les champions de boxe japonais, y compris le champion du monde des poids plume, qui font de l'entraînement.

Enfin, pour en venir aux nouvelles, je reviens à samedi dernier, qui me semble déjà loin dans le passé. Après vous avoir écrit, j'ai accompagné Victor, Irène et Denise Hyde chez un ménage du nom de Mukerjee. Ne vous étonnez pas qu'il y en ait tant, car c'est une sous-caste entière de la caste supérieure, les Brahmines. Ce M. Mukerjee-là est ingénieur en chef adjoint aux chemins de fer de l'Est, et Ron Roberts et Dwight Boileau logent chez lui. Nous y avons eu un excellent dîner indien, fait d'une multitude de plats délicieux et relativement peu épicés, je dis bien relativement, c'est à dire que cela se mange sans pleurer. Ensuite nous avons passé une très longue soirée avec eux et deux autres ménages de la même famille. Victor et Irène ont énormément donné, racontant comment ils étaient venus au Réarmement moral. Nous avons fini par un recueillement tous ensemble et plusieurs de nos amis ont eu des pensées très concrètes par où commencer.

Dimanche, dimanche des Rameaux. J'avais espéré aller à l'église, mais j'étais trop fatiguée. Je suis restée au YWCA jusqu'à 10 h 30, puis Rose Grabe, deux autres et moi sommes allés prendre le café chez un jeune ménage d'industriels qui avaient invité quelques amis. Le café, dans un cas comme celui-ci, consiste en différents mets indiens, en général très forts, mais j'aime bien ça, et c'est un véritable repas copieux. Nous avons eu une conversation très intéressante, mais pas très facile. C'est drôle, mais il n'y a pas que les Français qui aiment la discussion, et la discussion théorique !

L'après-midi, lettres et grande lessive. Je vous assure que ce n'est pas rien la lessive dans ce pays, parce qu'avec la chaleur tout ce qu'on porte est collant après une demi-journée. Le côté agréable, avec les ventilateurs tout sèche en quelques instants malgré l'humidité de l'air. J'ai abandonné de faire moi-même le repassage sauf exceptions, car je fondais comme motte de beurre au soleil.

Lundi 30, 10 h 30, réunion d'équipe. Encourageantes nouvelles des changements personnels et de leurs répercussions dans différentes compagnies à Madras et Bangalore. Echange de nouvelles des différents meetings de la semaine passée : INTUC, ouvriers du port, pousse-pousse, usines de jute. Chaque soir, nous avons au théâtre cent cinquante syndicalistes et régulièrement un groupe d'une quinzaine se retrouve pour un entraînement plus poussé. Banerjee a envoyé le supplément du *Hindu* avec une lettre personnelle à cent soixante chefs syndicalistes de quarante pays. Contre-offensive : pétitions au gouvernement dans la ligne « MRA go home ».

Beaucoup de convictions personnelles aussi des uns et des autres sur notre vie en équipe et notre engagement. Je vois combien mon engagement est limité à la façon dont je me sens, fatiguée par exemple. J'ai redécidé de rester à l'offensive et c'est étonnant le changement que cela a apporté dans mes relations avec les jeunes filles qui habitent le YWCA. Mais il s'agit de changer chaque fois qu'une d'entre elles arrive au moment précis où j'allais dormir par exemple ! Il y en a une qui a commencé à se recueillir régulièrement et veut trouver le plan de Dieu pour sa vie. C'est étonnant comme les gens répondent quand on leur donne de l'affection et une idée assez grande.

Pendant la réunion de lundi, on a parlé aussi de la situation avec les étudiants. Il y a eu des avances, des changements individuels, mais il faut quand même reconnaître que nous avons perdu la première manche avec ces différents meetings chahutés que les communistes ont proclamés comme leur victoire dans les journaux. Nous avons vu bien des détails que nous avons mal faits, mais c'est avant tout une question de manque de stratégie d'équipe. Humbles et unis, nous pouvons trouver la stratégie pour reprendre l'offensive.

A 18 heures, une dizaine de dames étions invitées par Mme Mukerjee, femme du vice-président de la Hind Mazdoor Sabha, à rencontrer une cinquantaine de personnalités

féminines de Calcutta : écrivains, professeurs, présidentes d'organisations variées, avocates. Cela se passait dans une espèce de temple hindou, tout décoré de peintures. Laissant nos chaussures sur le perron, nous sommes entrées et nous sommes assises par terre. Heureusement il y avait une sorte de petite caisse pour Irène et Greta Bladeck, et une chaise basse pour Eleanor Butler, parce que nous y avons passé une heure et demie et Irène n'aurait pas trouvé cela très confortable bien qu'elle fasse de la gymnastique tous les matins pour s'assouplir les genoux. Toutes celles de l'équipe qui étaient là ont parlé, présentées par Eleanor. Avec une intéressante introduction de Mme Mukerjee et plusieurs chants indiens par quelques jeunes filles. Pour nous faire plaisir, elles avaient même fait venir une violoniste qui a joué du Mozart, assez inattendu dans ce cadre ! J'ai fait la connaissance de plusieurs jeunes filles et femmes et même récolté deux invitations pour le thé, l'une pour le mercredi, l'autre pour le vendredi. Thé où nous sommes allées à trois ou quatre et qui ont été fort intéressants car, chaque fois, les jeunes filles avaient invité plusieurs étudiantes et amies.

Mercredi, Sylvia Zuber et moi avons invité Pierrette Pagnon à déjeuner au Great Eastern. Nous avons eu du canard à l'orange (!) mais surtout une excellente conversation avec Pierrette, qui n'a pourtant pas encore eu le courage de faire le plongeon.

Jeudi matin, trois des garçons, Nancy Hore-Ruthven et moi avons passé la matinée chez M. et Mme Mukerjee, avec aussi leur fils, leur fille et quelques collègues du syndicat qui venaient voir Mukerjee et se sont intégrés au cercle familial. Ils ont posé beaucoup de questions personnelles, sur comment nous avons commencé, comment Dieu était devenu une réalité pour nous, et aussi les réalisations pratiques qui suivent les changements personnels. Depuis, j'ai passé deux heures avec Mme Mukerjee un soir pendant la pièce. Mme Mitsui nous a rejointes et elle a été épatante. Mme Mukerjee est décidée à changer et elle aimerait trouver Dieu car elle est encore marxiste. Leur fille Sahana est à l'université et a invité

trente camarades du collège le lundi 6 après le thé pour nous rencontrer.

Vendredi à 9 heures, nous étions à la cathédrale, puis au théâtre pour une réunion d'équipe où l'on a surtout mis en commun les pensées que nous avons pour Vendredi Saint et pour Pâques. Pour moi personnellement, c'est l'occasion de me donner entièrement là où Dieu me met, sans limite de temps, sans garder dans un coin de mon esprit le moment où je rentrerai en France. Quand je vois des gens comme Duncan avec trois adorables petits enfants à la maison, ou Lou Fleming qui a eu une fille à Londres cette semaine et qui se donnent ici, prêts à rester à l'autre bout du monde aussi longtemps que Dieu voudra, eh bien je ne suis pas fière de moi.

Bonnes nouvelles de tante Diane et Mme Herrenschildt à Darjeeling. Elles reviendront lundi avec Frank.

*Jeudi 9 avril*

*attention, prochaine adresse :*

**Nedou's Hotel, Srinagar**

Comme vous voyez, il y a du changement en perspective et nous allons sortir très bientôt de notre fournaise. C'est en prévision de cela que je vous écris déjà aujourd'hui, car je ne sais pas si, avec les bagages et tout, j'aurai le temps de le faire samedi ou dimanche.

Après vous avoir écrit samedi dernier, je suis retournée au YWCA. Je pensais me coucher très tôt, mais une des jeunes filles indiennes est venue me voir vers 22 heures, au désespoir parce qu'elle avait attendu toute la soirée son boy-friend et qu'il n'était pas venu. Là-dessus j'ai découvert que c'est depuis le jour où il a vu *Jotham Valley* qu'il ne lui a plus donné signe de vie ! Quelle situation ! Enfin nous avons passé un excellent moment ensemble, terminé par un recueillement.

Dimanche matin à 7 heures, nous sommes parties à la cathédrale en tramway pour un service de communion. Puis nous sommes revenues au Y pour le petit déjeuner. Sally et moi avons préparé une jolie table avec des œufs peints et des poussins en massepain que nous avons achetés. Au moment de quitter le Great Eastern la veille au soir, j'avais aussi reçu de Duncan pour les quatre secrétaires du Y une corbeille avec des œufs en chocolat que nous avons mise au milieu de la table. Autre chose, j'avais dépensé tout ce qui me restait pour ces différentes choses et, le soir même, quelqu'un m'a donné cent roupies, que j'ai d'ailleurs déjà presque toutes employées, enfin pas toute seule mais avec les autres du Y.

Après le petit déjeuner, j'ai travaillé au Great Eastern et nous y avons déjeuné entre Français : les Laure, Armand, Denise, Michael Blundell et Eleanor Butler. C'était très drôle, avec plusieurs histoires marseillaises. Les Laure étaient très heureux, nous leur avons donné un œuf en chocolat et croquant, et à Irène un flacon d'eau de Cologne. Ensuite j'ai travaillé, puis à 16 heures nous sommes parties à quelques unes pour un thé chez un des plus jeunes juges de l'Inde, un

M. Mukharji. Sa femme avait invité une douzaine de ses amies. Irène y était, ainsi que Phyllis Austin. En y allant, nous avons traversé l'immense place Maidan, aussi longue que les Champs Elysées si ce n'est plus, où il y avait un meeting communiste avec des milliers et des milliers de gens, pour la plupart accroupis par terre, et des grandes bannières rouges, d'immenses portraits de Staline. Un peu plus loin, j'ai vu un homme que j'avais déjà vu là le matin à 7 heures. C'est un yogi qui passe des heures et des heures en méditation dans des positions données qu'on ne peut prendre sans un très long entraînement, et absolument aussi immobile qu'une pierre. Le soir, de 18 h 30 à 19 h 30, une bonne partie de l'équipe s'est réunie autour de Peter Howard et Duncan Corcoran pour lire la Bible et se recueillir ensemble. Malheureusement notre thé a fini trop tard pour que nous puissions nous y joindre, mais Victor y était.

Lundi, travail et préparation puis meeting l'après-midi pour une bonne vingtaine d'étudiantes et amies de Sahana Mukerjee. Nous étions toutes assises par terre et il y avait un bruit effarant dans la rue, qui nous obligeait à crier pour nous faire entendre, car cela se passait sur un balcon. On se rend compte à quel point ce pays a été gagné déjà aux idées marxistes. Les deux personnes à qui j'ai parlé après étaient des marxistes convaincues, entraînées à Londres dans l'école de sciences économiques de Laski.

Mardi matin, 10 h 30, réunion d'équipe. Nous étions tous assis dans le théâtre, impatients de voir Frank arriver de Darjeeling. Lorsqu'il est apparu à la porte, le chœur s'est mis à chanter son chant d'anniversaire *Seventy, seventy* et il a commencé à descendre lentement le couloir central en nous regardant d'un air tout joyeux. En passant devant moi, il m'a fait un petit signe et a secoué la tête d'un air de dire : Ah ces jeunes du chœur ils sont incorrigibles ! Puis il a dit « No, no, seventy-five ! » Victor, qui était juste devant moi, s'est incliné en faisant le traditionnel salut indien, les mains jointes, et tous les deux ont commencé à se faire des petites courbettes.

La première partie de la réunion a été consacrée à l'évêque Westcott et à tout ce que l'équipe avait fait et appris à Darjeeling et aux miracles de changements qui s'y étaient passés. Puis Frank a raconté comment ils avaient longuement pensé à quels devaient être les prochains pas pour notre action, qui représenteraient en même temps un peu de « vacances » pour nous ! C'est ainsi que l'annonce officielle a été faite de notre départ pour le Cachemire, au « sommet du monde ».

Comme vous le savez, le Cachemire est une des trois grandes sources de division entre l'Inde et le Pakistan, les deux autres étant d'une part les biens des réfugiés et d'autre part les canaux d'irrigation que le Pakistan accuse l'Inde d'avoir détournés à son profit. Le maharadja du Cachemire était lui-même hindou et il avait pour sujets six cent mille hindous et trois millions deux cent mille musulmans. En septembre 1947, le Pakistan a encouragé les incursions de guerriers sauvages des provinces limitrophes, puis ce furent des troupes régulières qui firent des raids dans le Cachemire. La question a été devant l'ONU depuis ce moment-là et il y a eu, je crois, trois essais d'arbitrage, sans aucun résultat. *Jotham Valley* pourrait faire beaucoup là-bas. Et nous pensons tous qu'il sortira des choses étonnantes de ce séjour : une tornade, dit Frank !

A part cela, Frank nous a promis que nous n'aurions rien à faire, enfin seulement un petit peu ! Il avait l'air tellement content de nous faire ouvrir des yeux émerveillés en nous racontant que nous habiterions dans des maisons-bateaux sur le lac (c'est ce qu'il y a de moins cher), qu'il y aurait des fleurs partout, et des fruits à volonté, des corbeilles de fraises grandes comme ça pour quatre annas ! Altitude variant suivant les avis entre cinq et six mille pieds, donc en tous cas plus de 1500 mètres. Quant à Duncan, il nous a annoncé que les secrétaires auraient à nager d'une maison-bateau à l'autre avec leurs machines à écrire sur la tête. Certes il fallait bien cela pour me donner envie de quitter Calcutta où je me sens très à la maison malgré les 104° (je ne sais pas ce que cela fait

en centigrades), malgré l'épidémie de choléra qui se prolonge impitoyablement depuis plusieurs semaines, même malgré le gros pavé qui a été lancé sur notre auto l'autre matin : il ne nous a pas fallu plus d'une demi-seconde pour nous aplatis comme des punaises dans le fond de la voiture quand nous avons vu l'homme, un fou pensons-nous, se dresser à deux mètres de nous.

Enfin, avant de partir, cela vaut la peine de donner le maximum pour qu'une équipe solide reste derrière nous. Dimanche nous aurons donc un meeting d'entraînement où ceux qui ont commencé et qui sont décidés à continuer pourront faire connaissance et s'unir. Ce sera le matin à 9 heures. En attendant, nous avons encore les pièces chaque soir et, pour le reste, il s'agit surtout d'approfondir ce qui a été commencé. Nous partirons en train spécial le même jour, à 15 h 35, pour arriver si j'ai bien compris mardi matin dans un patelin inconnu d'où il faudra continuer en autobus pendant vingt-quatre heures. Quelle équipée ! Le voyage en train promet d'être notre expérience la plus chaude puisque l'on traverse des régions où la température est aux environs de 107 et même 110°. Il semble que nous aurons des morceaux de glace dans les compartiments et j'imagine les mares !

## **Nedou's Hotel, Srinagar**

*le 17 avril 1953*

La chaleur dans laquelle je vous écrivais il y a une semaine me semble déjà de la vieille histoire et aujourd'hui mes doigts sont tout engourdis par le froid. Ce matin, quand je me suis réveillée, je voyais de la gelée blanche sur le balcon et les pelouses étaient brillantes de givre. J'ai retrouvé mes impressions d'enfant, au Vallon, pendant ces froides journées d'automne de nos fins de vacances. Dès que le soleil paraît par contre, la chaleur augmente beaucoup et on se croit en plein été. Bien entendu, en enfants disciplinés que nous sommes, nous nous sommes empressés de sortir au soleil jeudi matin, laissant casques et chapeaux dans nos armoires, mais Frank y a mis bon ordre en vitesse avec quelques petites phrases pleines d'humour. Les garçons ont néanmoins renoncé au casque pour adopter la coiffure nationale du Cachemire, le bonnet de fourrure à la russe.

Mais, avant de continuer sur le sujet Cachemire, il faut que je vous donne les nouvelles des dernières journées à Calcutta. Vendredi à 14 heures, Irène et Victor, Jarvis Harriman, Martin Reid et moi avons visité la plus grande usine de jute, la Bengal Jute Mill, qui occupe quatre à cinq mille ouvriers. Extrêmement intéressant. Nous avons vu toutes les différentes opérations, depuis l'entrée du jute à l'état naturel jusqu'à la sortie, à l'autre bout du hall immense, de ballots prêts pour l'expédition. La poussière était telle à l'entrée que nous avons eu un moment de recul, pensant que nous allions y suffoquer. Le bruit des tissages était assourdissant et nous devions hurler dans les oreilles les uns des autres pour nous faire entendre.

Ce sont surtout des hommes qui travaillent là, mais des femmes aussi, en particulier pour porter les sacs d'un endroit à l'autre. Les hommes sont payés 15 ou 16 roupies par semaine (1 roupie = 1 franc suisse), les femmes pas plus de 14. La chaleur est inimaginable, si bien que lorsque nous sommes ressortis nous sommes restés en plein soleil sans

même nous en rendre compte, tellement notre soulagement était grand ! Nous avons vu la crèche, une grande pièce sombre avec une vingtaine de bébés nus, ou presque nus, couchés par terre. Il y avait quelques petits lits aussi, mais personne dedans : je pense qu'ils ont moins chaud par terre que dans un lit. Nous avons ensuite passé un moment dans le bureau du directeur de l'usine qui avait vu l'une de nos pièces, mais était dur à la détente. Il a été en France où il a visité les usines Saint Frères.

Samedi j'ai déjeuné avec Victor et Sylvia Zuber chez les Pagnon. Nous sommes allés en auto et c'était tellement joli de voir les arbres en fleurs partout, surtout les flamboyants rouges et orange. A Calcutta, la circulation est organisée, mais une organisation pour nous pleine d'imprévu. Un des signaux aux croisements nous amuse : « No infiltration left ! »

J'ai profité de notre dernière journée pour dire au revoir à mes mendiants préférés, car il y en a qui sont tout à fait humains et ont un magnifique sens de l'humour une fois qu'on a réussi à percer le masque hébété avec lequel ils mendient. Je n'ai jamais rien donné à aucun, mais certains me connaissaient, ils savaient que je ne leur donnerais rien mais me disaient bonjour en riant et ajoutaient : « Rien aujourd'hui, hé ? » Mon préféré était un petit garçon de quatre ans peut-être. Il était là tous les soirs à la sortie du théâtre et je lui ai donné une fois ou l'autre un biscuit. Il avait le sourire le plus irrésistible qui soit, me faisait de longs discours en bengali en riant aux éclats, et je lui répondais en anglais à sa grande joie. Mais j'avais le cœur serré en pensant à la vie de ce petit bonhomme, à ce qu'il allait devenir.

A part cela, nous avons tapé sur nos machines comme des mitrailleuses pour arriver à bout de tout notre travail avant le départ. J'ai fini entre 19 et 20 heures, sauf la lettre de tante Diane et Mme Herrenschildt de Darjeeling que je ferai un de ces jours. Je suis rentrée au YWCA en taxi pendant une tempête de poussière et de sable, avec même quelques gouttes de pluie qui ont suffi à faire descendre la température de cinq degrés Fahrenheit, ce qui était déjà appréciable. D'habitude il

y a de ces tempêtes tous les quelques jours, sinon tous les jours, dès le milieu du mois de mars, avec plus ou moins d'eau, mais cette année c'était la première. La poussière accumulée pendant les mois de sécheresse était telle que, même dans ma chambre, elle volait partout et m'entraînait dans les yeux.

Dimanche, 9 heures, meeting au Grand Hotel dans une salle de théâtre ou de cabaret, avec beaucoup de monde. Toutes les invitations avaient été faites oralement à des personnes qui voulaient participer à notre travail, la plupart ayant déjà pris des décisions personnelles. Morris Martin, arrivé la veille de Darjeeling, présidait avec Peter Howard. Le premier orateur a été le président de l'Assemblée législative, qui a lu ensuite une lettre du maire regrettant de ne pouvoir venir car il avait eu un accident d'auto et était au lit. Tous deux très positifs et ayant compris ce que le Réarmement moral signifie pour eux personnellement.

Il y a eu quelques orateurs d'entre nous, mais surtout des Indiens ou habitants de Calcutta. Parmi eux, le secrétaire des étudiants du Scottish College où nous avons eu un premier meeting avec manifestation communiste. Lui-même est ancien communiste et il a parlé personnellement et idéologiquement comme s'il connaissait le Réarmement moral depuis des mois ou des années. Un jeune Indien d'Afrique du Sud a parlé ensuite et demandé pardon pour la haine qu'il avait eue contre les Sud-Africains. Un jeune garçon, dans le parti communiste depuis l'âge de quinze ans jusqu'à ces derniers jours, a dit comment il avait trouvé maintenant une idéologie supérieure. Un jeune industriel indien a dit les différents pas auxquels la décision de changer l'avait amené : être honnête avec son père, demander pardon aux Anglais de la haine qu'il avait envers eux, couper des relations qui n'étaient pas justes avec une jeune fille, accepter une nouvelle responsabilité pour son affaire et son rôle dans l'industrie, donner un mois de son salaire pour l'avance du Réarmement moral en Inde.

Je ne peux pas vous raconter tout le meeting, d'autant plus que je traduisais pour Irène et n'ai donc pas pu prendre de

notes, sans compter que j'avais depuis samedi un rhume de cerveau violent qui me donnait l'impression de vivre dans un brouillard épais. Mais j'en ai saisi assez pour trouver que c'était un meeting qui donnait un immense espoir, car nous y avons entendu des Indiens qui peuvent construire une Inde nouvelle.

Après le meeting, j'ai fait mes bagages et ceux de Sally Hore-Ruthven qui était au lit depuis vendredi. Puis j'étais tellement abruti par mon rhume que j'ai dormi jusqu'au moment du départ. A la gare, nous avons trouvé une foule de nos amis venus nous dire au revoir, depuis Lady Sinha jusqu'au chauffeur de l'auto que nous avons louée pendant notre séjour. Il avait les larmes aux yeux en nous disant au revoir et est resté jusqu'au départ du train. Il ne parle pas un mot d'anglais, aussi n'avons-nous pas pu lui raconter beaucoup sur ce que nous faisons, mais quand un de nos amis indiens lui a demandé s'il avait aimé travailler pour nous il a dit : « Ce sont des gens différents, et ils rendent les autres différents aussi. »

Nous avons abandonné à Calcutta toutes les dames « d'un certain âge » et quelques malades ou convalescents, qui allaient nous rejoindre en avion, car le voyage aurait été trop fatigant. Nous avons eu le temps de voir dans la gare même le campement des sept à huit mille réfugiés qui habitent là, entassés les uns sur les autres.

15 h 35, départ. Je suis dans un compartiment pour quatre où nous ne sommes que trois : vive l'espace vital ! Mes deux partenaires étant Ginger Crary et Carol Deane, tout à fait France-Amérique. Nous avons par terre un grand baquet avec un rocher de glace destiné à rafraîchir l'atmosphère. A notre retour du wagon-restaurant le soir, nous avons trouvé la glace fondue et nos valises nageant dans l'eau – horrible ! Nous les avons repêchées et mises à sécher sur la couchette inoccupée, mais elles en gardent les marques. A part cela, voyage sans histoire. J'étais trop abruti pour faire quoi que ce soit et même regarder dehors. Nous avons traversé des régions désertiques, aussi la poussière nous a-t-elle peu à peu

entièrement recouvertes, nous et nos bagages. Dimanche et lundi ont vite passé ainsi.

Mardi matin à 6 h 30, arrivée à Pathankot, terminus de la ligne de chemin de fer. La première chose que je vois sur le quai : un énorme singe qui se promène. On nous donne les instructions pour la suite du voyage, numéros de nos autos ou autobus, liste de ceux qui vont aller en avion, c'est à dire les personnes d'un peu moins qu'un certain âge et gens fatigués ou délicats. Puis c'est le défilé dans les wagons-restaurants pour avaler un petit déjeuner en quatrième vitesse pendant que les garçons, qui avaient déjeuné avant, chargent les bagages. Je suis dans la voiture n°7 avec Fulvia, Eileen MacMillan, Barbara Orchard, Clare Meynell, Mahala Menzies, Bambl, Gordon Wise et Harold Sacks. C'est une station-wagon Chevrolet où nous nous installons tant bien que mal au milieu des machines à écrire, cartons à chapeaux, couvertures, bagages de toutes sortes y compris nos thermos (le mien n'y a pas survécu) et des boîtes de carton avec nos pique-niques. Les valises moyennes sur le toit, les grosses suivront en camion quand elles pourront. La mienne est arrivée jeudi soir seulement et jusque là j'ai grelotté dans ma robe d'été qui par ailleurs se tenait toute droite de saleté.

Grâce à l'énergie de persuasion de nos hommes, nous réussissons à partir seconds, la première voiture étant évidemment celle de Duncan qui n'a pas son pareil pour activer porteurs ou chauffeurs. Nous sommes, au début, ravis de notre chauffeur, un petit vieux avec un bonnet de fourrure, car il conduit à toute allure avec une orgie de coups de trompe qui réussissent à nous frayer un passage par les petites rues encombrées. Nous déchanterons vite car, s'il conduit très vite lorsqu'il est en marche, il a une préférence marquée pour les arrêts (nous supposons qu'il va faire des visites à tous ses cousins et neveux dispersés dans le pays) et il nous abandonne sans pitié à cuire en plein soleil. Comme il ne parle par un mot d'anglais, nous ne pouvons rien dire. Pourtant Harold Sacks, qui est assis à côté de lui, réussit parfois à lui faire entendre raison.

A plusieurs reprises pendant la matinée, nous sommes arrêtés à des postes de contrôle, car nous sommes en pleine zone militaire, zone interdite. A la frontière, nous présentons nos laissez-passer et devons signer des papiers : nous pénétrons dans l'Etat de Jammou. Très vite ensuite, nous arrivons au bord d'une rivière, un peu d'eau au milieu d'un lit démesurément large. Sur les deux rives, tous les cinquante mètres, des sentinelles sont postées dans de petits abris. On ne voit que leurs épaules, leurs turbans gris-verts, leurs barbes noires et les baïonnettes de leurs fusils. Après de longs palabres, nous sommes autorisés à traverser le grand pont métallique, juste assez large pour un camion. Continuellement nous dépassons ou croisons des convois militaires et, des deux côtés de la route, nous voyons d'immenses camps militaires. Je ne sais pas ce que l'Etat de Jammou et Cachemire a comme armée, mais ceci en tous cas est l'armée indienne, qui est restée après être venue chasser les Pakistanais à la demande du maharadja. Il y a eu un cessez-le-feu en 1949 je crois, mais la situation n'a pas été réglée encore et les Indiens y restent bien que théoriquement l'Etat soit indépendant pour l'instant. On a vraiment l'impression d'être en guerre, le même genre d'atmosphère qu'en septembre 1938 quand nous sommes revenus de nuit de Bâle à Mulhouse et que nous voyions les projecteurs allemands tourner lentement.

Après le passage de cette rivière, nous avons escaladé de vastes plateaux, désertiques la plupart du temps. Des petits buissons, des grands cactus qui se dressent comme des chandeliers à multiples branches. De temps en temps nous dépassons des groupes de femmes qui ne portent plus ici le sari, mais le costume du Punjab : pantalon long, serré à la cheville parfois, tunique et longue écharpe, le tout de couleurs variées et très vives ; souvent, surtout un peu plus tard lorsque nous serons dans les montagnes, elles ont d'énormes anneaux dorés au nez. Les maisons sont en terre et se confondent presque avec le sol jaunâtre et poussiéreux. Au loin, on commence à apercevoir des montagnes quand, tout à

coup, arrêt brusque. Le chauffeur a-t-il de la famille par ici ? Ce serait étonnant vu que nous sommes en plein désert. Nous comprenons à ses gestes que c'est un pneu crevé. Nous faisons donc quelques pas sur la route en attendant que la roue soit changée, sous un soleil de plomb. A notre grande humiliation, nous voyons toutes les autres autos nous dépasser l'une après l'autre et, lorsque nous nous remettons en route, nous sommes bons derniers.

Vers midi, nous sommes en vue de la petite ville fortifiée de Jammou, bâtie sur une colline, dans un méandre de la rivière Jammou, et dominée par les dômes pointus de temples tout étincelants d'or sous le soleil. Notre chauffeur n'arrête pas une seconde de presser le klaxon pendant que nous grimpons à toute allure par les rues étroites, tortueuses et grouillantes de la ville. Nous n'avons renversé qu'un homme et une bicyclette ! A deux pas d'un temple doré, nous nous arrêtons dans une des auberges-relais qui existent un peu partout. Nous y rattrapons le reste de la caravane, dont certains sont en train de repartir déjà. Thé et deux biscuits genre petit beurre, puis nous attendons patiemment le retour de notre chauffeur qui est allé faire réparer son pneu. Enfin nous repartons après de grands adieux à ceux qui doivent attendre là leurs avions.

Jusqu'à Jammou la route était, comme celle entre Delhi et Agra, composée d'une chaussée asphaltée de la largeur nécessaire pour un camion, avec des deux côtés un espace plat de terre ou cailloux sur lequel l'auto dérape sans ralentir chaque fois qu'il faut dépasser ou croiser. Nous sautons tant et si bien sur nos banquettes que nous nous faisons des bleus au crâne contre le toit.

Dès que nous quittons Jammou le paysage change. Cette fois nous entrons dans la montagne et commencent la route en corniche et les tournants en épingle à cheveux qui ne prendront fin que dans la vallée de Srinagar à 23 heures. Une première fois, nous grimpons jusqu'à plus de 2000 mètres et commençons à sentir le froid des montagnes. Là nous nous arrêtons dans un relai glacial pour ouvrir nos boîtes de pique-

niques ; il est 15 heures passées. A notre grande déception, nous n'y trouvons pas grand chose à manger, car le poulet semble gâté et l'odeur des œufs durs nous fait fuir. Il faut donc nous contenter d'une pomme de terre, d'un petit pain et d'une orange. Nous buvons avec bonheur plusieurs tasses de café bouillant. Deux autos s'arrêtent pour passer la nuit à cet endroit selon le programme prévu. Le village s'appelle Kudd.

Dès lors nous ne redescendrons plus en dessous de 1500 mètres. Le paysage est et restera jusqu'au bout sauvage et grandiose. Arbres de toutes sortes, sapins et cactus voisinent. Les sommets sont majestueux. Tout est gigantesque. La route étroite est accrochée au milieu de parois verticales à des hauteurs vertigineuses. Les précipices que j'ai vus en Europe me semblent maintenant être des rigoles. On se demande comment on a pu construire cette route et combien ont dû y rester ! Bientôt nous apercevons au-dessus de nous les sommets couverts de neige. De temps en temps un pont suspendu. Quelquefois des gardes armés téléphonent notre passage, ou se le sifflent, pour que rien ne vienne en sens inverse, la route étant trop étroite.

Une fois, l'un d'eux nous arrête. Grandes explications avec notre chauffeur. Il nous regarde avec inquiétude et n'a pas du tout l'air rassuré sur notre sort. Nous pensons qu'il doit y avoir des chutes de pierres ou quelque chose de ce genre. Notre chauffeur, homme décidé, presse sur son accélérateur. Il ne nous faut pas longtemps pour comprendre : une poignée d'hommes est en train de déblayer la route dont une partie a été emportée par une avalanche. Situation qui se renouvellera une quinzaine de fois en deux heures. Chaque fois on se dit : impossible ! Mais ce n'est pas une auto que nous avons, c'est une chèvre qui grimpe par-dessus les rochers et les éboulis en frôlant les précipices. Une fois nous devons attendre vingt minutes, car la route s'est effondrée après le passage de nos premières voitures et il faut creuser du côté montagne pour l'élargir suffisamment pour notre passage. Notre chauffeur conduit toujours aussi vite, prenant les tournants du côté du précipice si vite que les pneus grincent parfois. Fulvia, Eileen

et Barbara restent les yeux fermés dans un silence angoissé tandis que les autres sont très excités. Nous nous penchons pour chercher dans la rivière au fond de la gorge les restes des autos qui certainement nous ont précédés dans le saut à l'abîme. Et l'on entend des exclamations comme : « Oh, mais c'est le béret de John là dans le torrent ! » Puis nous nous calmons et essayons d'employer notre humour de façon plus charitable. Au cours de cette course à la mort, nous avons dépassé deux de nos voitures, sinon nous ne nous voyons pas les uns les autres.

Le pays est tout à fait sauvage. De petites maisons de terre et pierres sont accrochées à la montagne. Nous dépassons à l'occasion quelques moutons qui trottinent, ah la laine du Cachemire ! Les bergers, le fusil sur l'épaule, ont des têtes magnifiques, mais on n'aimerait pas les rencontrer seule au coin d'un bois. Tous ont le type mongol et sont enveloppés de grandes houppelandes brun foncé.

Vers 17 h 30, nous débouchons dans la petite vallée de Banihal. Il fait un froid sec et pénétrant. Le soleil est près de se coucher. Nous jouons à attrape pour nous dégourdir les jambes et nous réchauffer pendant qu'au relais on nous prépare les traditionnels deux biscuits et le thé. Deux autres autos et un autobus resteront ici pour la nuit, car quatre ou cinq voitures seulement sont obligées de faire le voyage tout d'une traite faute de places où demeurer en chemin. Il fait si froid là que nous sommes tout attendris par le sort de ceux qui resteront (Denise Hyde est parmi eux) et nous leur laissons généreusement nos couvertures sauf quatre. A peine repartis, arrêt pour présenter nos permis et signer des paperasses : c'est le passage du Jammou au Cachemire. Et nous repartons aussi vite que possible pour profiter des derniers moments de lumière.

Nous grimpons en immenses zigzags, avec chaque fois une vue un peu plus lointaine de la vallée que nous quittons. Une féerie, avec la lumière rose du soleil couchant sur les terrasses inondées des rizières qui couvrent la vallée : un miroir aux contours irréguliers qu'un caillou lancé

violemment aurait étoilé de lignes noires. De plus en plus haut, jusqu'à ce que nous dominions la vallée de 1500 mètres. Toujours des sommets imposants. Absolument incroyable. Nous allumons nos phares. Deux fois nous croisons encore des camions militaires avec l'impression d'avoir deux roues dans le vide. Fulvia compte les kilomètres qui nous séparent du bienheureux tunnel de Banihal annoncé par la carte, dans lequel nous serons enfin à l'abri des précipices. Finalement nous l'atteignons, à l'altitude impressionnante en anglais de neuf mille pieds. Nous le traversons dans plusieurs centimètres d'eau et de boue. Puis c'est la descente de l'autre côté, avec les coulées de neige formant mur au bord de la route, que nos phares font briller de mille feux. Enfin une longue route droite bordée d'arbres nous amène à bon port, mais à l'état de glaçons. Il doit être environ 23 heures.

Frank est debout sur le perron du Nedou's Hotel pour nous accueillir. Un délicieux et copieux dîner nous attend, avec pour dessert des meringues garnies d'ananas. Je suis logée provisoirement dans le salon de Mme Herrenschmid et de tante Diane, qui ne sont pas encore arrivées puisqu'aucun avion n'a franchi les montagnes depuis vendredi dernier. Ainsi nous apprenons que tous ceux qui devaient prendre l'avion depuis Jammou pour éviter les fatigues du voyage en auto seront sans doute obligés de venir le lendemain en autobus ! Nous nous frottons les mains d'être déjà arrivés. Je ne peux pas vous décrire le délice de trouver un bon feu de bois dans le dit salon, et une baignoire avec de l'eau bouillante pour me réchauffer avant de dormir comme une bienheureuse.

Vu que je n'ai pas de montre et que mon réveil est dans ma valise depuis dimanche, je n'ai aucun moyen de savoir l'heure en me réveillant mercredi matin. Je me sens pleine d'énergie et admetts qu'il doit être très tard. Je sors donc sur le balcon demander à mon bearer si je peux encore avoir mon petit déjeuner. Il a l'air très étonné et m'offre avec insistance du thé : il n'est pas même six heures. Je ne fais qu'un saut jusqu'à mon lit pour continuer mon roman policier commencé dans le train. Quelle impression merveilleuse d'être au chaud

et de n'avoir rien à faire ! Ensuite j'ai passé une partie de la matinée à réparer dans la mesure du possible les dégâts d'encre dans ma valise, car les changements d'altitude avaient été funestes à mon encrier.

Puis reconnaissance des lieux. Imaginez la vallée du Rhône vue de Caux, mais en beaucoup plus grand et avec de l'eau partout. Srinagar est connue comme la Venise de l'Orient. Effectivement, ce ne sont que canaux, rivières et lacs partout, sur lesquels vous vous promenez dans des bateaux décorés de coussins confortables aux couleurs vives. De grands bateaux sont amarrés partout, qui servent d'habitations pour les touristes. Ils sont très bien aménagés, mais ce n'est pas encore tout à fait la saison et ce serait trop humide. Nous sommes donc logés en partie à l'hôtel et en partie dans des maisons qu'on nous a prêtées. Le Nedou's Hotel est le seul endroit où il y ait de l'eau courante. On ne peut pour ainsi dire rien faire comme lecture le soir, car la lumière est beaucoup trop faible ; en effet la station électrique a été démolie au moment des batailles avec le Pakistan et, depuis, il n'y en a qu'une petite qui ne donne pas assez de puissance.

Au premier abord, tout ici est absolument différent. Les maisons ressemblent à celles d'un village suisse, avec des toits pointus. Beaucoup sont en bois. Mais je n'ai vu encore que ce côté-ci de la ville. Il fait très froid la nuit, gelée blanche et tout. Dans la journée par contre le soleil est très chaud et c'est délicieux de se promener. Nous nous sommes tous précipités pour louer des bicyclettes.

Tout est émerveillement : le vert des prairies et des arbres, les canaux qu'on rencontre à chaque tournant, les fleurs surtout, pâquerettes, narcisses, tulipes, iris, muguets et aussi lilas et glycines. Pendant le voyage, nous avons vu des rhododendrons, des edelweiss et d'étranges fleurs inconnues. Hier Sylvia Zuber et moi sommes grimpées jusqu'au sommet d'une petite montagne d'où nous avons une vue magnifique sur toute la vallée et les sommets couverts de neige qui l'entourent. En route nous avons rencontré un très gros serpent qui est parti en sifflant de manière peu engageante.

On retrouve ici les mêmes mendiants, qui vous tiennent les mêmes discours commençant par « no papa, no mama ». Les vaches se promènent dans la rue avec la même passivité. Les commerçants vous assaillent avec la même tenacité.

L'avion de Calcutta est finalement arrivé mercredi après-midi avec Mme Herrenschmidt et tante Diane, tandis que tous les autres laissés en chemin nous ont rejoints peu à peu par autobus. Nos bagages eux ne sont arrivés que jeudi dans la journée.

Jeudi 10 heures, première réunion d'équipe, tous en rond autour d'un grand feu de bois. Nous avons parlé de la situation ici, des différentes personnalités que nous serons appelés à rencontrer. Frank et d'autres ont rappelé quelques souvenirs d'un vieil ami de Mackinac dont on venait d'apprendre la mort. Il semble qu'il avait l'habitude de boire un peu plus qu'il n'aurait été nécessaire et Frank de se tourner d'un air taquin vers Sally Slattery, notre digne doyenne : « On ne fait jamais cela à Boston, n'est-ce pas ? » A notre grand étonnement, Sally lui répondit d'un air grave : « Eh bien, je pense que c'est le moment pour moi de vous dire une chose que je n'ai encore jamais eu le courage d'avouer à l'équipe. Après la mort de mon père, j'ai trouvé dans ses papiers une lettre que lui avait envoyée ma mère racontant comment, à l'âge de cinq ans, j'avais fortement entamé une bouteille d'eau-de-vie et menti ensuite pour éviter d'être punie. » Vous imaginez la tempête de rires inextinguibles qui suivit cette confession.

Tous ensemble nous avons pensé ensuite aux semaines que nous passerons ici. Puis nous sommes allés chercher les directeurs de l'hôtel pour leur chanter un ou deux chants, mais, comme chaque fois Frank hochait la tête en disant « one more », nous avons fini par en avoir une bonne quantité. Inutile de dire que les directeurs étaient aux anges et qu'ils feraient n'importe quoi pour nous.

La nourriture à l'hôtel est délicieuse, ce qui nous change des plats insipides et froids du YWCA. Nous sommes servis par des bearers qu'on appelle ici des kitmagars, qui font très

bien le service mais ont des têtes de brigands. Ils ont un salaire de 34 roupies par mois. L'un d'entre eux avec lequel nous avons parlé fait vivre une famille de dix personnes avec cela. On vole beaucoup dans le pays. « Bien sûr, nous disait Frank à la réunion d'équipe, moi aussi je volerais comme eux si j'étais à leur place. »

A voir les nuages, je doute que le courrier franchisse les montagnes aujourd'hui, mais je me réjouis bien d'avoir de vos nouvelles... quand le soleil le permettra. J'attends donc pour terminer ma lettre.

*Lundi 21 avril*  
*suite de la lettre-fleuve du 17*

Il continue à faire un temps épouvantable. Nous n'avons décidément pas de chance. A Calcutta il aurait dû pleuvoir et ne pleuvait pas, la température étant bien au-dessus de la normale. Ici, il devrait faire beau, mais il pleut et la température est très en dessous de la normale. Cela ne change pas grand-chose car, de toutes façons, je ne bougerai plus de mon lit que mon rhume ne soit fini. Je m'y suis enfoncée avec bonheur dès que j'ai arrêté ma lettre de vendredi et, depuis, je lis ou je dors avec jaquette, sac de laine pour mes pieds, sept épaisseurs de couvertures et un feu de bois dans la cheminée.

Je jouis beaucoup de la compagnie de tante Diane et de Mme Herrenschmidt qui sont comme toujours pleines d'idées et d'énergie. J'ai pas mal de visites, d'Irène, de mes cosecrétaires, de mon bearer à figure de bandit qui m'apporte de copieux repas, en général froids d'avoir traversé tout le jardin sur son épaule, mais l'intention y est ! Mme H. pense, et Frank est d'accord, repartir pour la France dans trois semaines, début mai.

Hier, excellente réunion d'équipe, spécialement centrée sur M. Saito, président de l'Assemblée de Tokyo, c'est à dire maire, qui vient de passer quinze jours avec nous. Ce matin, réunion spécialement pour un journaliste, correspondant de l'agence Reuter, du *Times* de Londres et du *Times of India*. Il fait ce soir une émission sur le Réarmement moral et a été passionné par le meeting. Comme vous savez, nous sommes à vingt minutes de vol de la Russie et les émissions de Radio-Cachemire y sont écoutées, de même qu'en Chine.

Le cabinet de l'Etat de Jammou et Cachemire est en train de déménager de Jammou, capitale d'hiver, à Srinagar, capitale d'été. Tout laisse prévoir que d'ici peu de jours nous allons donner nos pièces.

Je vais tâcher, malgré mon abrutissement, de ne pas être trop flemmarde et d'écrire des masses de lettres, bien que

pour l'instant nous soyons dans les nuages et le tonnerre. En fait nous sommes isolés dans l'Himalaya !

## **Srinagar**

*vendredi 24 avril*

Voici déjà une semaine que je vous ai écrit, bien que les lettres n'aient pas pu partir avant lundi ou mardi. Le temps a passé bien vite depuis et je n'ai pas fait grand-chose puisque je suis restée au lit jusqu'à hier pour faire passer mon rhume. Jusqu'à mardi d'ailleurs le lit était bien le seul endroit confortable et chaud de la région, car il faisait un temps abominable, humide, glacial. J'avais un bon feu de bûches toute la journée dans ma cheminée, mais malgré cela la chambre était une caverne. J'ai donc profité de l'occasion pour lire autant que possible.

Mardi matin lorsque j'ai regardé par la fenêtre, tout était différent : ciel sans nuages, soleil radieux, une vraie féerie. Je crois que cela va durer maintenant. Au soleil il fait 134° F, ce qui est nettement plus qu'à Calcutta, mais l'air est tellement différent ici qu'on ne se rend pas compte de la chaleur ; au contraire, c'est délicieux de se promener, mais d'autant plus dangereux, et Frank a dû faire les gros yeux à plus d'un imprudent qui voulait prendre un bain de soleil ou se risquer dehors sans couvre-chef.

Il y a des masses d'oiseaux partout et ils ne sont pas du tout craintifs. Beaucoup de corbeaux, de vautours et autres grosses bêtes comme à Calcutta et partout en Inde, mais en plus une variété immense de petits oiseaux de toutes les couleurs, certains avec houpette du plus joli effet. Les vaches sont très nombreuses et viennent brouter l'herbe jusque sous nos fenêtres dans le jardin de l'hôtel.

Dès qu'ils n'ont pas besoin de travailler, nos bearers vont s'étendre au jardin sur l'herbe, ou ils s'accroupissent en petits cercles pour un brin de causette. Souvent l'un d'eux fume une immense pipe qui descend jusqu'au sol et se recourbe ensuite de façon extraordinaire. Je vous enverrai les photos dans ma prochaine lettre. Une coutume m'a bien amusée : pour allumer des feux, ils prennent des braises et les apportent dans une sorte de cornet en fer et bois qu'ils tiennent des

deux mains, exactement comme des demoiselles d'honneur tenant leurs bouquets ronds. Chaque bearer possède un torchon qu'il promène partout sur son épaule et qui sert alternativement à essuyer la poussière sur les meubles et à essuyer notre vaisselle ! D'ailleurs essuyer la poussière est une façon de parler, car en fait il s'agit plutôt de donner de grands coups avec le dit torchon à droite et à gauche. Un autre système employé par certains est de souffler sur la poussière, en crachotant inévitablement. Je ne sais pas si Elise essayera ces recettes ?

Mercredi matin, le correspondant du *Times* qui a donné l'autre soir une émission sur le Réarmement moral à la radio est revenu pour parler à notre équipe de l'histoire du Cachemire et de la situation actuelle. C'était, paraît-il, très intéressant. Mardi, il y avait un thé au Club de Srinagar, dont font partie tous les citoyens influents, Indiens ou Européens. A part cela, il y a déjà eu bien des contacts individuels, tant parmi les journalistes, étudiants, syndicalistes, que dans l'armée et la police. Srinagar est une ville de deux cent mille habitants. La première représentation de *Jotham Valley* a lieu ce soir dans le théâtre de l'hôtel qui n'est pas très grand comme salle mais a une excellente scène. Le commandant de la garnison a envoyé hier une douzaine de soldats pour aider les garçons dans le travail des coulisses. Le gouvernement n'est pas encore arrivé de Jammou et ne viendra sans doute qu'à la fin de la semaine prochaine. Pourtant le président de l'Assemblée législative est ici et viendra ce soir au théâtre.

Frank est en forme comme jamais. Il n'arrête pas de faire des blagues et de taquiner les uns ou les autres, mais toujours d'une façon qui peut aider les gens à découvrir des choses nouvelles. Ce matin nous avons une réunion et sa langue a fourché. Il a dit : « Maintenant nous allons avoir un service à la mémoire de la baronne de Watteville. » Vous auriez dû voir la figure de tante Diane. Nous avons tous tellement ri que nos larmes ruisselaient. Il s'agissait d'une baronne hollandaise dont vous avez sans doute entendu parler de votre côté. Il avait aussi reçu une lettre du Brésil et

a longuement parlé de Louis Laure et de leurs aventures ensemble, prenant à partie Victor et Irène plusieurs fois.

Je termine ma lettre samedi 25 pendant que l'on donne *Jotham Valley*. Les représentations ont lieu à 17 heures, ce qui est bien agréable car on peut quand même se coucher tôt. Théâtre archicomble comme toujours, mais jamais, je crois, nous n'avions vu un public aussi pittoresque. Quelques Européens, des Indiens et Indiennes en turbans et saris multicolores, des Cachemiris avec bonnets d'astrakan, huppelandes brunes, des femmes en costumes du Punjab avec de longues écharpes de mousseline flottant dans le dos et des fleurs dans les cheveux, et une grande partie des bearers et kitmagars de l'hôtel tout excités, ainsi qu'une bonne vingtaine de Kazars, réfugiés du Turkestan dont je vous parlerai plus dans une prochaine lettre. Ils ont des têtes extraordinaires, au type tout à fait chinois, extrêmement sympathiques. Ils portent des chapeaux brodés ou des trucs énormes en cuir et fourrure avec des cornes des deux côtés de la tête.

Le temps continue à être splendide et nous passons autant de temps que possible dehors. Tous les matins vous pouvez voir Roger Hicks et Sumi Mitsui partir en bras de chemise pleins d'ardeur pour jouer au golf. Beaucoup d'autres font du tennis ou sillonnent la vallée à bicyclette. Pour l'instant je me suis contentée de petites promenades ayant dépensé toute mon énergie à me moucher continuellement pendant quinze jours.

Une équipe va partir dans quelques jours pour l'Australie, comprenant les Kurowski, l'amiral Phillips et sa femme, Geoffrey Daukes, Gordon Wise, Tom Gillespie, Ma Mi, Eleanor Butler, Juliet Rodd, Sally Hore-Ruthven et je ne sais plus qui d'autre. Pour le reste des plans, on verra peu à peu. Une partie de l'équipe rentrera sans doute en Europe à l'occasion.

## **Srinagar**

*dimanche 3 mai*

Le temps passe tellement vite. Il me semble que je viens de vous écrire alors qu'une semaine entière s'est écoulée. Il faut dire que nous passons nos « vacances » à taper comme des mitrailleuses. Quelle semaine vraiment ! Les choses se succédaient tellement vite que nous n'avions même pas le temps de lever la tête entre deux travaux et il y avait en permanence une queue de candidats à dicter dans notre bureau. Nous avons surtout eu beaucoup à faire pour préparer toute la documentation que l'équipe d'Australie devait emporter. Et si vous saviez quel ouf nous avons poussé en agitant nos mouchoirs quand leur autobus s'est ébranlé ! Nous avons aussi beaucoup à faire pour la presse, car ces messieurs sont en vacances et, par conséquent, ont le temps de produire une masse d'articles et rapports.

A part cela, nous avons eu plusieurs meetings d'équipe, dimanche, mardi et jeudi. Pendant celui de dimanche, Frank nous a dit : « Il y a des fuites par où s'en va la vie même de notre travail » et il a prié pour la pureté dans tous nos cœurs. Je commençais, comme tout le monde, à me sentir le dernier des misérables sur terre et regardais autour de moi dans la pièce vers qui je pourrais aller après la réunion pour demander de l'aide, quand Frank a ajouté : « Mais n'allez pas prendre le temps des autres alors qu'il s'agit que vous vous mettiez à genoux. C'est une affaire entre Dieu et vous. Et, si vous voulez, vous pouvez venir me voir et je vous dirai ce que je pense ! »

Frank a dit bien d'autres choses encore, certaines très directes, mentionnant même les noms de quelques uns dans la salle. Pour la première fois, je me suis rendu compte de combien cela lui coûtait d'avoir à lutter ainsi pour nous parce que nous ne le faisons pas les uns pour les autres. Il était resté éveillé plusieurs nuits à y penser. Une chose m'est allée droit au cœur, c'est quand il a dit qu'il désirait tant qu'après

cette journée nous puissions tous nous regarder droit dans les yeux.

Lundi, conférence passionnante sur le Sin Kiang, ou Turkestan chinois, d'où viennent les réfugiés kazaks dont nous avons fait connaissance. Ils ont marché dans les déserts et les hauts plateaux pendant deux ans pour fuir la domination communiste et ont abouti ici par un col à 5.600 mètres (je crois que c'est ce qui correspond à dix-huit mille pieds). Trente mille à leur départ, ils sont arrivés ici deux cents. Ils sont des descendants directs de Genghis Khan. Déjà avant la révolution russe, la Russie avait essayé d'y gagner de plus en plus d'influence. En effet, malgré le désert immense, le pays a des richesses très grandes, surtout en pétrole, uranium, or et autres minéraux. Les communistes n'ont plus guère eu le temps de s'en occuper ensuite, jusqu'après 1930. Puis ils ont su gagner certains leaders en bâtissant sur leurs sentiments nationalistes et en leur promettant de les aider à se libérer de la domination chinoise. Pour finir, le territoire est administré par des Chinois, mais eux-mêmes entièrement dirigés par Moscou. Tous les experts et les conseillers sont russes bien entendu.

La Russie semble désirer faire du Sin Kiang son arsenal en y transportant l'industrie lourde qui était jusqu'à maintenant dans les Monts Oural. Dans le nord se trouve une immense usine atomique, sans doute montée par le savant suédois qui a disparu il y a quelques années, un nom quelque chose comme Pontec... On est en train de construire la première ligne de chemin de fer du pays, qui doit aller de Russie vers l'Indochine, et la première route (il n'y a que des sentiers) allant de Kachgar à Lhassa, contrôlant l'entrée vers le Cachemire par le Karakoroum. Une réforme agraire a commencé dans les territoires du Nord, la Dzoungarie. Cinquante mille jeunes, de sept à vingt-cinq ans, ont été emmenés par avion pour faire leurs études et être entraînés en Russie ; les premiers vont revenir très bientôt. Chaque famille est obligée de loger des soldats chinois spécialement entraînés idéologiquement.

Ceux que nous avons vus ici vivent dans des tentes en feutre et ils ont gardé toutes les coutumes archaïques de leurs tribus ainsi que les costumes. Leur boisson, qui est souvent aussi le plus clair de leur nourriture : du thé avec du lait, du beurre rance et du sel. Il paraît que c'est ce qu'ils nous offriront quand nous irons leur rendre visite ! Les femmes n'ont pas le droit de prononcer le prénom de leur mari. Ainsi utilisent-elles leur imagination à leur trouver des surnoms et, si le prénom correspond à un mot de la conversation courante, elles sont obligées de faire des périphrases. Par exemple, Maman, tu n'aurais jamais pu parler de pierres, mais seulement de gros cailloux. Quand on pense que, des pays comme cela, nous oublions jusqu'à leur existence une fois que nous en avons fini avec nos leçons de géographie et que, pendant ce temps, les batailles idéologiques s'y livrent et décident de l'avenir de millions de gens si ce n'est de l'Asie entière !

Mercredi, nous avons tous pris le thé sur la pelouse d'un des grands clubs militaires. Nous étions invités par un colonel qui a été tout à fait gagné par les pièces. Le général commandant les forces indiennes au Cachemire était là et c'est lui qui a reçu Frank à sa descente de fiacre. Michael Barrett a présenté quelques orateurs, le chœur, le quartette, Ivan Menzies, et chacun s'est surpassé. Comme nous disait Frank le lendemain : « Vous ne valez pas grand-chose, mais grâce à Dieu dans une occasion comme cela vous savez être à la hauteur. » Will Reed a écrit un magnifique chant sur le Cachemire. Frank a la conviction que ce général fera beaucoup pour l'Inde.

Vendredi, un petit groupe d'entre nous étions invités à participer au grand rallye du 1<sup>er</sup> mai.

Nous y sommes allés pour 17 heures. Une estrade avait été dressée au milieu d'une grande place, sous une tente bigarrée et décorée avec une profusion de petits drapeaux. Nous avons assisté à l'arrivée du cortège qui avait fait le tour de la ville, grandes bannières rouges en tête de chaque groupe avec en or le nom du syndicat. Entre les différents groupes, orchestres

variés, grosses caisses et surtout une collection impressionnante de cornemuses. Puis nous avons pris place. Nous étions assis serrés les uns contre les autres sur l'estrade. Il y avait un tapis, mais c'était quand même un peu dur, surtout après deux heures sans bouger d'un centimètre à écouter des discours dont je ne comprenais qu'un seul mot qui revenait assez souvent : mazdoor, qui veut dire syndicat.

Dans mon dos, Duncan avait tout à fait renoncé à écouter et avait une discussion très animée sur le changement avec un journaliste très à gauche. Mais je ne me suis pas ennuyée un instant car c'était passionnant de regarder cette mer de visages avides d'entendre, types et coiffures aussi variés qu'il est possible. Aux premiers rangs, beaucoup de petits garçons, sages comme des images, dont certains n'avaient sûrement pas plus de quatre ans. Les chefs des syndicats prenaient la parole les uns après les autres et hurlaient jusqu'à ce qu'ils n'aient plus de voix. Evidemment cela n'allait pas sans cracher pas mal et j'avais le malheur d'être juste à côté du micro, sur la trajectoire, mais j'ai dû y rester stoïquement pendant tout le meeting, quitte à donner tous mes habits au dhoby à mon retour. A la suite de ce meeting, nous avons eu un thé avec les différents responsables des syndicats et ils viennent chaque soir voir nos pièces.

Ce matin à 11 heures, meeting public au théâtre. Nous attendons des députés, des officiers etc. Hier soir le premier ministre Sheik Mohammed Abdullah est venu voir *L'Elément oublié* et son secrétaire nous a dit ensuite qu'il avait été extrêmement impressionné. Hier soir aussi, Victor, Irène, Denise Hyde, Armand, Michael Blundell et moi avons été invités à dîner dans la maison où Frank prend tous ses repas et nous avons eu une soirée excellente autour d'un officier américain arrivé le jour même pour l'ONU. Cece Broadhurst a chanté les meilleurs morceaux de son répertoire.

## **Srinagar**

*vendredi 8 mai 1953*

Je me sens toute mélancolique en commençant ce qui sera sans doute ma dernière lettre de Srinagar car je vais devoir partir avec la première fournée. J'en ai versé tant de larmes que mes carbonnes se sont délayés en taches violettes sur mes copies de lettres, mais maintenant que la décision est une vieille histoire de plusieurs heures, je me réjouis de vous revoir, je me réjouis de boire de l'eau en n'ayant qu'à tourner un robinet, je me réjouis de manger de la salade et des tonnes de vitamines, de pouvoir poser mes pieds nus par terre sans risquer d'attraper une maladie épouvantable, de sortir sans chapeau, et de beaucoup d'autres détails aussi terre à terre. Mais cela ne compensera pas du tout ce qui va me manquer, car je ne crois pas qu'on puisse passer un certain temps en Inde sans avoir envie d'y passer le reste de ses jours, ou presque !

A part tout cela, si je vous racontais la semaine depuis ma lettre donnée à Armand dimanche matin. L'après-midi, j'ai fait une ravissante promenade au bord du fleuve avec Denise Hyde et deux infirmières militaires, originaires l'une du sud de l'Inde et l'autre des collines de l'Assam, tout près de la Birmanie. Marie-Claire, cela t'intéressera de savoir qu'il y a en Inde en tout 10.000 infirmières pour 360.000 habitants et 60.000 médecins, dont 90% travaillent dans les villes alors que presque 90% de la population vivent dans les campagnes.

Lundi après-midi, j'ai abandonné ma machine pour accompagner Irène et un petit groupe qui allait visiter une usine. Nous sommes parties, Irène, Greta Bladeck et moi écrasée entre les deux, dans une des tongas cahotantes. Nous nous cramponnions comme nous pouvions pendant que le pauvre petit cheval maigre faisait des bonds de carpe sous les coups de bâton continuels du cocher. Enfin nous sommes bien arrivées et sommes descendues de notre perchoir avec autant de dignité que possible au milieu d'une foule de spectateurs la bouche ouverte d'étonnement, la plupart étant

des petits enfants en guenilles et hirsutes. Dans la cour de l'usine, sur une grande pelouse, une tente multicolore avait été dressée. Dessous, un tapis et une bande d'étoffe rouge faisant office de nappe, avec des tasses hygiéniquement retournées. Les messieurs, venus à pied avant nous, nous attendaient là, en conversation avec les chefs syndicalistes que nous avions déjà rencontrés le 1<sup>er</sup> mai.

L'usine, un tissage de soie, consiste en plusieurs anciennes écuries où sont installées les machines, certaines françaises, d'autres japonaises. C'est le plus grand tissage de la région avec cent cinquante ouvriers. A certains métiers faciles, ce sont des petits garçons de dix et onze ans qui travaillent. Tous étaient ravis de nous voir et de nous entendre parler. Ensuite nous nous sommes installés sous la tente et on nous a servi du thé à la mode cachemirienne, c'est à dire avec beaucoup de lait, beaucoup de sucre, des petits morceaux d'amandes, de la cannelle et d'autres ingrédients non-identifiés, le tout accompagné de petits pains au cumin et gâteaux. Pendant ce temps, en notre honneur, tous les ouvriers avaient quitté les ateliers et étaient venus s'asseoir sur la pelouse autour de nous. Ils riaient aux éclats, rien que de nous regarder manger, ou de regarder notre accoutrement et surtout nos bas. Le patron de l'entreprise était assis par terre au milieu de tous. Bill Cockburn, Max Bladeck et Irène ont dit quelques mots et tous, surtout les enfants, écoutaient en ouvrant de grands yeux. Lorsque Irène a parlé de montrer le voisin du doigt et des trois doigts qui se retournent alors vers soi, ils ont essayé et ce fut une joie générale.

Je suis rentrée à pied avec Irène à travers ce quartier misérable. Nous sommes longuement restées au bord du bras de la rivière à regarder les maisons-bateaux où des familles entières vivent entassées dans un espace incroyablement petit. Des femmes écrasaient du grain dans des auges en pierre. Elles s'accroupissaient, les mains devant la figure mais en glissant des coups d'œil amusés, chaque fois que j'essayais de prendre une photo. Nous avons vu, perché sur un bateau, un petit oiseau du bleu le plus vif, tout brillant, ravissant. Sur

un autre bateau, une vieille femme, genre sorcière de Blanche-Neige, avec des boucles d'oreilles comme de grands éventails, fumait sa longue pipe. Dans les rues, certaines des maisons sont hautes de deux ou trois étages, mais souvent si penchées qu'on se demande par quel miracle elles tiennent encore.

Mardi matin, Frank et presque toute l'équipe ont visité le camp de réfugiés kazaks. Irène pourra vous raconter, car les secrétaires, elles, étaient à leurs machines. Pour nous, la semaine est archipleine, genre fin de conférence à Caux, avec rapports, communiqués de presse, articles et toutes les lettres que tous ces messieurs s'aperçoivent qu'ils auraient dû écrire depuis six mois !

L'après-midi j'ai emmené ma camarade de chambre, Ann Farmer, pour une petite promenade là où j'étais la veille avec Irène. Nous sommes allées plus loin encore, jusque dans des ruelles larges d'un mètre où sans doute aucun Européen ne s'aventure jamais. La saleté était telle que c'est indescriptible, inimaginable. Partout de petites boutiques surélevées où le vendeur s'accroupit au milieu de ses denrées. Pour la première fois, j'ai vu un boucher, avec de gros morceaux de viande qui pendaient tout couverts de mouches. A chaque fenêtre, des familles se penchaient pour nous regarder, mais disparaissaient aussitôt que je braquais mon appareil de photo vers elles (il n'a pourtant pas l'air bien féroce).

Pour finir nous étions environnées de tant de monde que nous avons dû repartir. Jusqu'à l'hôtel nous avons été accompagnées de vingt-trois enfants, les uns plus crasseux que les autres, tous avec de grands sourires, se frottant contre nous, s'accroupissant sur nos pieds pour nous empêcher d'avancer, nous désignant ce qu'ils pensaient être les points intéressants du paysage. Nous avons ri aux larmes toutes les deux pendant ce trajet avec notre famille nombreuse. Tout le long de la rivière, au milieu des bateaux-maisons misérables se succédant en rangs serrés, des enfants se baignaient à grands bruits de rires. L'eau sert à tous les usages possibles et imaginables, y compris boisson.

Mercredi matin, réunion d'équipe, avec Frank plus débordant d'humour que jamais. Il a demandé à ceux qui n'avaient pas encore été invités à dîner avec lui de lever la main parce que, dit-il, ce n'est pas facile d'être le père de 180 enfants et de les inviter tous à dîner. On a préparé la réunion de l'après-midi : thé et speeches au Club de Srinagar. Ce fut une occasion mémorable avec le premier ministre et la plupart des leaders de la région. Irène a parlé comme jamais je ne l'avais entendue, avec une note humaine et humble sur les raisons pour lesquelles tout ce qu'elle avait fait avant de connaître le Réarmement moral n'avait pas réussi. Le chœur, le quartette, Ivan Menzies, les jodleurs suisses se sont surpassés.

Hier jeudi, on nous a filmés pour un film sur Gandhi et l'Inde dans une grande prairie où nous avons beaucoup de distractions de la part de nos amies les vaches sacrées, qui manifestaient leur étonnement de nous y voir par des meuglements inharmonieux pour le film.

Puis je suis partie en expédition avec tante Diane et, après deux heures de discussions et de marchandages, nous avons acheté ce que nous voulions au prix que nous voulions. De mon côté, c'est un cadeau de fête pour Maman, qui a été possible parce que quelqu'un avant-hier m'a demandé si j'avais acheté des souvenirs à rapporter à ma famille. Or j'avais dépensé mes quatre dernières roupies pour une magnifique photo du Cachemire que toute l'équipe a signée pour Mme Herrenschildt avant son départ. Et, quelques heures plus tard, je reçois un cadeau, en principe anonyme, de cinquante roupies !

## **En vol**

*jeudi 14 mai 1953*

Des fenêtres de notre D.C.6B je vois les montagnes neigeuses de la Turquie. Nous déjeunerons à Istanbul et ce soir, après un bref arrêt à Frankfurt, je serai à Londres. Incroyable ! *(Incroyable à juste titre car, un des moteurs du D.C. ayant rendu l'âme au-dessus de la Turquie, la K.L.M. s'est vue forcée de faire ouvrir un hôtel sur le Bosphore et d'y loger les passagers, ravis de jouer aux touristes à travers Istanbul.)*

Mais ce que nous venons de vivre me paraît plus ahurissant encore. Hier, petit déjeuner à 5 heures du matin en Inde, à Delhi. Déjeuner au Pakistan, à Karachi. Dîner des Mille et Une Nuits offert par le Ministère des Affaires étrangères d'Iran dans un palais aux tapis et ornements de rêve où nous avons été conduits dans une procession de dix-neuf voitures américaines rutilantes. Puis visite de Téhéran au clair de lune pour une vingtaine d'entre nous. Lydia Bentley, Suzanne Cochrane, Barbara Jardine et moi étions dans une des Buick décapotables du Chah !

Enfin, une route magnifique entre de grands arbres nous mène à 130 à l'heure au meilleur hôtel d'Iran, absolument somptueux, contigu au palais du Chah, où nous sommes les hôtes du gouvernement. Pour la première fois en six mois, un lit à ressorts d'où nous partons pour le vrai pays des rêves, mais pas pour longtemps. A 4 heures déjà on nous réveille. Le spectacle du lever du soleil sur les montagnes et la ville est inoubliable tandis que notre Buick nous emmène à folle allure (un chien écrasé) vers un petit déjeuner de circonstances : au menu du caviar frais de la mer Caspienne voisine.

Puis hélas c'est déjà le départ. Frank reste pour trois jours avec une petite équipe. Tous les Iraniens rencontrés au cours du dîner sont des gens charmants, pleins de vitalité et d'humour, et nous nous réjouissons déjà de les revoir à Caux.

## **Vevey, le 30 décembre 2004**

*Que reste-t-il, cinquante ans après, de cette formidable aventure ?*

*Certes les historiens datent de cette époque l'enracinement des valeurs démocratiques en Inde. Certes, dans ses dernières années, Nehru a étonné le Parti du Congrès en mettant l'accent sur le « développement spirituel et moral ». Mais les méandres de l'histoire sont vastes et chercher à établir un tableau de chasse, statistiques à l'appui, serait presque une injure à l'enthousiasme et au don de soi de notre équipe.*

*Ce qui est tangible, c'est que nous-mêmes en sommes sortis humbles, à l'écoute de l'autre, mobilisés pour un monde meilleur. Je crois que, dans sa sincérité, chacun de nous a émis, vers chaque Indien rencontré, des quantas de lumière, d'amour en fait. Lesquels de ceux-ci auront allumé à leur tour une étincelle ? Lesquels auront provoqué une réaction en chaîne ? Ce n'est pas de mon ressort, mais l'Inde, elle, continue à écrire son avenir.*

## **Notes**

Parmi les personnes citées, la plupart sont des jeunes de divers pays avec qui j'avais travaillé à Caux. Les autres sont des collaborateurs de Frank Buchman occasionnels ou permanents comme :

- Max Bladeck, mineur de la Ruhr, et sa femme Greta
  - Eleanor Butler, sénatrice, Dublin
  - Daw Nyen Tha, ou Ma Mi, éducatrice birmane
  - Paul Kurowski, mineur qui, comme son ami Bladeck, fut exclu du parti communiste allemand en 1949 suite à leur action dans l'esprit de Caux, et sa femme Lina
  - Irène Laure, résistante, socialiste française, et son mari Victor
  - Ivan Menzies, star de l'Opera Gilbert Sullivan, Australie, sa femme et sa fille
  - Dekko Nakajima, qui, au moment de la bombe atomique sur Hiroshima, y suivait un stage de formation-suicide comme torpille humaine
  - Surya Sena, chanteur et musicien cinghalais et sa femme.
- Quelques-uns avaient quitté leurs activités professionnelles juste le temps de participer à une étape, ainsi :
- John Craig, président des aciéries Colville, Glasgow
  - Karl Hochstrasser, directeur de Migros Tessin, et sa femme
  - Archie Mackenzie, diplomate britannique en poste à Bangkok
  - Maurice Mercier, secrétaire général de la Fédération du Textile F.O., Paris
  - M. Saito, maire de Tokyo.

Frank Buchman avait séjourné en Inde en 1915 dans le cadre d'une mission évangélique et avait alors rencontré Gandhi pour la première fois. Lors d'un autre de ses voyages, en 1925, il avait séjourné à l'ashram de Gandhi et avait sympathisé avec plusieurs futurs dirigeants de l'Inde ainsi

qu'avec Tagore. Son amitié avec Nehru, qui devait s'approfondir par la suite, date aussi de cette année.

Plusieurs de ses collaborateurs, notamment des Anglais, avaient vécu en Inde et y avaient des contacts. En particulier Roger Hicks, un familier de l'ashram de Gandhi, que Frank chargea, en 1950, d'aller préparer sur place la venue de l'équipe avec Lionel Jardine, ancien Résident britannique à Baroda.

Les Indiens mentionnés dans mes lettres sont ceux que je connaissais déjà de Caux, par exemple :

- la famille de Lord Sinha
- Shanker Hegde, syndicaliste
- Chitta Sen Mazumdar, chef du personnel des usines textiles d'Orissa.

Je raconte aussi notre premier contact à l'université de Delhi avec le président des «étudiants asiatiques pour l'ONU », R.D Mathur. J'étais loin alors d'imaginer l'action qu'il mènerait dans les années à venir, avec entre autres la création du centre international de Panchgani en 1968.

## Table

Entre Paris et Amsterdam, 12 décembre 1952	7
KLM Resthouse, Karachi, dimanche 14 déc.	8
Entre Jodhpur et Jaipur, dimanche 17 heures	10
Jaipur House, New Delhi, lundi 15 décembre	11
New Delhi, mardi 16 décembre	14
Suite de ma lettre, mercredi 17	17
New Delhi, samedi 20 décembre	18
New Delhi, jeudi 25 décembre	27
New Delhi, mardi 30 décembre 1952	32
New Delhi, vendredi 2 janvier 1953	36
New Delhi, vendredi 9 janvier	39
Royal Hotel, Lucknow, dimanche 11 janvier	42
Entre Lucknow et Hyderabad, mardi 13	50
Entre Hyderabad et Madras, lundi 19	55
Madras, le 1 <sup>er</sup> février 1953	61
Museum House, Madras, 2, 5 et 6 février	64
Madras, vendredi 6 février	73

Madras, lundi 16 février	75
Madras, jeudi 19 février	79
Entre Madras et Bangalore, 23 février	82
Bangalore, mardi 24 février	87
Hyderabad, mercredi 4 mars	90
Sur la côte du Golfe du Bengale, samedi 7 mars	96
Calcutta, le 13 mars	97
Calcutta, samedi 21 mars	101
Calcutta, samedi 28 mars	107
Calcutta, samedi 4 avril	113
Jeudi 9 avril	119
Nedou's Hotel, Srinagar, 17 avril	123
Lundi 21 avril, suite de ma lettre-fleuve	136
Srinagar, vendredi 24 avril	138
Srinagar, dimanche 3 mai	141
Srinagar, vendredi 8 mai	145
En vol, jeudi 14 mai 1953	149
Vevey, le 30 décembre 2004	150
Notes	151

La collection CAUX DOC de Caux Edition réunit des documents d'archives qui concernent le centre de Caux, le *Réarmement moral et Initiatives et changement*.

### Autres titres de la collection

**DOMMEL Daniel, *Cyprus 1959-1960***

Some unknown factors behind the scenes

ISBN 2-88037-501-0 28p.

**JORGENSEN Keld, *Denmark 1938-1955***

A group of Danes working for their country's future

ISBN 2-88037-503-7 56p.

**MOTTU Philippe, *Caux est l'endroit***

Comment est né le centre international

ISBN 2-88037-032-9 28 p.

**PIGUET Charles, *Liberté pour le Zaïre***

1960 : mission africaine dans un continent en transition

ISBN 2-88037-024-8 96 p.

**PIGUET Charles, *Freedom for Africa***

1960 : Encounters with a continent in transition

ISBN 2-88037-022-5 80 p.

**PIGUET Jacqueline, *Allemagne 1948***

Lettres à ma famille

ISBN 2-88037-038-6, 2004 28 p.

**POMERANTS Grigory**

***The Spiritual Movement From the West***

Translated from the Russian by Peter Thwaites

ISBN 2-88037-600-9, 2004 96 p.

